Pamph
LF
C.

ERNEST CHOUINARD

Sur Mer

Et

Sur Terre

QUÉBEC
La Cie de Publication "Le Soleil" Limitée

1919

ERNEST CHOUINARD

Sur Mer
Et
Sur Terre

QUÉBEC

1919

A ma sœur Marie,
je dédie ces souvenirs
d'épisodes vécus.

E. C.

SUR MER

ET

SUR TERRE

EPISODES DE LA VIE CANADIENNE

I

Arrivée de la Velox

—Lofe tout ! Droit au vent ! ! Pare à mouiller ! ! !

Et la *Velox* qui courait au plus près, bâbord amures, serrant déjà le vent, se redressa tout à fait, parcourut encore quelques encablures sous ses voiles barbeyantes, puis, à un dernier commandement du capitaine, la chaîne du mouillage grinça dans l'écubier et l'ancre mordit le fond de sable, vis-à-vis la pointe ouest de l'Ile-aux-Corneilles, en face de Kamouraska.

La *Velox*, belle goélette portant grande voile, misaine, focs, clinfoc et flèche, venait y faire marée, et suivant l'habitude de son joyeux équipage, annonçait son arrivée par un coup de canon avant de hisser son grand pavillon des jours de fête. Elle faisait l'orgueil et la joie de toute la paroisse de Saint-Louis de Kamouraska, cette goélette commandée en commun par les quatre frères Chérard, dont deux jumeaux, tous quatre unis comme doigts de la main, sans jalousie, sans intérêt personnel, s'attribuant à tour de rôle le commandement du vaisseau et le titre débonnaire de capitaine, s'aimant généreusement comme l'on ne sait plus s'aimer dans nos familles canadiennes, et d'une nature joviale à mettre toute la paroisse en liesse au seul fait d'annoncer leur arrivée. Partis depuis deux mois pour le Cap Breton, ils étaient maintenant attendus de jour en jour par tous ceux qui s'intéressaient à leurs courses : vieux parents tenant encore le

bien familial, jeunes familles aux foyers nouveaux, occupant des maisonnettes avec vue sur le fleuve, d'où l'on ne manquait pas d'apercevoir tout ce qui pointait à l'une ou l'autre des extrémités du groupe d'îles.

De porte en porte on se hèle.—Ils sont arrivés, sais-tu ?

—Qui, les frères ?

—Eh ! oui, c'est eux-autres, au banc de sable d'en-haut ! On ne sait pas s'ils font marée seulement avant de passer tout droit à Québec ou s'ils entreront au quai à marée haute.

—Ah ! ils viendront ; on leur fera signe à cause de Charles.

Sur le pont de la goélette, on se trémousse. Les focs sont amenés, mais on garde toutes hautes les voiles majeures pour un appareillage prochain.

—Pitre, dit le capitaine Eusèbe, tu chargeras le canon pour six heures, et vous déraperez pour entrer à petite eau.

—Correct ! capitaine !—Autant dire, hein ! que c'est ton dernier commande-

ment pour cette année ; parce que j'espère bien qu'au prochain voyage Charles sera avec nous.

—Je le souhaite aussi, moi, et si vous avez eu un capitaine qui, depuis deux mois, a pris la jaunisse à vous commander, vous allez voir un gabier qui va se donner le plaisir d'obéir à son tour.

Et les trois frères, Eusèbe, Théophile et Pierre, réunis près du rouf, continuèrent leurs taquineries en jetant de longs regards distraits sur cette bande de crans et de maisonnettes qui bordent la rive à un mille au sud. Car la gaieté ne masque pas toujours leurs préoccupations. On n'est pas sans hâte de savoir ce qui s'est passé depuis deux mois dans ce petit village qui les attend. Mais déjà, le baissant s'amortit le long de la chaîne d'îlots et de rochers ; dans une heure ou deux, ce sera fête.

Sous les rayons atténués du soleil descendant vers l'écran des Laurentides qui ferment l'horizon, puisque la silhouette

de ces trois frères apparaît nettement dessinée dans l'irradiation des ondes empourprées, et puisque les voilà bien en place, faisons connaître ces vrais types de l'ancien caboteur du Saint-Laurent.

Eusèbe, le capitaine du jour, baptisé et inscrit au registre de l'état civil de la paroisse sous le nom d'Edouard, mais mieux connu sous le vocable déformé d'"Usèbe" et même "Usème", est un homme de carrure plus que moyenne, au bras solide, au coup de poing mortel et d'une ressemblance, avec son frère jumeau Théophile, à tromper même la vue tombante de leur vieux père. Que de quiproquos, que de fumisteries, cette ressemblance ne leur a-t-elle pas permis durant leurs quatre-vingts ans de vie? Toutefois, si le teint, l'ossature, l'angle facial, le regard pour les étrangers paraissaient identiques, les intimes savaient découvrir dans leur rictus un point de repère dont l'utilité fut plus d'une fois très appréciée.

Pierre, plus jeune d'une couple d'années, embarqué à l'âge de quinze ans malgré les préférences apparentes du vieux papa, se laissait appeler Petit Pitre. Sa vie aventureuse, un voyage sur mer autour des Amériques, trois années d'absence au milieu des sauvages et des mines d'or de la Californie devaient en faire le vrai marin, le vrai voyageur, celui dont les récits intéresseront plus tard les villageois dans de longues soirées. Sa vie d'épreuves toutes spéciales en fera aussi le frère préféré de cette nombreuse famille, qui ratifiera inconsciemment cette préférence et ce legs de tendresse paternelle. Mais pour le moment, c'est le caboteur non encore convaincu, qui n'a pas renoncé à la légitime ambition de conserver, sous le nom des Chérard, les titres à la propriété des quarante-deux arpents de terre en culture du bien familial qui longe le bas de la route des concessions. C'est un "terrien" aux yeux de ses frères, qui tenteront plutôt de s'enrichir ou de se

ruiner dans les aventures du négoce maritime avec les peuplades du Labrador, des îles du golfe et de la Gaspésie.

Pourtant le père Charlemagne Chérard se faisait bien vieux ; quelques mauvaises années l'avaient forcé de s'endetter, d'emprunter et par suite d'hypothéquer ses arpents de terre et ses bâtisses. Aussi, eût-il volontiers remis à l'un de ses fils et tout à la fois ses propriétés, ses dettes et le soin de ses vieux jours.

Mais cette vieille demeure des Chérard avait été construite trop près des grèves, trop près des eaux salines et fascinatrices de la mer, au milieu desquelles toute la nichée devait s'en aller canarder au grand vent du large. Ah ! le nid où l'on fait éclore des œufs de cane sous les ailes d'une poule est bien exposé à devenir un nid malheureux.

Acheter le bien paternel, le garder sous le nom de la famille, puisque le vieux père est sérieusement menacé de ne laisser après lui que des capitaines de marine

ou des gendres, tel est le rêve de piété filiale que Pierre entretiendra; la vision qu'il poursuivra le long des rives du Saint-Laurent, comme plus tard sur les mers tropicales ou dans les placers californiens.

—Or ça, dit le capitaine Eusèbe, ne dirait-on pas que cette grande brise du nord, qui nous a fouaillés depuis le matin, a été faite exprès pour nous autres ; puisqu'elle ne s'est décidée à tourner franc ouest qu'après cinq heures de baissant ?

C'est juste si nous avons pu gagner ce mouillage. Plus moyen à cette heure de louvoyer avec ce courant sur le nez.

—Pourvu, lui répondit son cadet Pitre, qu'il nous reste un air de vent pour entrer ; car elle va tomber, ta brise, capitaine.

—J'ai pour mon idée, reprit Théophile, plus désireux de savoir ce qui s'était passé au village que de faire une discussion météorologique sur la durée probable de la brise, j'ai mon idée que le beau-frère Ludwig a dû faire un bon été. C'est lui,

pas de doute, qui a tendu la pêche qu'on voit d'ici au nord-ouest du quai d'en-haut. Il n'y en a pas d'autre que lui.

—Ludwig Mullen, l'Allemand, le mari de notre sœur, en voilà un, mon petit Pitre, qui ne s'abîmera pas les mains à se paumoyer dans les enfléchures.

—Non, mais qui montera quand même bien plus haut que nous.

—Plus haut que nous dans les quarante arpents, j'ai peur. Il est parti de "chez eux," avec une cassette de petit marchand sur les épaules, pour vendre de l'indienne barrée, des mouchoirs rouges et blancs, des tabatières et des couteaux à ressort, dans toutes les paroisses et les concessions, remontant jusqu'à Saint-Thomas, descendant jusqu'à l'Ile Verte. Mais aujourd'hui regarde-le, si tu veux, quand il part pour Québec, aux premières neiges, enveloppé de la tête aux pieds dans son grand capot de monsieur, sous son casque de marguillier et tassé dans le fond de sa carriole, que sa jument

Fannie décole tout le long de la route sur un train de trois minutes ; tu peux le dire qu'il monte, notre petit frère.

—S'il se contentait de tenir un gros magasin de toutes sortes de choses, depuis le sirop jusqu'à la soie, et les machines à battre jusqu'aux peignes fins ; mais ne parle-t-il pas de mettre une goélette à l'eau, l'année prochaine, pour aller faire son bois de chauffage à l'Ile aux Lièvres ? Et ensuite ?—

—Tu verras, mon petit Pitre, qu'il jettera aussi un jour la gaffe sur quelque bon morceau de terre du coin de la route, parti à la dérive !

—Tu ris, Théophile, et toi aussi, là-bas, son pareil ; c'est pourtant ce qui devrait nous chagriner tous. C'est malheureusement vrai, qu'il faudra peut-être plus tard tout lui laisser et tout lui vendre, parce qu'il sera plus riche que nous, qu'il pourra nous acheter, nous, nos bachots et nos dettes ; parce que pendant que nous courrons de Québec à Terre-Neuve, par

tous les temps et sous tous les risques, il sera resté à terre, lui, et aura gagné *la terre*, à vendre pour le soutien de nos familles ce que nous nous contentons de lui transporter de la ville.

Faut-il lui en faire un reproche ? Vas-y, Eusèbe, et toi aussi, Théophile ; mais moi, non !

—Il n'est pas défendu d'aimer son beau-frère, dit Eusèbe. Et toi, terrien, je vois bien que tu aimerais à faire comme lui. Qui sait ? Tu feras peut-être société avec lui pour la goélette neuve et la ligne de l'Ile-aux-Lièvres ! Demande-lui donc aussi de te prendre en société pour le magasin. Tu nous vendras à crédit et nous te paierons au voyage. Mais ne compte jamais, ni toi ni ton beau-frère, que si j'ai un jour un arpent de terrain ou grand comme le capotin de maison sous les pieds, je vous les vendrai pour aucune raison.

—Fâche toi donc ! Cela n'empêchera pas que Ludwig est un homme qui s'enri-

chit par son travail, ses entreprises, et que ce n'est pas notre navigation qui nous permettra d'en faire autant. En attendant, le père vieillit, là chez nous ; la terre s'endette, et ni toi ni moi n'y pouvons encore rien faire.

—Si tu trouves quelque moyen de devenir riche tout d'un coup, ou plus vite encore que le beau-frère, ne le dis pas à Théophile, si tu veux, mais ne manque pas, mon Petit Pitre, d'en parler à ton capitaine.

—Ecoute, Eusèbe ! Ris, c'est bon ; mais oui, il y en a un moyen de devenir riche plus vite que cela, plus vite qu'en restant derrière un comptoir de magasin, plus vite qu'en cabotant du haut en bas et du nord au sud du Saint-Laurent, en entreprenant un voyage aussi, mais un voyage dont un capitaine comme toi ne ferait pas long.

—Ah ! c'est encore ta Californie et les folies que Décourcy t'a mises dans la tête, hein ? Bien, vrai, comme je m'appelle

Eusèbe, si tu parles encore de cette histoire-là, je cours le dire à ta femme.

—Tiens, vous autres, s'écria Théophile, qui s'était un instant éloigné de ses frères pour aller au gaillard d'avant, si vous voulez, c'est assez vous chamailler, entreprendre de longs voyages, vous enrichir, racheter des terres et jalouser notre Allemand. Faites plutôt attention que la mer a bouclé depuis longtemps derrière l'île, qu'elle est rendue aux crans et qu'il est temps d'appareiller, si nous voulons souper avec les terriens.

A cet appel, le capitaine, oubliant toute la gravité de son commandement, interrompit son colloque avec son cadet, tourna sur les talons, battit une couple d'"ailes de pigeon", et imitant la trompette, de ses lèvres à demi-fermées, se mit à claironner un rappel qu'il avait plus d'une fois entendu sous les murs de Québec. Puis, ce qu'il ne faisait que dans les plus grandes circonstances, il jeta aux échos de l'Ile-aux-Corneilles ce

commandement anglais d'un accent plus que discutable : "*Sta by your ank*" (stand by your anchor).

Un instant plus tard, l'ancre dérapée, les focs pesés et la *Velox* tout doucement mettant le cap au sud, la voix du capitaine se fit une dernière fois entendre pour commander coup sur coup la canonnade et la musique.

La vieille couleuvrine montée près du guindeau cracha sa demi-livre de poudre enflammée à la ratelle ; le grand pavillon battit superbe au mât de hune, et la musique, fusant entre les lèvres pincées d'Eusèbe et de Théophile, comme dans une anche d'orgue, sous l'effort de leurs larges poumons qui valaient bien un soufflet d'orgue, avec accompagnement de violon aux mains de Pitre et de quelques sons rauques tirés d'un vieux clairon dont le cuisinier du bord cherchait depuis trois mois l'embouchure, la musique mit en fuite, jusqu'à mi-traversée du côté de la Malbaie, l'essaim des mouettes et des

canards qu'avait fait lever de leurs retraites la détonation de la couleuvrine.

C'était la manière carnavalesque et accoutumée dont les joyeux frères Chérard faisaient leur entrée après quelque long voyage.

Mais tout à coup, Eusèbe s'arrêta.— Assez ! assez ! vous autres, s'écria-t-il ! Il y a du malheur, c'est sûr ! Je vois papa, assis sur les crans, le front caché dans les mains. Il y a du malheur !

Et Pierre, revenant de la cabine avec la lunette marine, qu'il braqua promptement sur la maison paternelle, d'ajouter presque aussitôt : "

—"Un crêpe noir à la grande porte"!

Tous de répondre :

—"Pauvre Charles"!

II

Ou Taboulouk est involontairement la cause d'une rixe fatale

A cette époque, en 1848, le réseau des chemins de fer du Canada étant encore très peu développé, surtout dans le Bas-Canada, aujourd'hui la province de Québec, le trafic assez considérable entre les établissements situés sur les rives du Saint-Laurent, à partir du golfe jusqu'à Montréal, employait toute une flotte de goélettes et autres petits bâtiments, dont les équipages se recrutaient principalement dans les paroisses riveraines. Les vieillards, qu'ont encore laissés au milieu de nous les deux générations qui nous précèdent, se rappellent ces jours bruyants où la flotte du cabotage et celle de la navigation océanique, alors presque exclusivement voilière, animaient de leurs courses et de leurs chassés-croisés les

parages de notre grand fleuve. Le port de Québec était une fourmilière où l'on voyait constamment entrer ou sortir les essaims de ces nefs pourvoyeuses du négoce. Partant, les rues étroites de la basse ville, ouvertes au ras des jetées et des berges, grouillaient-elles d'une population hétérogène et tracassière, trop souvent assoiffée d'alcool, après des semaines et des mois de vie océanique au régime des viandes salées et du pain de marine, et presque toujours âpre aux plaisirs de la turbulence et des rixes. L'élément nouveau que nous amenaient à pleines cales les barques et les navires sortis des ports d'Irlande, à peine débarqué et tant soit peu acclimaté, ne manquait pas de se plaire à ces divertissements, comme si ce goût eût été naturellement dans sa mentalité, dans ses mœurs, dans son sang.

Un jour, un dimanche, la *Velox* étant amarrée de la veille à l'un des quais du Palais, son équipage, suivant la coutume,

usa de la permission générale du débarquement en ville. Il n'était, certes, pas encombrant, cet équipage ; car à part les frères Chérard il ne comptait plus qu'un jeune moussaillon de quinze ans, promu et préposé à l'importante mais facile cuisine du bord.

Les Chérard, va sans dire, armateurs, subrécargues et capitaines à tour de rôle, tous intéressés au même degré dans la durée des voyages, la cueillette des chargements et le ravitaillement, ne descendaient en ville que pour y courir aux affaires, durant la semaine, ou visiter quelques rares parents ou amis, les jours de fêtes et de chômage. Mais le cuisinier du bord n'avait pas encore vu de ses grands yeux toutes les belles choses et les hautes maisons de la capitale, ni entendu de ses larges oreilles—qu'il avait trop larges, comme on le verra,—les mille et un cris de cette population cosmopolite dont il n'avait pu même soupçonner l'existence. Aussi, employait-il conscien-

cieusement les heures de flânerie qui lui étaient accordées, une fois ses chaudrons bien curés et ses torchons étendus au grand air.

Philibert Ouellet, cuisinier de la *Velox*, le *cook* du bord, comme on disait communément alors à l'anglaise, n'était pas un Adonis, c'est chose sûre. Ce n'est pas à lui qu'on aurait pu reprocher de faire le beau, le frais, dirait-on de nos jours ; car cruellement déshérité des avantages de la nature, il était le premier à s'en amuser pour l'amusement des autres. Mais les moralistes et les psychologues auraient certainement pu retrouver dans la douceur et l'aménité de son caractère l'équivalent de ce qui manquait aux charmes de sa personne physique. Corps trapu, monté sur des jambes d'un équilibre douteux quoique nerveuses, tête sphérique percée d'yeux vairons et flanquée d'oreilles démesurées, tout chez lui attirait le regard et provoquait, hélas ! les lazzi. Les treize premières années de

sa vie aux destinées incertaines, il les avaient vécues au "Rang de l'Embarras", dont les terres aboutent au fronteau de celles de Saint-Louis. Au sud, les montagnes de Saint-Pascal, au nord, les "Caps Mouraska" y bornent et rétrécissent l'horizon. Parti de là au lendemain de sa Première Communion, ne connaissant de la géographie du pays que la route conduisant à l'église, le sentier qui mène à l'école et deux échappées de vue, à l'ouest, vers la plaine de Saint-Denis, à l'est, sur les Pélerins et la Pointe-Sèche, Fifi Ouellet, comme on l'appelait à la maison, eut bien raison d'ouvrir très grands les yeux, et de tendre ses deux oreilles sur toute leur envergure, quand, pour la première fois,—il y avait déjà deux ans,—le capitaine Chérard le prit à gages à bord de la *Velox* pour aller en croisière de Québec aux pays des Esquimaux. Fifi revint de ce grand voyage avec le pied marin, la tête grossie de son odyssée et le sobriquet harmo-

nieux de Taboulouk, qui lui fut unanimement décerné, sans malice autant que sans permission, par les frères Chérard. Il prit la plaisanterie du bon côté, sans aucunement songer toutefois à faire ratifier par un statut spécial de l'autorité législative cette importante modification de son état civil. Il s'y prêta même au point de renoncer, du moins ostensiblement et temporairement, à l'humble chauvinisme qui aurait dû tout naturellement faire l'orgueil d'un franc villageois de l'Embarras, et permit un jour à l'irrépressible farceur d'Eusèbe de le présenter aux badauds, flânant sur les quais du Palais, comme un type authentique d'Esquimaux.

Taboulouk, permissionnaire, s'en allait donc, ce jour-là, se balader dans la rue Saint-Paul, et jusque sur les quais de la rue Saint-Pierre, pour voir de plus près le gros *steamboat* de Montréal. La forteresse de Québec, qui comprenait alors presque toute la ville occupée militaire-

ment, n'offrait guère de parcs ou de places publics à la promenade et au repos des citadins. Durant les chaudes journées d'été, si les bourgeois menant carrosses pouvaient à loisir, le dimanche surtout, gagner les frais ombrages des localités suburbaines, il n'en allait pas de même pour la classe si nombreuse des travailleurs aux chantiers de marine, des employés du négoce et des navigateurs, qui se répandaient volontiers aux abords des navires en construction, pour y épiloguer sur l'avancement des travaux et les qualités nautiques des nouvelles unités de la flotte, ou qui encombraient les quais, en quête de divertissements fortuits. Les bateaux de plaisance avec leurs moteurs aux essences de pétrole, les automobiles de tous genres, même les tramways, que nous voyons aujourd'hui, n'auraient pu être imaginés que par des esprits avancés, qui, du reste, n'eussent pas été compris. Même le fameux yacht à voiles, le yacht de course qui fut un temps l'orgueil et la

gloire de nos sportmen n'existait tout au plus qu'en principe et à l'état embryonnaire dans la chaloupe du pilote. Mais, entre autres, deux amusements attiraient la foule sur les quais de la basse ville dans l'après-midi du dimanche : la traversée à Lévis, pour aller visiter le camp des sauvages, qui, tous les ans, venaient s'y installer avec leur industrie des paniers, des flèches et des canots d'écorce, et la baignade des enfants sauvages et irlandais, dont les prouesses valaient bien d'être vues. Par trente pieds d'eau, des bambins de huit à dix ans plongeaient et s'en allaient quérir au fond les "trois sous" anglais qu'on leur jetait du haut des quais. Or la plongée et la pêche ne se faisaient pas toujours sans de vives contestations, au plus grand amusement des désœuvrés plus ou moins généreux.

Taboulouk, dont la bourse se refusait à toute largesse de ce genre, s'amusait néanmoins à ce spectacle comme s'il en eut payé tous les frais. Sa nature par

trop fruste l'empêchait de se tenir en garde contre les démonstrations exhubérantes de son plaisir, et au moment où, battant des mains, secouant ses longues oreilles, criant hourra ! à l'agilité d'un petit Sauvage qui venait, par une plongée superbe, d'enlever un beau "six sous" tout brillant, en passant sous la poitrine d'un petit Irlandais, le moricaud fut aperçu par ce dernier. Dans son dépit, l'enfant d'Erin crut pouvoir se venger, en criant de toute sa force : "*Look ! look at that French Canuck donkey up there !*"

C'en fut assez ; ce fut beaucoup trop pour les plaisirs de Taboulouk. Non seulement la bande des baigneurs grimpa toute ruisselante sur le quai pour voir de plus près les oreilles et la frimousse du "french donkey", mais la foule s'éclaffa. On allait faire cercle autour de lui, lorsque, heureusement, Taboulouk, en bousculant un curieux, s'ouvrit un passage et s'enfuit à toutes jambes dans la direction du Palais. Mais c'était trop drôle; il eut toute

une meute sur les talons. La course de cet être étrange poursuivi par des enfants en costume de bain, au milieu des rires et des cris, devait créer toute une sensation dans ce quartier populaire. Les fenêtres se garnirent de toutes sortes de minois. Le malheureux cuisinier allait donner dans l'étroit passage conduisant au quai de la goélette, quand un jeune Irlandais, de sa main grande ouverte, lui renfonça le chapeau en lui écrasant les oreilles. A cet instant suprême, Taboulouk sortit de son caractère apeuré, et d'un coup de poing fermement appliqué sur le nez de son assaillant, il le fit rouler aux pieds de ses camarades.

Bravo ! Taboulouk !

Non pas.—

Comme cela est peut-être arrivé plus d'une fois dans les querelles d'enfants, la mauvaise chance du fugitif voulut qu'il ripostât et donnât son bon coup sous les yeux du père et des grands frères de son antagoniste qui stationnaient juste à

point, de l'autre côté de la rue. N'ayant rien vu de la provocation, ils reçurent ce coup de poing en plein dans les œuvres vives de leur sentiment national. Dès lors, ne demandons pas si les choses s'aggravèrent. Une fois de plus la mauvaise plaisanterie tourna à la bagarre. Les gens de la race irlandaise, la chose est bien connue à Québec pour le moins autant qu'ailleurs, se soutiennent les uns les autres pour cette unique raison, à l'encontre de toute autre, qu'ils sont Irlandais, et très facilement ils font bloc. On se rua donc, grands comme petits, à la poursuite du paria canadien français qui, toujours courant à toutes jambes et à perte d'haleine, se voyant enfin traqué de tous côtés, clama comme s'il allait mourir : "A moi, capitaine !"

Charles Chérard, s'il eût vécu de nos jours, aurait pu, après ce que l'on appelle dans cet art moderne un bon entraînement, faire un athlète à disputer un championnat du pugilat. Avec sa haute

taille, son agilité, ses muscles d'acier, il ne le cédait nullement ni à son frère Eusèbe, pourtant si redoutable quand il fallait mettre quelques gêneurs à la raison, ni à aucun des bûcherons qui se faisaient de la renommée de fiers-à-bras dans les coupes forestières de la Gatineau ou du Saint-Maurice.

Le cri de mort de son mousse le transporta en deux bonds sur le quai, et comme réveillé tout à coup du rêve paisible de sa vie de campagnard, il se sentit tout autre que lui-même. Il ne comprit qu'une chose; c'est qu'il fallait taper dur dans le tas. Et il se mit à taper dur, des poings, des pieds : écartant ceux-ci par des coups droits portés à la figure ou en pleine poitrine, promenant sous le nez des autres, les pieds ballants, un gringalet qui s'était aventuré, l'injure à la bouche, sous sa redoutable main, et qu'il tenait à bout de bras, râlant sous son étreinte à la gorge. Puis enfin, réveillé de ce cauchemar, le capitaine Charles aperçut,

d'un côté, Taboulouk perché dans les haubans de misaine, la figure rassérénée comme un ciel d'été après l'orage, riant de voir son maître si bien faire, et de l'autre, il vit toute la cohorte des assaillants retirés ici et là, sous les porches, derrière les hangars ou les amas de charbon, lui criant, comme suprêmes représailles et pour se dédommager de ses avaries, cette rengaîne autrefois si connue :—"*Cany, canuck, canary bird.*" Mais cela ne devait pas suffire ni pour satisfaire la vengeance, ni pour sauvegarder l'honneur en péril de tous ces braves. Au moment où, prêt à rire aussi lui de cette échauffourée, Charles Chérard allait descendre sur le pont de son bâtiment, un morceau de pierre ou de charbon lui fut lancé de loin, qui le frappa à la tête et lui déchira le cuir chevelu.

La blessure ne parut pas grave : après un pansement des plus sommaires, on s'était dit qu'il n'y avait plus rien à craindre ; mais il n'en fut pas ainsi. Quelques

jours plus tard, quand il fallut remettre à la voile, le capitaine, privé du repos de la nuit par des douleurs lancinantes à la tête, dut donner le commandement du vaisseau à l'un de ses frères. Et quand, à son retour chez lui, il consulta le médecin, celui-ci lui défendit de se rembarquer, cherchant à lui faire entendre, ce qui n'était pas facile, qu'il y aurait grande imprudence à rompre un repos des plus absolus et de plusieurs semaines : il y avait fracture du crâne.

III

La veillée du défunt et les théories de l'oncle Petit

A l'angélus du soir, la cloche de l'église paroissiale a tristement lancé, à travers les champs et les collines, le glas qui annonce la mort d'un homme. Le soleil, là-bas, par delà vingt milles d'eau de mer, descend dans la brume, et semble aussi vouloir ajouter à la tristesse évoquée par la voix grêle du vieux clocher. Au village plus qu'ailleurs, les tintements du glas éveillent l'attention, parfois l'inquiétude du laboureur revenant des travaux de sa terre, comme des bonnes paysannes qui d'ordinaire, d'une maisonnette à l'autre, se tiennent au courant des possibilités funèbres. La surface tranquille du petit étang tremble et s'émeut à la chute du moindre objet que la mer, elle, eût englouti sans aucune perturbation.

Pour qui donc, ce soir, la cloche de Kamouraska a-t-elle clamé ses trois appels à la prière ?

C'est pour le capitaine Charles Chérard, blessé à la tête durant son dernier voyage à la ville, et que M. le Curé, dans son prône, dimanche dernier, a recommandé aux prières. Il est mort à trente-six ans, lui si fort, si bien portant, et son père qui comptait tant sur lui !

—Bien sûr qu'il avait déjà un mauvais pressentiment, cet été, quand il a vu partir la *Velox* avec ses frères et sans lui. Il ne finissait pas de leur dire adieu ! Cela n'était pas dans sa nature, car il y en a qui l'ont vu, les yeux rouges, faire encore des signes avec sa main quand la goélette gagnait par le nord de l'île.

Et chacun et chacune de répéter les dernières paroles qu'on lui avait entendu dire, la dernière fois qu'on lui avait parlé; de rappeler ce qu'il avait fait, ce qu'il avait été, sa bravoure de lion dans les périls, sa bonté d'enfant pour les voisins,

et surtout pour son père qui ne fait plus rien que songer, et sa vieille mère qui mourra peut-être de le voir enterrer.

Oui, certain, toute la paroisse ira le veiller durant les trois jours qu'il sera sur les planches. Heureusement que la *Velox* vient d'arriver, tout le monde de la famille y sera, excepté Théodore qui n'est pas revenu de Terre-Neuve.

En effet, après le souper, de Pincourt jusqu'à la rivière, il n'y eut guère de maisonnée qui ne fut représentée par quelqu'un des siens auprès de la famille en deuil, afin de jeter en son nom quelques gouttes d'eau bénite sur le corps du défunt et répondre au chapelet récité d'heure en heure pour le repos de son âme. Demain, il faudra céder la place à ceux qui résident au deuxième, et au troisième rang, ainsi qu'à tous ceux qui viendront des paroisses voisines, s'ils en ont seulement la nouvelle avant l'enterrement.

Car si tous les peuples ont plus ou moins bien conservé du respect pour leurs morts,

on peut dire que nulle part, mieux que dans nos campagnes canadiennes françaises, la croyance en la communion des âmes, et l'intérêt que nous portons à leurs destinées éternelles, ne sont restés dans les limites de la vraie piété, n'offrant rien des pleurs sur commande ou des chagrins conventionnels. Quand on pleure chez eux leurs morts, c'est qu'un franc regret escorté de bons souvenirs monte vivement du cœur à l'esprit ! Quand nous rappelons ce qu'ils furent, c'est pour y chercher le pronostic et le gage de ce que nous souhaitons pour eux dans leur éternité.

Voyez, ils sont là, tous ces hommes, rudes à la tâche journalière de la glèbe, ou rompus aux courses de la mer. Ils remplissent la grande salle de la maison au carré si vaste. Ils se taisent ou se communiquent à voix basse leurs impressions, leurs questions sur l'avancement des récoltes et les cent sujets de la chronique rurale. Les marins surtout restent

taciturnes comme à l'approche du gros temps. Celui qui vient de quitter la vie a partagé leurs misères ; il a joui de leurs bonheurs, et par delà la limite du trépas, c'est encore de participer à l'allègement de ses peines comme à son immutation bienheureuse qu'ils se préoccupent.

Aussi, lorsque les femmes, au verbe et à l'oraison faciles, qui encombrent la chambre mortuaire, font dire aux hommes qu'on va prier, ce sont eux, les marins, qui s'agenouillent au premier mot, comme ils sont accoutumés d'obéir au premier commandement d'amener en sûreté la voile que la bourrasque veut arracher, ou de parer l'écueil que le gouffre entoure.

C'est encore leur oeil si net, si ferme devant l'ouragan ou sous les fulgurations du ciel, qui s'humecte le premier, lorsque de cette chambre où git le fils et le frère, sortent suffoquées par les sanglots et la figure tuméfiée par les larmes, la pauvre mère et les sœurs.

Elles sortent de cette chambre où l'on prie pourtant pour leur cher défunt.

parce qu'elles n'ont pu y tenir en place plus longtemps ; parce que, après la théorie des chapelets, des litanies et des *de profundis*, l'institutrice du village a lu une prière qui dit des choses trop intimes pour les pauvres cœurs malades, une prière où l'on demande à la Sainte-Vierge "*au milieu des joies du ciel, de ne pas oublier les tristesses de la terre ; d'avoir pitié de ceux qui s'aimaient et que Dieu a soumis à la dure épreuve de la séparation ; de donner à tous l'espérance et la paix !*"

A dix heures, la scène change. Les vieilles gens et les trop jeunes, pour qui le sommeil de chaque nuit est chose indispensable, se retirent les uns après les autres, laissant au devoir de la veille funèbre proprement dite ceux qui en avaient été spécialement priés d'avance. Et ceux-là, pour cette première nuit,

c'étaient les plus intimes amis du défunt qui devaient, en compagnie des frères, entre autres voir à l'entretien des chandelles de suif remplaçant des cierges, à droite et à gauche d'un grand bol à moitié rempli d'eau bénite. Dans ce bénitier improvisé plonge un goupillon formé d'un rameau jauni de sapin,avec lequel chaque nouveau venu asperge la couche funèbre.

Ils devaient surtout, au moins toutes les heures jusqu'au jour, aller à tour de rôle ou par groupes prouver à ce mort qu'il n'était pas laissé seul dans la nuit et prier pour sa pauvre âme appelée en jugement éternel.

Dans l'entretemps, puisqu'ils sont seuls et choisis de confiance, il n'était pas malséant qu'ils s'entretinssent discrètement de choses sérieuses, en tolérant même la pipe, bien que plusieurs d'entre eux ne fussent pas des fumeurs.

L'un de ces abstèmes du tabac comme du vin était le beau-frère Ludwig, qui entre en coup de vent sur les onze

heures, clignotant des deux yeux et s'excusant avec volubilité de faire sa première apparition si tard, parce qu'il avait eu à recevoir et servir des acheteurs de Saint-André et de la Rivière-Ouelle, gens trop peu pressés.

—Diantre ! mes petits frères, vous êtes bien du monde ici ; mais moi je n'ai pas pu venir plus tôt. Ces habitants-là, tu vois bien, ne savent pas partir quand les achats sont finis. Il faut leur vendre trois fois les mêmes choses. Ce pauvre Charles, que je suis venu veiller avant hier la nuit, les connaissait bien, puisqu'il m'a fait signe d'en emmener deux qui le fatiguaient. Ils ne savent pas partir.

—Et vous autres, les jumeaux, et toi, Pitre, bon voyage en-bas ?

—Oui, dit Eusèbe, belle partance, bon voyage, triste arrivée.

—Ah ! c'est comme ça, petit frère, c'est comme ça la vie, la vôtre surtout, malheureusement !

Puis la porte s'ouvre encore une fois à l'entrée d'un personnage qu'il convient

de faire connaître d'une manière plus précise et plus complète. C'est l'autre beau-frère des Chérard, le docteur Pierre-Bruno Petit, l'esprit supérieur et cultivé du village, aussi instruit pour le moins que M. le Curé, aussi flegmatique que Ludwig est nerveux, solennel et poseur quelque peu avec ceux qu'il voulait impressionner de son savoir ; mais bon et généreux pour tous les membres de cette nombreuse famille à laquelle il s'était apparenté.

Le docteur Petit n'aurait-il jamais eu ni neveux ni nièces qu'il se fût tout de même appelé "mon oncle", et tout le monde l'appelait "l'oncle Petit".

Il est des gens qui naissent et ne restent que des oncles toute leur vie, comme d'autres êtres d'un règne différent naissent champignons pour toujours.

Parti jeune encore de son village de la région de Montréal, après des humanités enlevées quelque part, Bruno Petit vécut

durant une vingtaine d'années aux Etats-Unis, y exerçant, paraît-il, l'art médical, à la suite d'études et en vertu de diplômes inconnus qu'il lui serait sans doute plus difficile de faire accréditer de nos jours, en ce siècle de baccalauréats et d'examens à outrance. Qu'importe, après tout, puisqu'il n'est pas prouvé, dans les annales d'aucune des localités où il a vécu, que le port, même illégal, de cette arme redoutable ait jamais été fatal ni à personne ni à lui-même.

Au reste, sa vie un peu aventurière dans plusieurs villes de l'Union Américaine où affluaient déjà les émigrants du vieux monde, lui avait acquis, avec une fortune rien moins que colossale, une certaine connaissance des hommes qu'il n'était pas le dernier à trouver précieuse. Il n'était donc guère étonnant qu'au milieu du cercle réservé et peu instruit de ses beaux-frères et de ses amis, on laissât, sans réplique, pérorer cet oracle. Mais puisque le voilà bien en scène, et de plain-

pied, laissons-lui donc la parole qu'il aime tant à garder.

—Dites donc, ce pauvre Charles, pourquoi finir comme ça ? Il aurait dû vivre cent ans, cet homme-là. Pourquoi non ? Qu'il est déplorable de voir ainsi disparaître, d'une façon aussi absurde et aussi tragique, les plus beaux spécimens de notre vaillante race !

O vous autres, les vrais Canadiens du Canada ; vous, les jeunes et saines familles canadiennes-françaises, dont les ramifications généalogiques remontent dans les deux derniers siècles et se retracent aussi clairement que les artères d'un même corps et les branches du même arbre, prenez garde à l'émondage de cet arbre-là ! Prenez garde encore plus à l'alluvion humaine que vous apportent les eaux du grand fleuve, qui en étouffera les racines et ne bonifiera pas votre sol natal. Ces importés ou ces rapportés ne seront jamais des vôtres. Ils conserveront et adopteront nos croyances reli-

gieuses, je le veux bien ; à leur langue, au besoin, ils substitueront la vôtre pour avoir à manger, obtenir des emplois, arriver aux honneurs ; mais ils ne l'aimeront jamais, cette langue et la proscriront, l'occasion venue. Croyez-moi, ce n'est pas seulement de jets de pierres à la tête qu'ils nous menacent, non pas autant nous peut-être que nos descendants.

—Tiens ! tiens ! Bruno ! interrompit Ludwig, j'aime autant te le dire tout de suite, moi, j'ai peur ; j'ai peur de quelque chose.

—Et de quoi donc !

—J'ai peur que tu ne perdes le reste de ton génie et que le crieur ne soit obligé de l'annoncer à la porte de l'église pour te le faire retrouver.

On allait rire, mais Ludwig poursuivit sans attendre.

—Tu veilles trop tard, petit frère, tu veilles trop tard ! Cela t'empêche de te lever de bonne heure et tu n'as pas le

temps de changer d'idée. On te retrouve toujours avec celle de la veille ! Moi, à quatre heures du matin, je suis dans mes hangars ; ça chasse les mauvais rêves ; puis ça paye mieux. Comme demain matin Laurent Michaud viendra, au petit jour, prendre le javellier nouveau que je lui ai vendu, vous allez m'excuser.

Et il sortit comme il était venu.

L'oncle Petit en avait vu d'autres, de la part de son beau-frère, l'Allemand. Imperturbable, il continua, avec un sourire non déguisé, et toute l'assurance d'un esprit supérieur :

—Après tout, il n'est pas méchant, ce type-là. Il est vrai que je ne lui avais pas demandé de se coiffer aussi vite du bonnet, mais s'il a tant besoin de dormir...

—Oui, je vous le répète, ces nouveaux venus dans nos paroisses, adoptés partout à nos foyers, s'y installeront à demeure, vous verrez cela. Puis, ils monteront, monteront par-dessus vos têtes et sur vos épaules, à toutes les hau-

teurs sociales, d'où ils n'auront plus pour s'amuser, au lieu de vous en remercier, qu'à entraver vos aspirations et à peser sur vous de tout leur poids et de toute leur importance, s'alliant contre vous-mêmes avec ceux qu'ils fuient, qu'ils maudissent aujourd'hui là-bas. Si, nous a-t-on dit, les Israélites en captivité refusaient de chanter les cantiques de Sion et accrochaient plutôt leurs harpes aux arbres de la rive, il n'en sera pas ainsi de ces exilés-là. Leur cantique de Sion, ils nous en empliront les oreilles ; leurs harpes, gardez-vous qu'ils ne vous en assomment. Ils s'affubleront de notre langage, de nos mœurs, de notre vie nationale ; ils conserveront à peine leurs noms, mais il leur restera toujours de leur origine exotique je ne sais quoi d'anti-français, qui les empêchera d'être jamais franchement des nôtres. William Croft, cet original qui ne peut prononcer deux mots d'anglais, n'est-il pas déjà trop fier de dire qu'il n'est pas un ..... canayen comme Thomas Béchard ?

—Vienne plus tard, pour nos enfants ou nos petits-enfants, quelque conflit de race sur nos bords, le vieux sang germain ou celtique fermentera dans leurs veines, et gare les horions de toute sorte à nos têtes, plus encore à nos cœurs français, à notre mentalité gréco-latine.

—Voyez cette race persécutée, ces pestiférés dont nos bonnes mamans encombrées de familles envoient chercher les orphelins à la Grosse-Ile, comme s'ils étaient tous de la Sainte-Enfance ! Parmi ceux qui échappent à la quarantaine et gagnent les rues de la ville, pourquoi faut-il en trouver qui tournent à la détestable engeance ?

—Ce Ludwig Mullen, dont les trémoussements mercantiles vous émerveillent, il n'a pas mauvais cœur, non très-certainement, il l'a déjà prouvé ; il le prouvera davantage suivant les besoins de vos familles pauvres ; il ne saurait prononcer deux mots d'allemand ; il est de la famille, enfin, comme vous et moi, n'est-ce pas ?

—Mais son grand-père bavarois, passé en Amérique en 1776, était un de ceux que le duc de Brunswick-Luneberg envoyait combattre les Américains révoltés. Il s'échappa du régiment de dragons à pied du lieutenant-colonel Baum, pour venir exercer, à pied toujours, dans nos campagnes, la lucrative industrie du porte-balle et du marchand ambulant. Or, s'il a laissé à ses enfants ce courage et cette énergie, il a tout de même transmis à son petit fils Ludwig une tête carrée et un nom gothique qui en feront toujours autre chose qu'un Chérard, imprévoyant peut-être, mais désintéressé. Quand il vous aura appris la dure leçon de cette prévoyance, qui est une vertu, il sera trop tard pour vous et vos familles.

—Non, ils ne seront jamais des nôtres, ni lui ni les siens !

—Dans un ordre d'idées plus élevées, nous ne serons plus là, vous et moi, pour le constater, mais que la France et l'Allemagne un jour ou l'autre s'attaquent ou

se choquent sur les champs de batailles ; nos Mullen se gaudiront d'être plutôt Mullen que Chérard, de venir de la Bavière et non comme vous de la Touraine [a].

Dans la chambre mortuaire, un bruit de pas discrets, des soupirs profonds se font entendre. On y entre ; quatre heures sonnent à la grande horloge ; la vieille mère, son beau fichu des dimanches étroitement serré sur la nuque amaigrie, est agenouillée tremblante et mains jointes à la tête du cadavre, pansée d'un linge blanc. Et l'on entend s'échapper de ses lèvres exsangues, de sa gorge desséchée de salive :—"Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous ! *De profundi.*" !

(a) Vérifié en 1870 et 1914.

IV

Les funérailles au village

La maison paternelle des Chérard était située à une couple d'arpents à l'est de l'église paroissiale de Saint-Louis. Vaste rectangle de lourdes pièces de bois superposées de champ, surmonté d'un toit de quarante-cinq degrés, elle occupait l'angle formé par le grand chemin public du bord de l'eau et la route qui conduit aux concessions de Saint-Pascal.

C'est par cette route que le chemin de fer, après avoir tari le trafic maritime qui faisait jadis la richesse de Kamouraska, lui amène de nos jours les fervents de la villégiature qui en font à la fois la vogue et le dédommagement.

Du vendredi, jour du décès, jusqu'à l'heure des funérailles, le lundi, la vieille maison carrée, tapie sous l'énorme saule

qui recouvre, d'un côté, la moitié de son toit, et de l'autre, presque toute la largeur de la route, a servi de pélerinage à toute la population adulte et valide du village. On y est aussi venu de toutes les paroisses avoisinantes, tant ils sont connus et estimés, ces Chérard, eux et leur goélette qui transporte, le printemps et l'automne, tout ce qu'il faut expédier à la ville ou aller y chercher. Le dimanche surtout, après vêpres, on s'est fait un scrupule de ne pas retourner à la maison sans avoir passé par là, sans y venir réciter quelque prière. On ne savait pas encore, chez ces primitifs, adresser des cartes à ceux qui pleurent, pour leur apprendre qu'on ne l'ignore pas ; ni leur acheter de riches sympathies en fleurs, afin que cela les console et les distraie de supputer la générosité funèbre d'un chacun. Chez ces rustres, quand l'ange du malheur avait frappé quelqu'un, on prenait tout simplement son mouchoir et son chapelet et l'on s'en allait discrètement pleurer et prier avec lui.

En revanche, il faut le dire aussi, quand la dernière pelletée de terre avait été rejetée sur la fosse, les parents en deuil ne songeaient pas à courir tout de suite aux journaux pour faire ébruiter l'expression d'une reconnaissance temporairement navrée.

N'est-il pas déplorable autant qu'indécent de voir si souvent aujourd'hui le deuil, ce sentiment que l'on devrait entretenir dans la réserve, l'intimité, l'humilité du cœur brisé, chercher plutôt, par snobisme, à s'extérioriser, s'étaler, s'afficher, tourner à la réclame ? C'est encore un effet de ce journalisme outré, mal entendu, genre nouveau, qui nous induit de plus en plus à vivre en public et pour le public. On a commencé par prévenir les parents, les amis, qu'ils ne devaient pas compter sur aucune invitation spéciale, pour en venir à les remercier de leurs sympathies, dans des espèces de circulaires, d'annonces ou de nouvelles locales pour tout le monde, à trente, cinquante mille exemplaires et plus.

Dans les villes, dans les centres populeux, c'est le médecin peut-être et l'entrepreneur de pompes funèbres qui connaissent le mieux les vrais intéressés aux funérailles, pour les avoir aperçus autour du lit du moribond ou de la tombe qui se ferme. Mais dans les villages, où les gens vivent avec plus d'altruisme, bien longtemps avant le glas funèbre ils prennent en pitié le sort du malade ou du mourant. Quand le prêtre, portant le Viatique suprême, passe devant les demeures et que la clochette agitée par le clerc en avertit la population, on ne s'y trompe guère, on sait où il va, car bien souvent on s'y est charitablement rendu avant lui.

Sans invitations spéciales, ce matin-là, il y avait donc grande affluence auprès de la demeure Chérard. On y entrait avec recueillement, avec timidité, aurait-on dit, pour voir si, à défaut de parenté, quelque bonne grâce ou quelque intimité ne permettrait pas de recevoir le crêpe

traditionnel à mettre au chapeau. Il y avait là, en effet, une voisine entendue et autorisée, qui, ne pouvant parler, parce qu'elle gardait des épingles noires plein la bouche, vous faisait entendre par signes, à votre entrée, qu'il fallait lui remettre votre coiffure, si vous étiez assez haut coté dans la parenté ou l'estime de la famille pour porter un crêpe au cortège.

Plus loin, ou dans une autre pièce, mais au grand jour d'une fenêtre, se trouvaient les trois ou quatre autres voisines ou parentes, préposées à la confection des écharpes de porteurs, avec les crépines taillées à l'emporte-pièce, ainsi qu'à leur ajustement aux différentes tailles. Leurs figures pâles témoignent de la fatigue qu'elles se sont imposée durant cette fin de semaine. Travaillant l'avant-midi aux besoins de leurs foyers, l'après-midi, à la funèbre corvée ; veillant et priant le soir avec la mère, les sœurs, les brus, qu'il ne convient pas de laisser seules, ont-elle seulement songé qu'on pourrait

les regarder comme des anges de vraie charité évangélique ?

Mais l'avant dernier tintement à l'église nous avertit qu'il faudra tantôt partir. Les quatre porteurs achèvent de pousser leurs mains trop rudes au fond de leurs gants de fil qu'ils ne voudraient pourtant pas crever, et celui qui tiendra bien ferme la croix noire de la tempérance en tête du cortège est aposté déjà près de la porte. Il est temps, pour la mère, les sœurs, les belles-sœurs, avec recrudescence de larmes, de poser une dernière fois leurs lèvres enflammées sur le front glacé de Charles Chérard, avant qu'il disparaisse sous le couvercle de la bière. Celle-ci est déjà là sur deux chaises de bois, béante comme un requin guettant sa proie. Le menuisier du village, qui l'a faite sur des mesures précises, avec l'aide de quelqu'un de bonne volonté se chargera de la triste opération d'y introduire le défunt, dans un silence macabre. Puis, le couvercle mis en place, le tourne-vis,

sous les doigts exercés, a fait son œuvre aux quatre coins de la tombe ne formant plus maintenant qu'un colis à porter et voiturer. C'est l'heure de partir !

La porte s'ouvre sur le dehors ; elle s'ouvre aussi dans la chambre où la vieille mère se tenait blottie, mais qui veut absolument "les voir partir".

Derrière le corbillard, on se range deux à deux et l'on marche à petits pas, père et frères en tête.

A l'entrée du cortège dans l'église, M. le curé, ses clercs et le vieux maître-chantre sont déjà là prêts à le recevoir, en suppliant les anges d'accourir au-devant de cet humble, qui fut un juste dans la régénération sacramentelle, et de s'emparer de son âme pour l'emporter en présence du Très-Haut. Depuis quarante ans qu'il chante, combien de fois le vieux maître n'a-t-il pas, de sa voix chevrotante, demandé à Dieu le repos éternel pour quelqu'un de ce village de Kamouraska ?

La messe funèbre se poursuit. Par la porte de la chapelle latérale qui ouvre au sud de l'église, viennent d'entrer, en se dissimulant, des femmes aux vêtements de deuil improvisé. Elles ont obéi, non peut-être aux règles de l'étiquette comme on les entend aujourd'hui, mais à la demande de leur vieille mère qui leur a dit :

—Allez-donc à l'église, mes filles, c'est bien encore ce qu'il y a de mieux à faire.

Et elles sont parties.

Tantôt vous les verrez à la Sainte-Table ; car pour les morts qu'on aime véritablement, "c'est encore ce qu'il y a de mieux à faire".

Puis, les derniers chants liturgiques s'éteignent. Tous les assistants s'agitent comme au dénouement d'une grande scène et s'empressent de se rendre au cimetière, hommes, femmes, enfants, pour bien apprendre ce qu'il doit advenir de chacun de nous, ce qu'il en a été pour tous ceux qui dorment dans cette retraite

éternelle; tous ceux qui ont laissé quelques données dans l'histoire de la paroisse, et dont l'exemple est à suivre ou à éviter par la nouvelle génération.

La fosse creusée de la veille s'ouvre au milieu de grandes herbes. Mais les terres rejetées sur les abords en indiquent pour l'instant bien clairement l'endroit. L'officiant revêtu de la chape la bénit : le cercueil glisse sur deux cordes et y disparaît; chacun d'y rejeter une poignée de terre, et c'est fini !

"Que les anges t'emmènent en Paradis ; puisses-tu jouir d'un repos éternel avec Lazare qui lui aussi fut un jour l'un des humbles et des pauvres !"

V

Par l'eau et par le feu

Dans les dernières semaines du mois d'avril, après un hivernage des plus rigoureux, muant sa carapace de verglas et de neige, qui l'avait enserrée tout l'hiver, la *Velox* se prêtait à sa toilette du printemps sous les mains de son équipage. Montée au plain avec la dernière marée de l'automne précédent, elle dominait de sa mâture altière l'humble demeure de Pierre Chérard. Son rouf atteignait le niveau du toit de la maisonnette, et son beaupré dépassait la ligne de l'emplacement du côté du chemin. On ne sortait pas de chez Pierre sans jeter presque involontairement un regard d'affection sur cette nef, ce gagne-pain au repos.

Théodore Chérard, le plus jeune de ces navigateurs, était revenu de son voyage

à Terre-Neuve au commencement des glaces de la dernière saison. La mort de son frère Charles lui inspira l'idée de changer l'orientation de ses destinées.

Il tendait, celui-là, vers la haute mer et le long cours ; mais les entretiens qu'il entendit chez ses parents, durant cet hiver aux tristes soirées de deuil et de regrets, lui firent comprendre qu'il lui appartenait de combler le vide laissé dans l'équipage de la *Velox*.

Durant ces longs mois de loisir forcé, on avait sérieusement songé à la situation et aux exigences nouvelles qui s'accusaient de plus en plus. Il y avait familles chez Eusèbe, Théophile et Pierre, et il était temps d'aviser à individualiser ce négoce, qui jusqu'à présent avait bien pu les amuser et satisfaire à la fois leurs besoins et leur affection fraternelle, mais qui ne suffirait plus longtemps, non pas à celle-ci mais à ceux-là. Un parti est bientôt pris chez ces gens de mer vivant d'occasions et d'aventures. La goélette

Union dont le propriétaire était mort en janvier à Rimouski, mise en vente à un prix minime, attira l'attention d'Eusèbe et de Théophile Chérard, par ces exceptionnelles conditions d'achat, par les qualités nautiques du bâtiment, même par son nom symbolique aux yeux de ces deux inséparables. Le marché fut tôt conclu et la *Velox* resta la propriété de Pierre, qui s'adjoignit comme second capitaine son jeune frère Théodore.

Et l'on allait gréer la *Velox* pour la saison nouvelle. Déjà ses œuvres et ses lignes harmonieuses resplendissent sur son lit de neiges et de glaces fondantes; fleurant bon la poix marine, l'étoupe et le badigeon; ses deux mâts, avec dix degrés de quête sur la poupe, frais râclés au grattoir et baignés d'huile de lin, coupant, nets et jaunes, comme deux immenses estafilades, l'azur des eaux et du firmament.

Théodore, juché là-haut sur la traversière du grand mât, s'emploie à une

multiple besogne : fixer en place les amures du grand hunier, chantonner de sa belle voix de baryton des refrains accoutumés, et répondre aux interpellations naïves de sa nièce Marichette, bambine de quatre ans. Coiffée de son chaperon, assise sur le pas de la porte et tremblant d'apercevoir si loin en l'air cette large poitrine et ces bras préférés sur lesquels tant de fois elle s'est endormie, à la brunante, la chère petite lui crie de sa voix angélique ! "

—Noncle Thador, c'est trop haut, tu vas tomber !

L'oncle Théodore n'a pas d'autres amours que la mer et sa nièce, la grande et la petite câline, l'une et l'autre aux yeux bleus.

Dans la dernière quinzaine d'avril, la glace qui depuis cinq mois reliait les îles au rivage, minée et désagrégée à la fois par les marées quotidiennes et les brises attiédies du printemps, se laissa morceler, détacher des grèves et pousser par l'effort

du jusant en-dehors des îles, en plein grand chenal.

La navigation s'ouvrait, et la jolie station balnéaire de Kamouraska allait reprendre les attraits qui en font la renommée, comme de nos jours l'agrément du touriste.

Si le Saint-Laurent roule majestueusement ses eaux dans les quinze milles de chenal qui séparent de sa rive nord le petit groupe d'îles de Kamouraska, par contre, il se repose langoureusement dans le grand estuaire que forment et protègent ces îles, à partir de la pointe du Cap-au-Diable. Au flot de la marée surtout, il s'y introduit et contourne les deux extrémités de l'Ile-aux-Corneilles comme en un double mascaret qui vient, timide et sournois, dirait-on, se glisser sur la glaise jusqu'aux crans de la rive. Et quand cette placide nappe d'eau s'est doucement étalée et a pris place dans son cadre, quand elle a développé son contour jusqu'au fond de l'anse de S. Denis, sous la

colline de Pincourt et par-dessus la batture de l'Ile-aux-Patins, si la température permet aux feux du couchant de s'y irradier, vous avez sous les yeux l'un des plus beaux spectacles que puisse offrir la nature canadienne. A la fin de l'été surtout, au jour tombant, le soleil laisse longtemps traîner sa grande robe de pourpre sur l'émeraude des eaux, avant de disparaître dans une alcôve de nuages frangés d'or et d'orange, ou derrière la ligne nettement et capricieusement dessinée des Laurentides. Tandis que sur les hauteurs, au sud du village, s'enflamme et scintille le verre des croisées, sur le miroir du bassin s'allonge et se profile l'ombre des cinq îles, ressemblant à d'énormes cétacés endormis à fleur d'eau.

Ah ! ce flot charmeur de Kamouraska, caressant et perfide, il vient trop près des maisons, presque au ras des foyers, dont il détache et entraîne trop souvent au loin l'espoir des familles.

C'est grâce à lui si :

" Tant de gars insoucieux,
Se sont perdus pour les beaux yeux
De la grande câline !"

Sur le soir, maintenant, les feux de marine s'allument et clignotent toute la nuit, à simple, double et triple intermittence, de cap en cap, sur la rive nord du fleuve, à partir du Cap-aux-Oies jusqu'aux Caps aux Saumons et aux Corneilles, et sur la rive sud, jusqu'aux phares de la Grosse-Ile et des Pèlerins. Si la nuit est sereine, admirez les effets de clair de lune dans cet estuaire. Les rayons argentés de l'astre repoussent et tassent au pied de tous ces caps et de toutes ces îles, les ombres qui débordent de leurs rochers et cherchent à s'en épandre comme d'autant de corbeilles flottantes.

Mais vienne la bourrasque de l'ouest ou du nord, les schistes dénudés de l'Ile-aux-Corneilles, de l'Ile Brûlée et de la Grosse-Ile sont autant de brise-lames que

la vague assaille et arrose copieusement de ses embruns. Cependant, lorsqu'une première fois vaincue et brisée, en-dedans du bassin cette vague rencontre la brise qui souffle de la plaine, ou lorsque directement pourchassée par le grand vent du nord-est, elle accourt des battures de Saint-André, il lui reste assez d'espace à parcourir, avant d'atterrir au rivage, pour reprendre de l'essor, se soulever altière et livrer encore de terribles assauts à la limite que Dieu ou les hommes lui interdisent de franchir.

La *Velox*, descendue de ses quartiers d'hiver, attendait au quai l'heure de partir.

Mais la série des mécomptes n'est pas encore close pour Pierre. Apte à tous les métiers, surtout celui de charpentier de navire, maniant au besoin d'une main également habile, hache, herminette ou rabot, il a été requis d'urgence par ses frères aînés pour le radoubage et la mise à flot de leur goélette nouvelle l'*Union*,

là-bas en chantier sur la grève de Rimouski. Il lui fallut bien s'y rendre, prêter ce "coup de main" à ses frères qui en auraient fait autant ; mais il n'y fut pas longtemps.

Un coup de hache dévié le blesse grièvement au pied. Le voilà oisif, presque alité, au moment où lui-même songe à partir pour une course lointaine, après avoir acheté à la ville pour deux cents louis de camelote à troquer, sur la côte du Labrador ou à Terre-Neuve, pour du hareng si renommé de ces plages.

On n'a pas encore appris à spéculer dans cette famille ; l'on sait tout au plus d'instinct se dévouer les uns pour les autres.

La blessure de Pierre est inquiétante. Le souvenir de Charles fait comprendre à tous qu'il n'est pas prudent d'aller promener loin du rivage et du foyer des meurtrissures peut-être mortelles. Théodore n'hésite pas ; il le veut, il partira seul avec un équipage étranger ; il fran-

chira de nouveau cette route, qu'il connaît bien, du Détroit de Bélisle jusqu'à la Baie Notre-Dame de Terre-Neuve, à la grâce de Dieu, à la grâce aussi de son dévouement fraternel.

Le 7 mai, la *Velox*, toutes voiles déployées par un vent frais du nord-ouest, s'éloigne du rivage de Kamouraska. On dirait, à sa façon de gagner au large, de tendre son aile à la brise, de caresser la vague de son étrave, qu'elle se détache comme à regret de ces bords ; non pas qu'elle fut exposée à être "maltraitée" aux mains nouvelles de son commandement, comme le craignait pour sa goélette le vieux marin de Saint-Michel, mais parce que de tous les êtres inertes, le navire est celui peut-être qui semble le mieux accuser l'illusion de la vie, s'animer pour s'associer à la tristesse des êtres. Et le capitaine Théodore s'en va, sans plus entendre la voix de Marichette qui lui crie de loin une dernière fois :—"Prends garde, noncle Thador, tu vas tomber ! "

A quelques semaines de là, le père Chérard, certaine nuit, n'avait pu s'endormir que très tard, après avoir répété mentalement les invocations pieuses qu'il s'était habitué depuis longtemps à adresser au ciel pour ses fils en voyage et en péril. Mais il s'éveilla bientôt en entendant, croyait-il, la voix tant connue et tant aimée de son fils Théodore qui passait en chantant au nord-est de la maison.

—Ah ! c'est lui, ce pauvre enfant ; pas de doute ! Il est arrivé à mer haute ! Il va rentrer !—Mais, non, il n'entre pas !

Le vieux, sans plus attendre, cède à l'habitude d'aller voir au dehors, dans la nuit, le temps qu'il fait. Un grand vent du nord-est passe en hurl nt sur les grèves et sur les collines, tandis qu'au firmament d'épais nuages grisâtres galopent comme un troupeau de moutons qui, dans une course folle, remontent de l'abreuvoir; laissant entre eux, d'ici et là, des échappées de ciel où l'on voit, par la position du chariot, que la nuit est avancée. Mais

il n'entend pas d'autre chant que la complainte, triste et monotone, de la houle qui se berce à loisir, là-bas sur les rochers, derrière l'aboiteau.

Dans la vieille maison silencieuse il vient reprendre sa place accoutumée, devant le grand poèle éteint, dont la petite porte, comme un œil mort, ne répond plus aux effluves alanguies de son regard qui semble lui demander pourtant un peu de lumière, de chaleur et de vie.

C'est durant les insomnies du vieil âge que les souvenirs se font surtout parasites, comme ces rayons sans chaleur qui s'attardent et dorent l'horizon après la tombée d'un beau jour d'été !

Un mois plus tard, une désolante rumeur circulait de porte en porte au village. M. Mullen revenu de la ville rapportait avoir entendu, sur les quais, le récit d'un naufrage, en-bas, quelque part, où plusieurs goélettes avaient été roulées à la côte et ensablées, sous une terrible bourrasque qui les avait surprises

à capéer. A bord de la seule d'entre elles qui avait pu s'élever et doubler la pointe fatale, on racontait, en arrivant au Palais, que la *Velox*, sa grande voile arrachée, avait été la première à descendre dans le gouffre. Et ce fut tout. L'abîme garda ses victimes et son secret. On savait seulement que la joyeuse *Velox*, si connue, tant aimée à cause de l'entrain de ses maîtres, s'était perdue "corps et biens."

En l'absence des communications télégraphiques, si perfectionnées de nos jours, des semaines d'angoissantes inquiétudes se succédèrent, s'amoncelant sur le nouveau deuil des Chérard, comme les sables de là-bas sur l'épave et l'équipage engloutis.

***

Est-il donc vrai que les malheurs chevauchent en groupes ?

Dieu se plaît donc vraiment à multiplier parfois les épreuves pour ceux qu'il

aime ; à soumettre l'or pur de leur âme aux essais répétés de ses rigueurs. Et n'est-il pas heureux que l'ascétisme chrétien puisse donner une solution aussi consolante au problème de nos misères terrestres ? Comment voudriez-vous imposer, d'une manière plus acceptable en même temps que plus équitable, la résignation aux injustices et aux inégalités du sort, que tant de malheureux rencontrent si nombreuses sur le chemin de la vie ? N'est-ce pas parce que cette vie "n'est pas la vraie vie", qu'ils l'accepteront et la subiront ; qu'elle ne saurait leur être trop cruelle dans leur ferme croyance aux éternelles sanctions et rétributions de l'au-delà ! Ah ! ne supprimons jamais ce contre-poids ; il maintient ici-bas en équilibre justement temporaire, aux yeux de la vraie justice immuable, les égoïsmes de ceux qui jouissent avec les légitimes aspirations de ceux qui souffrent !

Pierre Chérard, dont l'aventure se complique et s'aggrave de plus en plus,

a dû se rendre à la ville ; il l'a bien fallu. Il est allé s'entendre, malgré ses hésitations, sa gêne, les répugnances instinctives de son âme droite et honnête mais blessée peut-être d'une pointe d'orgueil : il est allé s'entendre avec ses créanciers, sur les possibilités qui lui resteraient d'atermoyer et de conjurer sa ruine. Ils sont de bonne composition : ils accepteront des hypothèques sur son humble immeuble, garantie moins sûre toutefois que sa parole d'honnête homme.

Il n'est pas encore de retour en ce foyer, autrefois si riant maintenant grevé de charges et d'afflictions, lorsqu'un matin, à l'heure de la messe, sa pauvre femme qui va prier quand lui s'en va lutter contre la guigne et l'épreuve, perçoit à l'église une agitation inaccoutumée. On se précipite dans les portes ; car du clocher des tintements réguliers et lugubres se font entendre ; c'est le tocsin!

Au-dehors, le spectacle qui s'offre à sa vue la terrifie. Un épais et noir tourbil-

lon de fumée, à la senteur âcre et caractéristique des bois secs qui flambent, s'échappe de sa mansarde ; les cloisons et les meubles embrasés pétillent ; tantôt le toit de cèdre sera percé à jour par les langues de feu qui le dévorent à l'intérieur.

—Mon Dieu ! le feu ! les enfants ! la petite ! clame la pauvre mère !

La petite, elle était là dormant dans son berceau, quand sa mère l'a quittée. On l'a sauvée, n'est-ce pas ? Les autres, on les aperçoit entre les mains des voisins qui s'affolent autour du brasier, car il n'y a pas d'eau, la mer est basse ; elle est retirée, se cache derrière les îles, comme pour laisser périr ceux qui jusqu'à présent vivaient d'elle.

La petite, hélas ! elle ne sera pas sauvée de cet incendie, mais soustraite après trois mois de vie seulement à tous ces crève-cœur qui feront longtemps pleurer chez les Chérard. La servante qui devait en prendre soin s'est en vain, plus d'une fois et au risque de sa vie, précipitée dans

les portes et les fenêtres pour voler à son secours, mais on a dû elle-même la soustraire à l'asphyxie et l'empêcher d'ajouter un cadavre à ces ruines.

Votre petite, pauvre mère maintenant inconsciente dans les bras de vos amies, réveillez-vous, remettez-vous un peu, pour en voir retrouver séparément le petit crâne et le tronc, quand on aura bien fouillé dans les cendres fumantes. Monsieur le Curé fera recueillir pieusement ces reliques d'ange terrestre dans un beau drap blanc, pour les déposer ensuite dans une boîte toute petite que l'on ira demain enfouir au cimetière, tout près du grand oncle Charles.

Plus heureuse que l'oncle Théodore, la petite Chérard aura du moins une sépulture en terre sainte !

VI

Ruine et départ

Pierre Chérard n'était pas, tant s'en fallait, un "homme d'affaires". Parti trop jeune de l'école ainsi que du village, il n'avait pas acquis cette connaissance des hommes, qui permet de poursuivre son chemin au milieu de la complexité des intérêts tendus comme une trame dans les dessous de la société. S'il savait, pour s'y être exercé très jeune, affronter les périls de la mer, braver la tempête, trouver d'instinct la route à suivre dans les passes difficiles sur les eaux, et d'instinct aussi donner sans compter ce qu'il avait pu gagner à ce rude labeur, il lui était resté de son défaut d'instruction, une incapacité timide et puérile de se repérer à travers les courants qui se produisent et les écueils qui se rencontrent

dans la course à la fortune. Les séjours si peu prolongés qu'il avait pu faire à la ville, entre deux voyages, dans l'isolement du bord, ne lui avaient rien donné de l'assurance, de l'entregent qu'il faut avoir, et ne lui avaient rien fait perdre de la gêne naturelle qu'il faut secouer pour s'imposer au succès, pour "arriver" !

En outre, il s'était habitué à l'idée que l'homme qui tremble devant un autre homme dans la crainte des humiliations à souffrir, ou des rigueurs judiciaires à subir pour dettes, était un être taré.

Il irait donc malaisément se présenter devant ses fournisseurs pour leur dire qu'il avait à peu près tout perdu son avoir sous le soleil. Etait-ce à lui d'entreprendre du négoce comme il avait fait de la navigation, au gré des vents, à la grâce de Dieu, sans plus savoir consulter les fluctuations du crédit pour se refaire, que la course des astres au firmament, durant la nuit, pour gouverner son vaisseau ferme et droit ?

Si encore il avait usé de prudence et su recourir à l'aide des sociétés de garantie pouvant au moins protéger, contre les risques qu'il osait affronter, ce qu'il devait aux autres. N'aurait-on pas le droit de lui en faire un amer reproche, quand il se présenterait devant ses créanciers pour leur exposer sa pénurie ?

Après ce naufrage et cet incendie, la ruine de Pierre Chérard était donc bien complète dans ses biens. L'était-elle également dans ses espérances ?

Non, pourtant. Car il s'était habitué aussi de bien bonne heure et depuis trop longtemps, au milieu des périls de la mer, à ne jamais mépriser la dernière espérance qui flotte sur nos catastrophes comme la moindre épave sur un naufrage.

A mesure qu'il s'enfonçait dans le gouffre, montait et s'agitait dans son esprit une idée qu'il n'avait encore songé à accueillir qu'en tout dernier ressort, quand tout serait bien perdu. Mais il

lui faudrait, avant de la mettre à effet, lutter non plus contre les éléments déchaînés et le mauvais sort,—que lui importait cela, à lui, fils du travail et de la misère ?—mais contre des sentiments sacrés autant que chéris, contre toutes les réclamations très-légitimes de son pauvre cœur.

C'est une hantise à laquelle pendant ces jours si sombres il cèdera de plus en plus volontiers. Il lui demandera l'excuse de sa fierté de caractère qu'il trouve si grandement compromise dans ses postulations et ses regrets. Il la prendra à témoin, dans la ferveur de ses prières, quand il ira implorer le secours surnaturel qui fortifie en justifiant, qui inspire et met en œuvre les grandes résolutions.

Il lui faudra donc partir, dépister le malheur qui s'acharne sur ses pas, s'en aller là-bas dans cette Californie, où dit-on, la fortune se cueille toute faite dans le lit des rivières, quand au fond des nôtres aux si grandes eaux se trouvent plutôt la mort et la ruine. Oui, partir ;

mais auparavant, à quel subterfuge recourir ou quels obstacles à écarter ?

Dans l'entretemps, la sympathie active et pratique des siens s'employa à lui faire oublier la réalité de son dénuement. Frères, beaux-frères et amis, au moyen de corvées répétées, de prêts ou de charité dissimulés, lui restaurèrent bientôt son logis, et conjurèrent les besoins immédiats de la maisonnée. Malgré tout, Pierre Chérard ne se relevait pas de la dépression morale dans laquelle l'avaient jeté les récentes catastrophes. On sait quel projet avec quelle irrésolution occupait son esprit. Il fallut tout de même retourner à Québec pour prendre conseil auprès de ses fournisseurs sur le crédit et les chances de nouvelles tentatives qui pouvaient lui rester.

Ces messieurs, eux aussi, avaient bien réfléchi. Il valait mieux, n'est-ce pas, prendre un jugement, dont l'exécution serait du reste suspendue, afin d'avoir une emprise plus immédiate sur la nou-

velle maison qu'on devait se garder de laisser gratuitement flamber, en attendant le navire assuré contre toute avarie. Certes, le haut commerce ne se fait pas avec des sentiments ! Il n'y avait que ces imprévoyants navigateurs à la grâce de Dieu qui s'en allaient sombrer corps et biens, sans rien laisser surnager pour satisfaire les légitimes réclamations de leurs créanciers.

C'était assurément plus humain et beaucoup plus pratique que la prison...

Ludwig Mullen rejoignit son beau-frère à la ville. Il se doutait bien, celui-là, que les règlements de comptes seraient difficiles pour le pauvre navigateur négociant, en déconfiture, et il voulait le secourir de son expérience et de son aide.

—Voyons, mon Pitre, lui dit-il en entrant dans la petite chambre de pensionnaire, que celui-ci occupait sur la rue Saint-Paul, à Québec; combien lui dois-tu à ce monsieur-là qui prend jugement contre ta famille et ta pauvreté ?—Deux

cents louis ?—Je te les apporte. On ne s'en va pas chez le diable pour deux cents louis !..

—Non, mais je dois encore ailleurs, de l'année passée ; et ma goélette qui est au fond sans être payée. J'en ai par-dessus la tête, je n'en sourdrai jamais.

—J'ai vu ta petite famille avant de partir de Kamouraska, ta pauvre femme, admirable en face du mauvais sort, m'a prié de te demander de ne pas partir pour la Californie avec Pierre Décourcy, car il se vante de t'y amener !—Pitre est courageux, a-t-elle ajouté; il est bon chrétien, bon père, bon époux, j'irai mendier à sa place, s'il le fallait, mais j'ai confiance en lui. Ce qu'il fera, il le fera pour mieux faire.

Surtout, elle te supplie de ne pas te laisser abattre, de tenir la tête au-dessus de l'eau, de ne pas sombrer à pic comme la *Velox* et ton frère.

A cette évocation de ses deux affections englouties, son frère et son bâtiment,

Pierre Chérard pleura. Ah ! l'eau, qu'il avait tant aimée pourtant, elle lui avait été bien cruelle !

La tête au-dessus de l'eau, mais le front bas devant trop de monde qui le poursuivrait de ses reproches et de réclamations légales ! Non, lui qu'on appelait terrien, pour en rire et s'en amuser, c'est à la terre, à cette bonne terre où l'on tombe aussi parfois, la tête quand même au soleil du Bon Dieu, au sein de laquelle on ne s'enfonce définitivement que lorsqu'on est mort ; c'est à la terre qu'il ira confier le travail de ses bras et les sueurs de son front, comme la semence d'une saison nouvelle et régénératrice pour lui.

Non, cette pauvre femme, si cruellement éprouvée dans ses sentiments de mère, n'hésitera pas à accepter son rôle d'épouse énergique et de bons conseils. Elle le laissera libre d'agir "pour le mieux" dans cette pénible impasse, parce que les affres de son cœur ne lui montent pas à la tête ! Elle est assez forte pour

raisonner juste dans son tourment et voir clair à travers ses pleurs. Mais c'est lui-même qui reculera plutôt devant le déchirement des adieux ; il n'aura pas cette force-là d'aller revoir cette chère famille qu'il lui faut abandonner. A la fois courageux et pusillanime, au lieu de tenter de résister à ceux qui menacent comme à ceux qui pleurent, il donnera plutôt dans l'aventure héroïque.

—Ludwig, mon parti est pris Je n'ai plus rien que des dettes et des obligations. Je suis plus pauvre que je ne l'étais à l'âge de quinze ans, quand j'ai quitté la maison pour m'embarquer sur l'eau, car alors si je n'avais rien, je ne devais rien à personne. Aujourd'hui, après avoir calmé ceux qui pourraient me traiter avec rigueur, il me faudrait toujours ou bien emprunter, m'endetter davantage pour reconstruire un bâtiment, ou bien travailler tout simplement, louer mes bras au service des autres. Ce serait alors fini pour toujours. J'ai maintenant une fa-

mille à faire vivre, et avec les dettes que j'ai là, je ne gagnerai jamais assez pour me remettre à flot.

Non, ces bras-là me serviront mieux ailleurs. Il n'y a pas à attendre que la santé me fasse défaut. J'ai en horreur d'aller encore supplier celui-ci, celui-là. C'est ma plus grande faiblesse avec celle de ne pouvoir aller dire à ma famille que je pars ; mais je vais partir ! Ne le disons pas à tout le monde parce qu'on pourrait m'arrêter, paraît-il ; je vais partir du Canada ; je vais aller à la Californie, quand bien même il me faudrait voyager pendant un an pour m'y rendre, et là Dieu me donnera toute la force, le courage, l'espérance que j'ai perdus ici et que je n'y retrouverais plus jamais.

On me jugera comme on le voudra, chez mes créanciers ; comme je ne le voudrais certainement pas, chez mes parents et mes amis; mais encore une fois, ma résolution est bien prise, je m'en vais !

Je n'emprunterai rien pour moi ; je ne demanderai plus rien à personne que deux choses : un pardon affectueux à tous ceux que mon départ fera pleurer, à ma chère famille que je vais quitter sans la revoir, et à toi comme aux autres qui me voulez du bien, la promesse de veiller sur les miens et ne pas les laisser mourir de mon absence !

—Mon Pitre, je suis, moi aussi, d'une race forte qui a su quitter les siens. Je ne te conseille pas ; je tourne seulement la tête pour ne pas te voir partir. Et je te promets que ta femme et tes enfants ne souffriront d'aucun dénuement sous les yeux de ta sœur et de ton beau-frère.

Le lendemain matin, Pierre Chérard, dont toute l'instruction et le style logeaient autour des valvules du cœur et non dans les circonvolutions du cerveau, mit la main à la plume pour écrire ses adieux.

Québec, 22 septembre 1849.

Chère femme,

Je t'écris pour vous dire à tous, à toi, à mes chers petits enfants, à mes bons parents, que je va vous causer un bien grand chagrin. Il y a longtemps que je demande à Dieu et à la Bonne Vierge de me décider. Après avoir vu tous mes créanciers qui m'ont fait petite mine, n'ont plus voulu rien m'avancer et qui pourraient me faire saisir d'un jour à l'autre, je suis allé prier et communier à la petite église de la Basse-Ville. J'ai pris une grande force, et cela m'a décidé. Je n'ai pas honte de dire que je suis encouragé par la prière à ceux du ciel après avoir tant quémandé à ceux du monde. Je te demande de communier pour moi avec ta petite fille le premier du mois. Enfin, cela me coûte bien de te le dire, je pars pour les hauts, en gagnant vers les Etats, et je ne descendrai pas chez nous avant de partir. Il le faut absolument ; sans cela, je perdrais tout mon courage. Je n'ai pas peur du travail, de la misère, de la peine pour moi tout seul, des tempêtes, des dangers partout, des hommes et des bêtes, mais j'ai peur de vous voir pleurer, toi et les enfants. Ça me dit que je ne pourrais plus remuer. Si Dieu me conserve la vie, je reviendrai avec de quoi payer toutes mes

dettes, et vous faire vivre dans la joie. Aimez-moi toujours comme je vous aime. Adieu ! adieu ! !

Ton pauvre mari,

PITRE.

—On dit, M. Mullen, qu'il y a une lettre arrivée de ce matin à la poste, pour la femme de Pierre Chérard ; avez-vous su ? C'est peut-être de son mari, elle est bien inquiète de lui ?

—Oui, c'est bon ; dit le marchand à sa cliente. Ne parlez pas de cela, la mère. Je vais y aller voir.

Et sur l'heure, il s'en alla, accompagné du Dr Petit, l'homme du bon conseil, se faire le messager de la triste nouvelle.

—Tiens, petite sœur, voici une lettre de ton mari que j'ai vu, comme je t'ai dit, à la ville. Ne t'inquiète pas, ce n'est pas la mort, cette fois, car il était en bonne santé, fort et bien courageux.

La femme Pierre Chérard n'était pas une femme à pâmoison. La lecture de

cette lettre, qui la mordit cruellement au cœur, lui laissa à l'esprit, avec des yeux en pleurs et des lèvres tremblantes, assez d'énergie pour se raisonner.

—Ce n'est pas vous, du moins, M. Mullen, qui l'avez conseillé ?

—Ah ! non, petite sœur. Je ne l'aurais pas voulu et je voyais venir ce que tu dis là. Je lui ai offert de l'argent pour payer ses dettes, mais je n'ai pas voulu lui en offrir pour son voyage, afin qu'il n'aille pas trop loin. Il en a un peu pour partir, mais il a aussi des bras, des jambes et une volonté que je n'aurais pas pu retenir.

—Prenez donc courage, ajouta l'oncle Petit. Ce n'est pas l'inconduite qui l'entraîne ; un homme comme celui-là revient toujours à ceux qu'il aime et, ce qui est encore mieux que ça, reste toujours digne de les aimer et d'en être aimé !

Avant de laisser aux larmes le temps de tarir leur effusion si légitime dans le silence du foyer délaissé, Ludwig Mullen reprit :

—Tu sais, j'ai fait tous les arrangements voulus avec Pierre ; durant son absence, vous ne manquerez de rien ; c'est bien entendu. Il écrira souvent ! Tous les parents sont autour de vous et les amis, les vrais, ne manqueront pas.

Puis, ils partirent ; et la porte se referma sur cette agonie.

VII

Autour des Amériques—New-York

A la campagne, particulièrement dans ces villages que baignent les eaux du fleuve ou de la mer, les mois d'automne sont trop souvent lugubres et mornes. Ceux qui souffrent trouvent dans les choses de la nature des harmonies secrètes avec leur chagrin. C'est l'arbre et le buisson qui se dépouillent de leur robe d'émeraude ; c'est la terre qui ne sèche plus aux rayons trop attiédis du soleil ; c'est la vague qui vient du large plus impérieuse, plus menaçante, jeter son écume avec plus de rudesse à la face des rochers toujours en pleurs. La nuit se hâte de couvrir la retraite d'un jour sans ardeurs et se pointe dans le lointain de lumières isolées, aux fenêtres des rares

demeures où l'on veille pour terminer une tâche attardée ou préparer celle du lendemain. Les champs désertés par les bêtes en pâturage se préparent aussi, dirait-on, en dépouillant leurs ornements, à prendre leur long sommeil annuel sous la neige. Puis, dans le cimetière, les morts tressaillent peut-être au glas qui sonne si près d'eux en novembre, sans pénétrer toujours comme il le devrait au foyer qu'ils ont déserté.

Sur la demeure de Pierre Chérard et sa famille s'est abattu un nuage de tristesse rassérénée, que traverse un long rayon d'espérance. On y pleure, mais l'on y prie. Les deux grands-parents se disputent l'affection des tout petits comme s'ils étaient déjà orphelins. Et tous les autres, frères et sœurs, amis et voisins, de s'informer discrétement des nouvelles de l'absent, qui, non, n'avait pas encore retardé à écrire.

Il avait bien dit, dans sa lettre de Québec, qu'il partait pour "les hauts en

gagnant vers les Etats", mais personne, à l'exception du beau-frère Mullen, ne savait au juste où il s'en allait. Que Ludwig ait peu de temps après fait part à quelques autres de son secret, c'est probable, et même il y aurait eu une certaine habileté charitable à préparer de longue main la famille délaissée au souci d'une absence prolongée. S'en aller à la Californie, pour y travailler à conjurer la pauvreté, cela tout de suite représentait des années d'absence, et sans l'affirmer trop cruellement, il valait mieux le laisser supposer peu à peu.

Les jours de cet automne s'abattirent donc particulièrement sombres sur le toît de l'absent. Au lendemain de la visite des deux beaux-frères, messagers de la grande nouvelle, les yeux, petits ou grands, brûlés par les pleurs de la veille et de la nuit, commencèrent à reprendre un regard plus ferme. C'était comme l'acceptation du fait irrémédiablement accompli, qui se trahit involontairement

après des funérailles ; avec cette différence toutefois qu'après la tombe, c'est l'oubli qui va, hélas ! naturellement progresser, tandis que, après ce départ, c'était l'attente qui en sens inverse allait grandir, remplir maintenant l'esprit de cette famille ; attente de nouvelles, pendant des mois et des années, et puis l'attente finale du retour.

Aux premiers jours de décembre, chez tous ceux-là, il y eut grand émoi. Une lettre des Etats était arrivée.

New-York, 1er décembre 1849.

Ma chère femme,

Je suis en parfaite santé. Quoique je sois en pays étranger, j'ai trouvé des amis qui se sont intéressés à moi. Je serais peut-être rendu assez loin, mais les avantages que je trouve m'engagent à me rendre jusqu'en Californie. Ce mot-là va t'effrayer, mais ne crains rien. Si j'ai bien compris M. Mullen, tu m'as donné ma liberté en me disant de faire *pour le mieux*. Le

mieux pour moi, c'est de ne pas m'enfoncer de plus en plus dans les dettes et la misère, d'essayer d'en sortir par tous les moyens pourvu qu'ils soient honnêtes. Je te remercie pour ta bonne parole. Il serait long de te raconter comment je me suis rendu ici, et comment il me serait permis d'entreprendre ce long voyage avec le peu d'argent que j'avais. Il m'en a coûté cinq piastres pour venir ici. J'ai trouvé un vieux bâtiment que l'on avait presque abandonné, mais comme le trafic est très considérable et qu'on manque de vaisseaux, les propriétaires l'ont fait réparer et mettre à l'eau. Puis, ils ont engagé un équipage. J'en suis. Nous sommes quinze Canadiens à bord, tous bons amis, dont deux docteurs canadiens. Il y a aussi Pierre Décourcy qui m'a rejoint à Montréal. Cela ne me déplaît pas, parce qu'il est de ma paroisse, et s'il m'arrivait quelque chose, il pourrait te donner des nouvelles. Je paye une partie de mon passage et je gagnerai le reste à la manœuvre, ce qui me laissera ma liberté en arrivant là-bas. J'ai prié le Bon Dieu et la Sainte Vierge pour me décider, et je me dis : Ne refuse pas cette bonne chance. Je me ferais des reproches toute ma vie de refuser ce moyen de payer mes dettes, de faire instruire mes enfants et de racheter la terre de papa. C'est tout cela qui me pousse, et quand

je pense à tout cela, je ne crains plus rien. Si je vous donne de la peine aujourd'hui, c'est pour plus tard récolter du bonheur et de la joie, tous ensemble. Demandez comme moi la force de supporter l'absence; je serai plus seul que vous autres, soyez-en bien sûrs, même au milieu de tant de monde de toutes les nations. Je vous aurai toujours à l'esprit. Ne craignez pas non plus pour ma religion : le bon Bieu sait bien que je ne l'oublierai jamais pour de l'or. Ne manquez pas de me faire recommander aux prières de l'archiconfrérie, pour que la Sainte-Vierge me conserve le courage et la santé. Nous avons avec nous un prêtre canadien.

---

8 décembre.

Nous devions partir le 2 décembre, mais non, le bâtiment n'est pas prêt. En attendant nous pensionnons dans la ville, ce qui nous permet de la visiter. Je ne suis pas capable de t'en faire la description. C'est quelque chose que je n'aurais pas pu imaginer ; mais je ne veux pas te laisser croire que cela m'amuse, parce que je ne suis pas venu ici pour m'amuser. Je suis dans les bonnes grâces des bourgeois du bâtiment. Ils sont contents de moi et je suis à la deuxième chambre. Il vient d'arriver un hom-

me de la Californie ; il nous a montré de beaux morceaux d'or que j'ai pris dans ma main. On reçoit de bonnes nouvelles de la Californie tous les jours par des personnes qui en arrivent. Il y a autant à gagner à San Francisco qu'à travailler aux mines. Nous sommes encore arrêtés ici, mais nous allons certainement partir cet après-midi.

Comme je sais que je ne pourrai pas écrire au Jour de l'An, j'écris tout de suite pour vous souhaiter une bonne année à tous et donner ma bénédiction à mes chers petits enfants. Aie donc aussi la bonté de te rendre chez papa et de lui demander sa bénédiction pour moi. C'est la première année de ma vie que je ne l'aurais pas eue. Dis à mes frères et mes beaux-frères que je pense toujours à ce que je leur dois. Amitiés aux amis et voisins. Je vous souhaite à tous et du plus profond de mon cœur plus de prospérité et de bonheur que j'en ai eu jusqu'à présent.

Prions Dieu qu'Il nous épargne des épreuves durant l'année nouvelle ou nous donne la force de les supporter.

Je vous embrasse tous, tous.

PIERRE CHÉRARD.

Et les lettres se succédèrent ensuite assez régulièrement. Le voyageur, le dimanche surtout, quand le travail lui laissait quelques moments de repos, quand les regrets et l'amour des siens lui remontaient à l'esprit, ne résistait guère au désir comme au plaisir de griffonner ses impressions sur le premier bout de papier qu'il pouvait se procurer. Il aimait à se représenter qu'on lirait cela plus tard dans les soirées de la famille, toutes remplies de son souvenir, et c'est avec une anxiété puérile qu'il attendait le moment de confier ses écritures à la poste aux lettres. Malheureusement, hélas ! il ne lui sera pas encore permis avant longtemps de recevoir une réponse à ses lettres, dans son vol d'oiseau fuyant à tire d'ailes sur les mers.

Effectivement, il l'avait bien prévu, chacune de ses lettres dont la réception était annoncée comme un événement, chez les parents d'abord et dans tout le village, défrayait la chronique familiale

pendant des semaines. Les malheurs successifs qui étaient venus fondre en si peu de temps sur les Chérard, déjà sympathiques pour la jovialité bien connue de leur caractère, et principalement sur ce pauvre Pierre qui en avait été plus que tout autre accablé, entouraient, pour ainsi dire, d'un nimbe d'héroïsme le nom et le souvenir de cet homme, dont on aimera pendant longtemps entendre rappeler les aventures et le courage.

Partant, est-ce dans cette correspondance, écrite au hasard de sa vie instable sur mer et sur terre, sans recherche et sans prétention, que l'on trouvera le développement de ce récit.

VIII

Autour des Amériques—Iles Bermudes

Les Bermudes, îles au printemps éternel, devaient assez naturellement émerveiller notre caboteur du Saint-Laurent, qui ne connaissait que le grand fleuve canadien et le golfe. De même ses séjours à la vieille capitale du Canada français n'avaient pu lui donner une idée juste de ce qu'il vit dans le grand port et la grande cité de New-York. Au milieu de la végétation bermudienne, il aura des émotions d'enfant, qu'il traduira naïvement dans les lettres adressées à son village, qu'il voyait en pensée perdu sous l'épaisse couverture de nos neiges hibernales. L'absence de cours d'eau dans ces 300 îles, à laquelle suppléent si bien des pluies violentes ; la richesse et

la variété des végétaux, ce climat si étrange aux yeux, si vivifiant pour la constitution d'un hyperboréen, tout devait y frapper l'imagination du voyageur canadien, ainsi qu'il en avait été probablement pour l'espagnol, Jean Bermudez, le premier européen qui vint y aborder au seizième siècle.

Comme l'enfant dans un beau jardin, il s'y promènera, il aura des joies émues, des cris d'admiration, au milieu de ces fleurs des champs qu'il n'avait encore vues qu'à la fenêtre des riches ou dont il n'avait pu soupçonner l'existence. Sur les grèves, les merveilles de la conchyliologie l'arrêteront à chaque pas. Il voudra ramasser, emporter chez lui, garder précieusement plus tard ces coquillages, comme souvenirs de ses pérégrinations. Il essaiera de dire tout cela dans ses lettres, car il est de ceux qui ne peuvent jouir qu'en songeant à faire à d'autres une part de leurs plaisirs.

Plus tard, ce sera la navigation hauturière dont il cherchera à décrire les

émotions, à peindre la grandeur pour l'édification de ceux qui l'appelaient "terrien". Et toujours la préoccupation du détail à rendre s'accusera dans ses lettres écrites entre deux "quarts", dans l'entrepont du bâtiment, qu'on lira, il le sait bien, à la veillée, sous le regard intéressé, bienveillant, inquiet et attendri de tous les siens.

ILES BERMUDES 30 décembre 1849.

Je vous ai fait trop tôt mes souhaits du Jour de l'An. Nous sommes arrêtés ici pour quelque temps et puisque j'ai l'occasion de recommencer, je n'y manquerai pas ; cela vous fera peut-être oublier la brusquerie et l'insuffisance de mes adieux. Il a fallu tout décharger le bâtiment; le capitaine ayant décidé de le faire cuivrer. Nous en avons pour un mois. Le climat ici est bon, mais il fait bien chaud ; c'est comme dans les plus grandes chaleurs de chez nous en été. Ce qu'il y a de mieux que chez nous, ce sont les fruits. Si vous voyiez ! Ce ne sont pas des

cerises à grappes ni de la bourdaine, vous pouvez m'en croire. Pour les cocos, les oranges, les citrons, les fruits de toutes sortes, c'est la place. Les oranges se vendent un ou deux sous la douzaine, mais quand on va les prendre dans les arbres chargés comme les pommiers de chez nous, c'est encore moins cher, les nègres nous les donnent pour rien. Aujourd'hui, 30 décembre, j'ai vu semer des patates en plusieurs endroits. J'ai aussi ramassé du coton. Il est vrai qu'il n'est pas encore prêt à changer au Labrador pour du hareng ni à mettre en pièces sur les tablettes des marchands de Québec. Il est malheureux que je ne puisse pas vous envoyer tant de si belles choses. Je fais cependant provision de nouvelles que je vous raconterai à mon retour. Il est certain que j'aurai beaucoup de choses à vous raconter, le soir, au lieu de m'endormir au bout de la table après souper, comme cela m'arrivait dans mes journées de grande fatigue... Je pourrai aussi parler des nègres. Ça, par exemple, je ne peux pas dire que c'est beau. On ne voit pas beaucoup de blancs ici, et quand je pense à ce que vous disiez de mon teint, je suis fier d'avoir trouvé un pays où je passe facilement pour un blanc. Taboulouk lui-même y serait un premier monsieur.

Puis, il faut bien que je vous dise ce qu'il m'est arrivé. Il y a quelque temps, j'ai entendu gratter un violon dans la cabine du second. Je me suis alors souvenu que j'avais été aussi, moi, musicien et des leçons que j'avais prises, tout un hiver à Québec, de ce pauvre Sauvageau qui a péri avec son fils dans le feu du théâtre.

Faut croire que j'ai trop parlé, car peu de temps après, on m'a mis le violon dans les mains pour voir ce que j'étais capable d'en faire. Vrai, en pensant à vous autres, j'ai manqué pleurer. Après cela, on m'a pris en amitié et c'est depuis ce temps-là qu'on m'a fait monter de chambre. Je suppose que ce que j'ai fait là était encore *pour le mieux,* d'après les dernières paroles de ma pauvre femme.

Hier soir, on est venu me chercher pour un bal de messieurs, mais des nègres. J'ai été obligé d'y aller avec le capitaine pour ne pas me faire descendre dans le carré des matelots. La soirée était d'un beau noir, à part les robes et les dents blanches des négresses avec les manches courtes, et les cravates rouges des messieurs avec leurs babines en sanguine. J'ai joué tout le temps les yeux fermés ; pourquoi les ouvrir puisqu'ils étaient pleins d'eau, et je ne voyais au travers que nos morts, mes enfants et ma femme. C'était pour le mieux !.....

Je suis allé à bord d'un bâtiment qui revient de la Californie. Il y a deux cents passagers à bord, qui nous donnent de bonnes nouvelles de la place. Ils ont tous de l'or. Il y en a qui sont partis depuis onze mois; ils ont des fortunes que j'ai vues moi-même. C'est encourageant. Ils disent que le climat de la Californie est bon, mais qu'il est dangereux de passer par Panama. Il est difficile d'obtenir les passages ; il faut payer cinq piastres par jour de pension, et avoir au moins trois cents piastres à sa disposition, me dit-on. Que personne d'autre ne parte de chez nous, avant que je sois rendu. Je vous dirai les choses telles qu'elles sont. Je ne conseille à personne de venir le printemps ; ce n'est pas la bonne saison. Quatre passagers ont voulu me prêter de l'argent sans intérêt, afin seulement que je reste avec eux, Je n'ai pas accepté leur offre ; j'ai pensé que j'avais déjà assez de dettes au Canada. J'ai eu la chance de me faire aimer de tout le monde et je suis bien. Notre capitaine est pour moi, et je vois bien que la Providence me protège. Ah ! si je peux jamais payer mes dettes ! J'envoie cette lettre par la malle de Halifax. Si nous sommes privés de nous voir, il ne faut pas l'être de nous parler au moins dans des lettres.

Vous avez plus d'avantage que moi ; vous recevez de mes nouvelles et je n'en ai aucune

des vôtres. J'espère que vous êtes en bonne santé avec tous les petits enfants que je chéris plus que jamais ainsi que toi, chère femme. Je ne te demande plus de prier pour moi, je suis certain que tu n'y manques pas et que le voisinage de l'église te consolera. Je te demande seulement de bien veiller sur votre santé à tous afin qu'il ne manque plus personne à mon retour.

Je donne encore de si loin ma bénédiction à mes chers enfants et vous souhaite à tous une bonne année. Adieu !

Iles Bermudes, 25 janvier 1850.

Bien, non ! pas encore repartis d'ici. Ce n'est pas moi qui mène le bâtiment ni règle les affaires du bourgeois. Depuis que je t'ai écrit ma dernière lettre, je n'ai pas cessé d'admirer le climat de ces îles, à cette date. Aujourd'hui, je suis allé dans les champs cueillir des pois verts pour la soupe, et sentir les fleurs qui se tassent le long des clôtures. Je crois que c'est d'ici que sortent toutes les espèces de géraniums. Je viens de voir des papiers de la Californie ; on y dit que les travailleurs sont introuvables à San Francisco à dix piastres par jour. Est-ce

que je refuserai jamais dix piastres par jour, moi qui gagnais si peu à Kamouraska ? Pourtant, je ferai comme les autres. Deux jeunes gens sont arrivés ; ils disent qu'ils emportent quatre cent mille piastres. Tout le monde à bord fait des projets. Moi aussi, je fais les miens. Premièrement, je gagne pour payer mes dettes et acheter une terre, tu sais ? près de l'église de Kamouraska, et je m'en retournerai tout de suite. Quand ? je ne puis le dire aujourd'hui.

Tu peux voir à quoi l'on s'amuse à bord du bâtiment. Nous sommes cent cinquante. Pour être franc avec toi, puisque je connais bien ta finesse, j'ajouterai que c'est à qui mentira le plus, je le crains bien. Je voudrais faire comme les autres, non pas avec toi mais avec eux, et quoique je ne me défende pas trop mal pour un canayen du bord de l'eau, je t'assure que je ne peux pas les approcher. Je leur parle souvent d'Eusèbe ; mais il n'est pas ici et je ne trouve pas le moyen de me faire croire. Ah ! s'il venait seulement leur raconter son duel à Halifax, avec le Français qu'il avait frappé d'un grand coup de sabre *à ras les épaules*, et qui lui dit en blémissant :—"Tu fesses pas fort !" mais en voulant ensuite éternuer, se vit tomber la tête par terre, qui se trouvait coupée nette. Oui, je voudrais bien voir avec moi Eusèbe !

Notre bâtiment est prêt; nous allons partir demain. Nous arrêterons à une couple de ports, avant d'être rendus, pour prendre des provisions fraîches. Je ne t'écrirai peut-être pas avant longtemps. Ne sois pas en peine. J'ai encore loin à naviguer pour arriver en Californie, puisque je ne traverserai pas l'isthme de Panama. J'ai de bonnes raisons pour cela : je ne suis pas assez riche et j'ai plus de peur d'y prendre les fièvres que de perdre la vie sur l'océan autour de l'Amérique. C'est encore beau d'avoir pu gagner une partie de mon passage et d'être libre de tout engagement en arrivant là-bas. Si jamais j'ai de l'argent ou de l'or à ma disposition en quantité suffisante, dans ce temps-là je deviendrai exigeant et je voyagerai avec les messieurs. J'ai encore trop de chance de pouvoir m'en aller comme si je ne devais rien à personne. J'en remercie la Providence.

Adieu encore !

IX

Autour des Amériques—Rio-de-Janeiro

MER DU SUD

Ma chère femme,

Me voilà rendu au Brésil, à Rio-de-Janeiro, où nous sommes arrivés le 3 mars tous en bonne santé. Je t'avais déjà écrit une première lettre qui devait s'en aller à terre ce matin ; mais voici ce qui est arrivé. Le marchand qui a vendu des vivres frais au capitaine est venu à bord en recevoir le prix. L'argent, deux cents louis, a été mis avec toutes les lettres des passagers dans un sac qui est accidentellement tombé à la mer. Il est au fond par quinze brasses d'eau avec ma pauvre lettre. Ces deux cents louis m'ont fait penser aux miens qui sont aussi au fond, sous un cap de Terre-Neuve avec mon pauvre Théodore; ce qui m'a conduit jusqu'ici.

On est allé à terre chercher des plongeurs ; mais j'ai appris à ne plus compter sur ce qui coule au fond de l'eau, et je recommence ma lettre comme j'ai recommencé ma vie.

En arrivant ici, il y avait donc deux mois que je n'avais pas vu la terre. Eusèbe et Théophile qui aimaient à m'appeler le *terrien* ne peuvent plus se vanter d'avoir vu autant d'eau que j'en ai vu ; et je n'ai pas fini. Ici, c'est une belle ville, bien riche. Je n'aurai pas le temps de la visiter beaucoup ; il nous faut partir demain en compagnie de six bâtiments qui vont aussi au pays de l'or. Nous avons encore trois mille et quelques cents lieues à faire. Je suis toujours plein de courage et j'espère que tu es comme moi, courageuse.

Je ne t'ai point encore parlé de notre navigation pour venir ici. Eh ! bien, tu pourras lire cela à mes frères: ils comprendront tout ce que je ne dirai pas. Le bâtiment n'est pas jeune. Point de gros vent durable ; une seule tempête, mais une bonne. Je ne veux pas t'inquiéter puisque c'est passé ; c'est inutile, et dans la navigation il ne faut s'inquiéter que du temps qu'il pourra faire. Or, comme c'est la Providence qui règle cela, il faut avoir confiance en Elle et ne pas en parler d'avance. Cette journée de gros temps était le samedi gras, journée bien remarquable pour ceux qu'occupe le carême. Nous avons mis à la cape. Les cooks ne pouvaient se tenir debout dans les cambuses ; deux se sont échaudés. Il n'y avait point de danger pour moi, parce que je n'aime

pas les cambuses quand il vente fort, et puis j'étais occupé ailleurs. La mer était maligne. Un des porcs que nous avions à l'engrais a été emporté par-dessus bord. Je pense bien qu'il s'est noyé, car il avait quatre cents milles à faire pour gagner la première terre. Je t'assure que "ça ne sentait pas le renfermé" sur le pont.

Nous avons passé sous le soleil. Il faisait bien chaud, et encore nous avons eu la chance que le temps fût couvert et le vent fort. Nous repasserons encore sous le soleil de l'autre côté de l'Amérique ; je voudrais bien avoir la même chance. Inutile de dire qu'il y fait bien chaud. A certains moments, il nous est presque impossible de marcher nu-pieds sur le pont. Pourtant il y a bien longtemps que je ne me suis pas chaussé, excepté la nuit pour ne pas me briser les pieds dans les cordages.

Il nous faudra encore arrêter à une ville pour acheter des provisions fraîches. Ne sois pas inquiète si je tarde à t'écrire ; le capitaine dit que nous serons rendus dans le mois de juin, et je t'écrirai en arrivant. Je te trouve heureuse d'avoir de mes nouvelles. Je n'ai pas ce bonheur là.

Avant de terminer cette lettre, laisse-moi te raconter un rêve que j'ai fait tout éveillé. Quand je suis de quart, la nuit quelque part en haut ; quand je peux me parler à moi-même

à la cachette des autres, c'est vous tous qui m'entourez, et l'on dirait que je suis transporté chez nous. L'autre nuit, tout le sud du ciel était en feu et cela me fit penser d'abord à l'autel de la messe de minuit. Mais il est bien tard; Noël est passé depuis deux mois. Q'est-ce qui se passe de ce temps-ci à l'église de chez-nous ? Ah ! la Neuvaine à Saint-François-Xavier, qui a parcouru les mers, lui aussi, mais pas pour de l'or. Et pendant neuf jours j'ai lu dans le petit livre que tu m'as donné, un jour de ma fête, "L'Ange Conducteur", que j'ai emporté et qui me suivra partout sur mer et sur terre ; j'ai lu tous les soirs avant de me coucher dans mon hamac la prière de la neuvaine. C'est mon rêve que j'ai fait, comme si j'étais en carême à Saint-Louis au lieu d'être matelot dans les mers du sud. C'est pourquoi je ne crains pas de périr.

MER DU SUD

5 juillet 1850.

Je t'écris pour la sixième fois depuis que je suis parti du Canada. Je ne sais pas si tu as reçu mes lettres, mais je l'espère. J'ai tant de hâte de t'écrire que je commence en pleine mer, avant d'atteindre un nouveau port. Nous avons encore quinze degrés à franchir, et je la

finirai, cette lettre, pour la déposer...je te dirai dans quelle ville quand j'y serai.

Je commence du premier d'avril. La veille, comme chez nous, on s'était promis de faire courir le poisson d'avril à quelqu'un, mais le lendemain on n'y pensa pas du tout. Une terrible tempête nous faisait courir autre chose. Nous avons encore passé la journée à la cape. La cambuse est tombée ; le cook s'est ébouillanté, une voile a été emportée par le vent en cassant le bras d'un matelot avec l'écoute, et un passager s'est noyé. Ce dernier accident est dû à la boisson. La mort de ce malheureux m'a fait de la peine. Je l'aimais bien.

Nous sommes allés passer à 58 degrés au sud de la ligne du soleil. C'est qu'il y a par ici un fameux cap qu'il faut doubler de loin.—Pour mieux l'apercevoir, penses-tu ?—Non, pour ne pas le voir du tout, dans les brouillards de neige. Eusèbe qui se vantait de savoir par cœur toutes les litanies des caps du Saint-Laurent, depuis le Cap Rouge jusqu'au Cap Breton, ou du " cap Itaine ou cap Otin ", comme lui disait l'oncle Petit pour le faire fâcher, Eusèbe n'a pas vu celui-là ; ni moi non plus, comme je viens de le dire, mais j'en ai fait le tour.

La mer Pacifique est beaucoup plus belle que l'autre. Elle n'est pas aussi maligne. Nous sommes actuellement au plus fort de l'hiver.

C'est comme au Canada dans le mois de janvier. Nous avions descendu presque toutes les vergues pour passer le Cap Horn. Le capitaine, je t'assure, a été inquiet lui-même, mais ça n'a pas été encore aussi terrible qu'on le pensait. Ce temps-là a duré un mois. Cependant, le marin oublie vite les dangers qu'il a courus. Aussitôt la tempête passée, il n'y pense plus. Ce sont les gros oiseaux de mer qui font notre amusement. Il en est venu le long du bord qui avaient des ailes de douze pieds de longueur. On les prenait avec des crocs à morue. Nous avons aussi harponné plusieurs gros poissons. Nous avons pris un requin, un dauphin et bien d'autres. Là il faisait bien froid. C'était l'hiver. Toujours quelques tempêtes, de la neige, de la grêle, du froid comme au Canada. Puis les jours étaient très courts. A huit heures du matin on allumait les chandelles pour déjeuner. C'était dans le mois de mai. Je te laisse à penser si les nuits étaient dures. On oubliait ce que la chaleur nous avait fait souffrir à l'équateur et l'on avait hâte de repasser sous le soleil.

Mais avant d'y arriver, nous sommes arrêtés à Talcahuan, au Chili. C'est une ville bien riche, mais elle a été détruite deux fois par les tremblements de terre, on m'a dit, et cela ne me surprend pas. La terre y tremble presque toutes les semaines pendant certains temps.

Nous avons fait de belles courses dans ces mers du sud; cinq cents lieues dans neuf jours; une autre fois, treize cents lieues dans trois semaines. Il y a des vents et des courants qui entraînent. Il n'y a qu'à se laisser aller et charrier de la voile. Nous avons parcouru à peu près six mille quatre cents lieues. Quand nous avons repassé la ligne du soleil, la chaleur a mis la maladie à bord. Cela nous a privés ou plutôt exemptés des amusements qu'on a coutume de se donner, paraît-il, aux dépens de ceux qui passent pour la première fois cette ligne. Sur l'Atlantique, c'est le gros vent et le temps couvert qui ont empêché l'équipage d'y penser. Avec le nombre de passagers que nous avons à bord, la farce n'aurait peut-être pas été drôle tout le temps.

Cette maladie nous a fait perdre notre docteur ; il en est mort, lui, en soignant les autres qui ont échappé. Ce pauvre docteur, la cérémonie de ses funérailles n'a pas été longue mais des plus tristes que j'aie vues: un sac de toile autour du corps ; un morceau de fer attaché aux pieds ; un bout de prière lue dans un livre anglais par le capitaine, enfin un bout de planche bascule sur le bastingage, et tout est fini ! Il y a eu bien d'autres malades, mais pas un seul canadien.

En arrivant à la fin de mon voyage, je suis

bien inquiet de toi et des enfants. Je n'ai pas eu de nouvelles de vous autres depuis huit mois. Je me demande si tu m'as pardonné mon départ et je suis comme le condamné qui ne sait pas encore quel sera son châtiment. Pourtant, quelque chose me dit aussi qu'à ma place et avec ton courage tu aurais fait comme moi. Une chose bien sûre, c'est que je ne suis pas parti du Canada, je n'ai pas quitté tout ce que j'aime au monde, pour prendre de l'air et de la liberté. Si vous saviez quel poids j'ai sur le cœur, quand je pense que mon sacrifice et mes peines peuvent être mal compris, même par les miens ! J'ai hâte de travailler fort pour avoir moins de temps à songer à tout cela. Je ne te parle pas du soin des chers petits enfants ; je sais trop bien que tu ne négliges rien pour eux ; mais prends garde ; prends toujours garde. Tiens, il faut que je le dise, ris de moi si tu veux, prends garde aux enfants autour du quai, de la fontaine. J'ai rêvé que la petite était tombée dans la fontaine, et cela m'occupe depuis ce temps là plus que tous les tremblements de terre du Chili.

Tu ris de mes craintes ; tu diras que j'ai déjà pris la fièvre tremblante; mais cette fièvre-là, je la traîne avec moi depuis que je suis parti, je l'ai toujours eue ; c'est que je vous aime et je tremble de vous perdre.

X

Californie—San Francisco

La ville de San Francisco était bien, il y a trois quarts de siècle, ce que nos littérateurs à la mode appellent assez drôlement de nos jours une ville "cosmopolite". Le "cosmopolitisme" des "sans-patrie" qui y affluaient de tous côtés n'était que temporaire, du moins dans l'intention première de cette population composée d'éléments si hétérogènes. Ruines du négoce, épaves de la vie, détachées, par l'inconduite et l'imprévoyance, des hauts bords de la société européenne, tous ces chercheurs d'or n'avaient qu'un objet en vue, se refaire de quelque déchéance de fortune, pour ceux qui étaient tombés de plus haut dans l'échelle sociale, ou, pour des plus jeunes, gagner un pécule, se soustraire au servage natif de la pau-

vreté. De cette cohue, bon nombre de malheureux, sans doute, devaient, pour diverses raisons de tempérament ou de moralité, y traîner encore leur misère, battre le pavé sur place, vivre d'expédients dans les mines comme aux travaux de la ville, se faire tour à tour mercenaires, joueurs ou voleurs, et telle était la population cosmopolite que l'on trouvait alors dans la grande ville de San Francisco.

Européens, colons espagnols de l'Amérique du Sud et du Mexique, nègres de la Louisiane et de l'Amérique Centrale, blancs de l'Amérique du Nord, Chinois du Trans-Pacifique, Malais d'Orient y accouraient à la curée de l'or que recélaient à peine les formations sédimentaires, là où les rios et les canons serpentant au pied des montagnes en avaient trahi la richesse.

La grande cité californienne s'était établie sur la rive occidentale de la baie du même nom, à une couple de lieues de l'océan. Elle occupe une plaine sablon-

neuse et est adossée à de nombreuses collines.

Vu la fréquence des tremblements de terre, on avait cru plus prudent d'y élever des constructions en bois ; mais de terribles incendies firent changer les idées là-dessus, de même que les matériaux de construction, jusqu'à ce que de nouveaux cataclysmes sismiques vinssent comme de nos jours démontrer l'inanité d'une prévoyance purement humaine, la fragilité de nos moyens sous la volonté du Grand Ordonnateur de toutes choses.

Au reste, n'avait-Il pas donné à cette métropole de puissants moyens de se récupérer promptement de ses ruines et de ses cendres, dans la richesse de son sol, la générosité de son climat ? Placée à l'avant-garde du trafic américain, sur le versant occidental du nouveau monde, sentinelle avancée de l'hégémonie anglo-saxonne dans notre hémisphère, distributrice des biens industriels chez les races vécues qui cherchent à se régénérer

et se survivre dans l'âge moderne, ouverte sur le port le plus large, le plus profond et le plus sûr qu'offre le littoral du Pacifique, entre Victoria et Mazatlan, à l'exception peut-être de San Diego, rien ne lui manquait pour devenir ce qu'elle est effectivement devenue, la cité-reine de ce versant américain.

En 1847, lorsqu'on changea son nom de Yerba Buena pour celui de San Francisco, ce petit village espagnol ne comptait que quatre à cinq cents habitants. L'année suivante, la découverte des mines d'or lui donna une renommée mondiale et en fit le rendez-vous que nous savons. En 1880, sa population atteignait le quart du million. On y comptait quatre-vingts églises, dont quatorze catholiques avec un archevêché.

SAN FRANCISSO

31 juillet 1850.

Enfin, me voilà au bout de ce voyage sur la mer, qui a duré huit mois et onze jours. Nous avons parcouru en tout six mille huit cents lieues. Je suis arrivé ici le 28 en parfaite santé. Je reste encore à bord du bâtiment où je travaille pour un louis par jour, en attendant que je sache où aller. Or ou argent, je trouve qu'il est toujours bon de gagner ces quatre piastres par jour. J'ai refusé vingt-cinq louis que m'offrait le capitaine pour travailler à bord pendant un mois. Je ne veux pas m'engager pour si longtemps ; parce que j'ai bien l'intention de ménager mon temps comme mon argent.

Je suis parti de Québec avec trente-quatre piastres. Il ne devait pas m'en rester beaucoup. Cependant, cela ne m'a pas empêché de prêter, sur les gages que j'ai reçus du capitaine, trente-trois piastres à un ami qui, j'aurais cru, aurait dû être plutôt à même de m'en prêter. Comme tu vois, c'est déjà encourageant ; au lieu d'être resté emprunteur au Canada me voilà prêteur.

Je débarquerai pour la première fois ici, quand j'irai porter cette lettre à la poste qui va

bientôt partir. Je ne connais pas encore grand' chose de San Francisco, de moi-même. Mais je vois bien, par le nombre de vaisseaux mouillés dans le port, qu'il y a beaucoup de monde dans cette ville. On me dit qu'il y en a de toutes sortes, de toutes les races et de tous les pays ; des vieux et des jeunes, des noirs et des blancs, des bons et des mauvais, des pauvres qui ont été riches, des riches qui deviendront pauvres.

Les avertissements ne manqueront pas pour me préserver de tous les dangers qu'on y trouve. Le capitaine de notre bâtiment, qui m'a toujours considéré et traité comme un ami, parce que je jouais peut-être du violon mieux que son second, me rend en bons conseils tout l'agrément que j'ai pu lui procurer à bord.

Il paraît qu'il n'est pas bon de jouer à l'argent ici. Comme c'est un jeu que je n'ai pamais joué, parce que tout l'argent que j'ai pu gagner au Canada passait trop vite entre les mains des autres et qu'il m'en a toujours manqué pour en mettre dans toutes les mains qui se tendaient devant moi, je n'aurai pas grand mérite à me priver de ce divertissement-là. Si jamais je me ruine après avoir fait fortune, bien sûr que ce ne sera pas à jouer aux jeux d'argent ni à boire.

Je ne sais pas encore quand je gagnerai vers les mines qui sont dans les montagnes.

10 août 1850.

Le climat de San Francisco n'est pas égal. On brûle le jour, ou l'on gèle la nuit ; à six heures, il faut s'habiller chaudement.

Je ne suis pas encore parti pour les mines. Il me faut gagner encore quelques piastres pour acheter tout l'attirail du mineur, payer ma pension à une piastre du repas, et pouvoir ensuite passer les mauvais jours de recherches et de creusage inutile. Avant de mettre le pied sur une bonne place et la main sur les morceaux d'or, il faut quelquefois attendre plusieurs jours, mais manger tous les jours pour conserver la force de piocher dur ensuite. Je suis donc resté jusqu'à présent à San Francisco prêt à faire toutes les petites entreprises. Ici, on n'y regarde pas. Tout le monde cherche à faire fortune par n'importe quel moyen. Les professions sont mêlées. Un docteur peut entreprendre de maçonner une cheminée et un maçon d'arracher les dents.

L'autre jour, j'entends dire qu'on demande un homme à une banque. Je mets mes beaux habits et je m'y rends. Je me voyais déjà comptant sous le pouce des tas d'or et d'argent. Mais ce n'était pas encore cela ; cette banque est en construction et l'on avait besoin de quelqu'un pour servir les maçons, à six piastres

par jour. Comme je n'avais jamais été commis de banque de ma vie, je n'ai pas eu honte de courir changer d'habits et de monter sur les échafaudages. On a trouvé d'abord que j'avais les jarrets et les épaules solides. Les autres ne montaient que douze briques ; j'en mettais trente, Ils faisaient cinq montées quand j'en faisais dix, et l'on me regardait passer avec curiosité. La matinée se passa comme ça ; mais dans l'après-midi, je commençais à trouver le temps pesant. C'étaient peut-être les briques ? J'allais plus lentement ; je regardais l'heure souvent et je ne sais pas pourquoi, mais on me regardait maintenant passer en riant. Le lendemain, je travaillais aussi bien, mais il faut le dire franchement, pas plus vite que les autres. Après avoir gagné neuf louis, je n'ai pas voulu y rester plus longtemps.

Il y a beaucoup d'ouvrage ici, mais les rues sont pleines de gens comme moi.

Maintenant, quand t'enverrai-je de l'argent ? Quand je suis parti de Québec, Ludwig m'a dit que cela ne serait pas nécessaire, que c'était bien difficile pour moi, qu'il faudrait des traites sur New-York ; j'ai su que d'autres en avaient perdu. Puis, entre nous, il y a encore une autre raison. Si je t'envoie trois cents piastres, on croira que tu en as reçu trois mille. Chacun de ceux à qui je dois voudra se faire payer dans

la crainte que je périsse un jour ou l'autre, et tu ne seras pas plus riche, ni surtout plus tranquille. Il est vrai que je suis venu ici pour payer mes dettes ; mais s'il m'arrive malheur et si je ne retourne pas au Canada, un ami fiable vous fera parvenir aussi bien qu'aujourd'hui tout ce que j'aurai pu gagner. Tu peux dire à tous ceux qui te feront crédit que je les paierai bien.

C'est peut-être dur, ce que je dis là, mais, ma pauvre femme, tu ne sauras jamais dans quel isolement et quelle inquiétude je me trouve. Mon Dieu, qu'il me ferait plaisir de recevoir de tes nouvelles! Je n'ai pas reçu un mot du Canada depuis que j'en suis parti. Tu m'as peut-être écrit, mais je n'ai pas reçu ces lettres. Vous allez pouvoir m'écrire plus aisément à l'avenir, car vous pourrez adresser vos lettres à San Francisco, à la poste même. Je les ferai apporter là où je serai, tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre.

Maintenant, une fois pour toutes, j'ai quelque chose à te dire, Les pauvres lettres que je t'écris seront lues devant le monde, je m'en doute bien. Demande-leur, à tous ceux-là, qu'ils excusent mes fautes d'écriture. Dis-leur que je ne suis allé au collège qu'une seule fois et c'était en commission ; j'en suis sorti tout de suite.

XI

Le premier or et la première lettre

Ving-quatre localités, dans le monde entier, ont été désignées du nom de Georgetown, dont treize dans l'Amérique du Nord seulement. Celle qui nous occupe est perchée à 8412 pieds d'altitude, sur le flanc de la chaîne de montagnes dite "Snowy Range" et le petit cours, d'eau "Clear Creek", à sept milles environ de "Gray's Peak". C'est une petite ville de trois à quatre mille âmes, située à 54 milles à l'ouest de Denver si l'on s'y rend aujourd'hui par le "Colorado Central Railroad". Elle doit sa prospérité aux mines d'argent, de galène, de zinc, de granite et de quartz qui se trouvent dans son voisinage.

Pierre Chérard nous dira lui-même comment et pourquoi nous l'y retrouvons.

GEORGETOWN, Mines du sud,

24 août 1850.

J'ai quitté San Francisco où je ne voyais de l'or que dans les mains des autres. Je n'ai pas à me plaindre pourtant ; le travail que j'y ai fait m'a bien payé. Je m'en serais contenté chez nous, mais ce n'est pas pour ce travail-là que je suis venu de si loin. Il m'a pris une grande envie de me rendre dans les mines. J'ai fait quarante lieues en petite goélette dans une rivière, en payant deux louis pour mon passage. Il me restait vingt lieues à franchir ;. j'ai fait porter mon bagage à six sous de la livre, et j'ai marché jusqu'aux mines du sud.

Je ne puis vous dire le nombre de gens que j'y ai trouvés au travail. Ça piochait de tous côtés.

Nous formons une société, Pierre Décourcy, son neveu, Gagnon, de St-Denis et moi. Nous partageons l'or retiré de la terre, mais chacun paiera ses propres dépenses. Nous avons acheté nos outils de travail ; un seau, trois piastres ; un plat de fer blanc, trois piastres ; deux pelles et deux pics, quatre piastres, et un petit berceau en bois pour laver la terre, cinq louis. C'est une sorte d'auge en demi-rond, posé sur deux berceaux, dont le fond en tôle est percé partout comme un sas. On y jette

de la terre retirée de la mine, on y verse de l'eau et l'on berce. L'eau coule, entraîne la terre défaite et, quand il y en a, les morceaux d'or mouillés brillent ici et là, comme des têtes d'épingles ou des mouches à feu. On en ramasse le plus possible, petits et gros, pur ou non. Mais il n'y en a pas toujours également dans toutes les terres que l'on brasse. Ce qui manque souvent aussi, quand on s'est éreinté à piocher la terre et à la rejeter au bout des bras, c'est l'eau. Il y a des journées où l'on fait une once par jour ; d'autres, moins que cela, mais on est content.

C'est encourageant de trouver ainsi ce bel or, mais bien décourageant pour ceux qui ne font rien du tout, et il y en a. Moi, je ne me plains pas. J'espère retourner au Canada avec de l'or pour faire honneur à ma famille. Espérons donc. Il faut prier Dieu pour moi. De mon côté, je ramsse de l'or tout en le priant ; car je ne veux pas l'oublier pour de l'or.

Le petit morceau d'or que je t'envoie comme souvenir et un échantillon de mes premiers travaux, a une valeur de six chelins six sous. C'est ce que j'ai refusé hier. Je n'ai pas voulu le donner ; j'aime mieux l'envoyer pour que tu le fasses voir aux petits enfants. Tu leur diras qu'il fait si chaud ici, que c'est comme ça que

deviennent les sueurs et les larmes de leur pauvre père.

Je vois bien que je ne pourrai pas m'en retourner avant l'été prochain. On dit que l'hiver est meilleur pour le travail aux mines. Nous ne pouvons pas travailler sur les montagnes actuellement, c'est trop sec. Il n'a pas plu depuis le mois d'avril. Il fait bien chaud ; impossible de marcher nu-pieds sur la terre brûlante, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures. Les nuits sont assez chaudes aussi ; mais pour des gens qui ont passé deux fois sous le soleil, la chaleur n'effraie plus. Le climat est meilleur ici et la vie moins chère qu'à San Francisco. On peut vivre à trois chelins par jour. Il n'y a pas plus de danger à travailler dans les mines qu'à arracher des patates aux Canada.

Quand je parle des mines, il ne faut pas croire que nous sommes enfoncés bien loin sous la terre. On creuse tout simplement des grands trous dans la terre, comme les fontaines chez nous. Ce travail se fait par exemple dans une rivière afin d'avoir de l'eau pour laver la terre. On lave à peu près deux cents seaux de terre par jour, avec des chances qui ne sont pas les mêmes pour tout le monde.

Hier, j'ai trouvé un petit morceau d'or qui valait quatre piastres. Je n'ai pas encore le

tour de trouver les gros morceaux ; mais il y en a ; j'en ai pris dans mes mains. Un homme a trouvé un morceau de cent quelques louis.

Un vieillard est venu demander la permission de travailler dans une mine qui avait été abandonnée. On lui a permis d'y travailler avec sa bonne femme. Il a travaillé huit jours et trouvé six cents piastres. Il est parti en disant: —J'en ai assez ; je suis vieux.

Je ne vous dis pas cela pour tenter personne de venir ici.

Ce n'est pas un métier pour ceux qui n'aiment pas à travailler. Je ne conseille à personne de venir, car j'en vois plusieurs qui regrettent d'être venus. Ils ne peuvent s'en retourner parce qu'ils n'ont pas d'argent. Celui qui a encore quelque argent ferait peut-être mieux de ne pas venir ici. C'était bon pour moi qui n'avais plus rien à perdre, pas même la confiance de mes créanciers.

On dira peut-être :—Il y est bien allé, lui, sans argent !—Oui, je suis venu sans argent ; mais j'en ai gagné comme matelot. Si l'on veut faire comme moi, passe ! Pour celui qui ne sait pas un peu la langue anglaise, ce n'est pas commode, non plus. Depuis neuf mois, je n'avais pas encore entendu parler le français, quand j'ai rencontré un Chinois qui le parlait. Que j'ai donc eu du contentement à lui parler!

Voyez ce que c'est que la langue ! Ce Chinois-là m'a paru plus près d'être mon frère que mon capitaine que j'ai aimé pourtant.

Je suis à soixante lieues dans le bois. Il ne faut donc pas te mettre en peine si je retarde à t'écrire.

Chez une population villageoise, aux idées et aux relations restreintes, le moindre fait quelque peu insolite prend l'importance d'un événement. Il occupe la conversation, fait le sujet de la chronique locale pendant plusieurs jours. Aussi, quand le maître de poste du village de S. Louis, ami de la famille Chérard, mettait la main sur une lettre de la Californie, portant déjà de nombreux cachets, ce n'est pas sans plaisir, ni sans une pointe d'orgueil non plus, qu'il y frappait celui de son bureau local, moins parce qu'il remplissait ainsi un ministère public au nom de Sa Majesté, que parce qu'il serait le premier à ébruiter la nouvelle dans Landerneau.

—Si vous passez par là, dites donc à madame Chérard que j'ai reçu une lettre pour elle de son mari.

Et la traînée de poudre flambait d'un bout à l'autre du village.

—Madame Chérard ! Madame Chérard ! vite il y a une lettre pour vous à la malle !

Quelquefois, cette bonne nouvelle arrivait à demeure, par sauts et par bonds, de porte en porte, d'une bouche à l'autre, avant le commissionnaire ainsi frustré de son heureux message !

Déjà cette scène consolante s'était répétée pluseurs fois, tandis que le pauvre épistolier là-bas, lui, ne recevait rien, pas un mot, pas un journal qui lui parlât vaguement des siens.

La lettre était lue plus d'une fois pendant la semaine, pour celui-ci, celui-là, qui en avait bien entendu parler, mais qui ne savait au juste tout ce qu'elle racontait. Le dimanche, surtout, après les offices de l'église, n'y avait-il pas toujours

quelqu'un des rangs d'en haut, sympathique et intéressé, qui aimât à entendre cette lecture ?

—Si c'était un effet de votre bonté, Mme Chérard, ce pauvre Pitre ! Quand vous répondrez, hein, ne manquez pas de lui faire savoir que nous pensons à lui, nous prions pour lui, nous lui souhaitons bonne chance !

Mais des mois s'écoulèrent sans qu'il en sût rien. Ces bonnes intentions, cette promesse tant de fois répétée de lui écrire se trouvaient entravées par l'incertitude, l'instabilité de son adresse.

Enfin, nous arrivons à cette date où la première lettre du Canada lui fut remise pour le rassurer et l'encourager.

KAMOURASKA, 14 octobre 1850.

Mon cher mari.

Enfin, me voilà en devoir de répondre à la huitième lettre que tu as eu la bonté de m'écrire sans avoir reçu de réponse à toutes les autres.

Je t'en estime davantage, mon cher Pitre, malgré ton éloignement et le terrible chagrin que m'a causé ton départ, parce que tu n'as pas un instant douté de mon affection et de mon courage. Je connais trop ta générosité qui t'a fait sacrifier la vue de ta famille pendant si longtemps, et qui t'a fait courir de si grands périls, pour ne pas accepter aussi généreusement ma part de cette épreuve.

Comme tu le prévoyais, j'ai été l'objet de précieuses sympathies de la part de tout le monde. A la demande de M. le curé, les créanciers ont attendu patiemment et je n'ai pas été dérangée. Tu devras à M. Mullen, ton beau-frère, non-seulement ce que j'ai acheté à son magasin pour la vie de la famille, mais encore beaucoup de reconnaissance pour la manière dont il m'a offert tout ce qui nous était nécessaire.

Je te remercie pour tes bonnes lettres qui entretiennent l'espérance de toute la famille et ton souvenir dans l'esprit de tes petits enfants. Petit Pitre et Marichette te demandent souvent. Tu peux bien t'imaginer qu'il vient des moments où il m'est difficile de supporter cette vie. Mais tu as compris, puisque tu m'en parles toi-même, que je trouve tout mon réconfort à l'église, et dans la prière. Je n'ai pas

besoin d'insister là-dessus puisque tout naturellement nous nous entendons si bien.

C'est la deuxième lettre que je t'écris. Si tu n'as pas reçu la première qui aurait dû t'attendre à San Francisco, j'espère que tu recevras celle-ci qui prend une autre route. Puis, quand nous aurons trouvé la bonne route pour les lettres, j'écrirai plus longuement et ne serai pas seule dans la paroisse à t'écrire.

Les enfants sont bien ainsi que moi-même et tous les parents.

Papa Chérard, tes frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs te rendent les amitiés que tu leur adresses et s'intéressent toujours à ton sort et au mien.

Ecris-moi toujours, mon cher mari, et reçois les affectueux embrassements de

Ta femme et tes enfants.

Mon cher Pitre,

Ne te décourage pas. Ne t'inquière pas de ta famille. Je tiendrai ma promesse envers toi; je ferai pour elle ce qui sera possible. Te voilà bien loin, après avoir sacrifié tes plaisirs et exposé ta vie pour te mettre à l'abri de la misère sur tes vieux jours. C'est généreux de ta part,

et il faut espérer que tant de dévouement ne sera pas inutile à ta famille qui t'aime tant. Oh ! que tes vieux parents seront contents de te revoir ! Ils me disent qu'il ne leur en coûtera point de quitter la terre après avoir revu leur fils et ses travaux couronnés de succès.

Ta sœur se joint à moi pour t'assurer de notre plus franche amitié.

Je suis ton frère et ami,

LUDWIG MULLEN.

XII

Ou les métiers varient et les sauvages arrivent

Les aborigènes de la Californie, peuplade non encore civilisée, ne devaient-ils pas aussi, comme dans un autre âge les Aztèques du Mexique et les Incas du Pérou, souffrir avec inquiétude, sinon avec haine, cet envahissement de leur domaine par les chercheurs d'or ? Avaient-ils seulement quelque notion de la valeur

du métal précieux qui attirait de si loin chez eux ces fouilleurs des sables de leurs rivières? N'était-ce pas plutôt leurs chasses, leurs forêts, leur état de vie, leurs moyens d'existence dont on venait les déposséder? De résister, de faire la chasse à ces êtres nouveaux et pour eux étranges, c'était tout naturel. Il y eut donc conflit entre les deux éléments ethniques. Seulement, si les attaques d'une part, les répressions de l'autre furent parfois violentes, il n'est pas dit que les nouveau-venus, cette fois, aient jamais étendu sur des charbons ardents aucuns des premiers occupants de ce sol, pour leur faire déceler des trésors cachés, comme, on raconte, firent les Espagnols du seizième siècle au dernier empereur indien du Mexique, Guatimozin. C'est au travail secondé par les chances du hasard, plutôt qu'à la crauté, que l'on venait demander la richesse, et si l'on ne s'y trouva pas toujours "sur un lit de roses", il fallait en tenir compte aux circonstances plus

qu'à l'avidité, à la sauvagerie des uns plus qu'à l'oppression des autres.

Refoulés dans les montagnes et les bois, à partir de l'année 1848, les Indiens de la Californie et du Colorado s'exercèrent à la chasse aux blancs. Leur armement par trop primitif de flèches empennées ne leur permit guère de tenir tête aux compagnies franches armées de carabines et de mousquets qui durent, après quelques mauvais coups de main de leur part, se former et courir à leur rencontre.

MINES DU SUD, 29 janvier 1851.

Toujours en parfaite santé ; j'espère que vous l'êtes également. Mais voilà onze lettres que j'écris et je n'ai pas encore reçu aucune nouvelle de ma famille, pas même du Canada. Et qui donc pourrait m'écrire au Canada, sinon les membres de ma famille ? Je suppose bien, ma chère femme, que tu m'as adressé quelques lettres qui doivent être en route ou écartées quelque part. Le trajet que j'ai fait pour me

rendre ici me donne à comprendre qu'un pauvre morceau de papier plié en quatre peut s'y perdre. Malgré tout, cela m'occupe beaucoup. Je suis inquiet. Loin de moi la pensée de t'en faire un reproche, puisque c'est peut-être de cette manière que le Bon Dieu me punit de mon manque de confiance en Lui et en toi, quand je suis parti comme j'ai fait.

J'aurais dû Lui demander la force d'aller te voir pleurer, toi avec les petits enfants, et de partir quand même. Mais quand j'y pense encore aujourd'hui, cela me paraît plus difficile que de faire le tour de l'Amérique.

Il est trop tard pour parler de ces choses-là, puisqu'il n'y a pas à recommencer. Pourvu que tu reçoives de mes nouvelles ; c'est ce que je demande à Dieu. Je partirais tout de suite pour m'en retourner, si je pouvais croire le contraire. C'est un tourment de plus à ajouter à toutes mes fatigues et mes peines. Du moins, là-bas, vous autres, ne m'ajoutez pas celui de croire que je vous oublie pour de l'or. Dieu m'est témoin que si je souffre autant ici de votre absence, c'est pour notre bien plus tard tous ensemble.

Comme de coutume, je vais donc continuer à vous faire connaître les détails de ma vie dans les mines. Avec l'espoir que Dieu nous réunira l'automne prochain, je souhaite ce bonheur au commencement de cette nouvelle année, je

donne ma bénédiction à mes chers petits enfants, je demande encore une fois de si loin celle de mon vieux père et vous embrasse de tout mon cœur.

Le travail des mines ici n'est pas aussi avantageux à cause du manque d'eau. Il ne pleut pas cet hiver. C'est ce qu'on n'a jamais vu, dit-on. Toujours du beau temps chaud. Il n'a plu que trois fois depuis que je suis ici. A quoi bon sortir des tas de terre si nous n'avons pas d'eau pour la laver ? Nous creusons des trous de 12, 15 jusqu'à 20 pieds de profondeur pour avoir la terre du fond qui est plus riche en or et nous attendons la pluie qui ne vient pas.

Aussi, j'ai dernièrement changé de métier ; tu sais que j'en connais plusieurs. J'ai pris celui de scieur de long, scieur de planches et de madriers, car il ne faut pas parler de moulins ici.

Si quelqu'un trouve dans le bord d'une rivière un endroit où la terre est riche en or, la foule des chercheurs l'entoure bientôt et c'est à qui se tracera et prendra au plus vite les quelques pieds que la loi lui accorde. Il faut que tout ce monde-là trouve où se loger. Ils ont coutume aussi de manger, et les magasins de toutes sortes de choses viennent s'établir autour de nous. Par conséquent, le bois est cher. Voilà pourquoi je me suis mis à faire du bois. J'ai scié du bois pendant plusieurs

jours. J'avais un associé à qui j'ai été obligé d'enseigner le métier. Il ne connaissait pas ce que c'était qu'une scie de long, j'ai eu de la peine à lui montrer comment s'en servir. Mais j'ai réussi ; j'avais loué une scie au prix de six chelins par jour. Nous gagnions cinquante et une piastres par jour. Je vendais la planche trente sous, jusqu'à trente-six sous le pied.

Maintenant, je ne scie plus ; je suis marchand de bois ; j'ai du bois à vendre, et le commerce ne va guère, car tout le monde est logé. J'attends ceux qui arriveront encore. Comme tu le vois, je ne perds pas de temps ; je travaille toujours. Je ne peux pas me vanter d'avoir trouvé de bien gros morceaux d'or ; je ne suis pas chanceux pour cela. Le plus gros morceau que j'ai trouvé valait cinquante piastres. Je veux l'emporter tout rond au Canada, pour que tu le voies tel qu'il est.

Encore une fois, je ne dis pas cela pour engager qui que ce soit de chez nous à venir ici, c'est un trop grand risque. Je suis content, moi, d'y être venu, mais je ne voudrais pas que mes lettres en entraînent d'autres de chez nous. J'en vois tant qui sont ici dans la peine, ne sont pas capables de s'en aller faute d'argent, et pleurent leurs familles. Dieu ne donne pas les mêmes chances à tous. Il vient tant de monde ; il

faut qu'il y ait de la misère pour quelques-uns. C'est pour cela que je n'invite personne à venir.

J'espère toujours recevoir des lettres. Il y a une poste qui vient de San-Francisco à huit milles d'ici. J'y vais souvent. Je ne travaille pas le dimanche. J'emploie cette journée à lire les prières de la messe, le matin, à courir après la poste et à écrire mes longues lettres qui me demandent bien du temps. Mais, j'aime cette journée que je passe avec vous autres par la pensée.

———

Enfin, Dieu soit béni, j'ai reçu ta lettre du mois d'octobre, avec celle de Ludwig. Tu ne peux pas croire avec quel plaisir j'ai emporté ce morceau de papier qui vient de ma famille. C'est le plus gros morceau d'or qui me soit encore tombé dans la main. Elle n'est pas longue, ta lettre ; mais elle dit des choses qui m'ont fait pleurer de joie. Merci, merci, pour toi et ton beau-frère, dont je n'oublierai jamais les bontés, pour tous les autres qui sont là, je le vois, pour te venir en aide et te consoler. Maintenant, je vais travailler avec plus de contentement que jamais. Quand tu m'écriras de

nouveau, fais comme moi, n'attends pas de mettre tout d'une fois sur le papier tout ce que tu aurais à me dire ; écris au fur et à mesure, et demande aux autres, à M. Petit, aux belles-sœurs de me raconter ce qui se passe à Kamouraska. Je n'en sais rien depuis si longtemps.

Tu adresseras tes lettres à San Francisco, car je changerai de place dans le mois de mars pour courir dans les rivières où il n'y aura pas trop d'eau. Je suis encouragé plus que jamais ; j'espère avec la grâce de Dieu que nous nous reverrons l'automne prochain.

Tout est assez bon marché aujourd'hui. On peut avoir de la farine pour quinze piastres le cent ; elle baisse tous les jours, il s'en apporte beaucoup. Le lard se vend trente sous la livre; l'oignon, une piastre la livre ; le beurre, une piastre la livre ; le riz, trente sous ; le sucre, quarante; le lait, une piastre le pot. Quant à moi, puisque je suis de tous les métiers et de tous les négoces, j'ai payé moins cher parce que j'ai acheté en gros d'un colporteur. Quand je dis colporteur, il colportait non pas avec un panier, mais avec une grande voiture attelée de six bœufs.

Comme tu le vois, je t'écris tous ces détails qui prouvent que je dis tout. Et afin que tu ne l'apprennes pas par d'autres, qui pourraient

exagérer la chose et vous effrayer inutilement, je vais maintenant te raconter ce qui m'est arrivé le 20 janvier.

Nous étions partis sept, imprudemment, à la recherche de nouvelles mines, Il nous est arrivé malheur.

En traversant un grand bois, nous avons aperçu dans le haut d'un arbre une sorte de grand panier qui s'y trouvait accroché. L'un de nous a grimpé dans l'arbre pour voir ce que c'était. Il y a trouvé une provision de noix et de glands. Cela aurait dû nous faire voir que nous étions près d'un camp de sauvages. Malheureusement, c'est l'or qui nous occupe trop et nous oublions la prudence. Marche toujours, et à la brunante nous campons dans une clairière pour manger et y passer la nuit. Durant la soirée, il y en avait deux d'entre nous qui fumaient et prenaient plaisir à chanter des chansons canadiennes. On a vu que j'avais les larmes aux yeux et l'on s'est mis à rire de moi. Pour faire une drôlerie, les deux chanteurs ont entonné le libera en me regardant. J'ai été le seul à ne pas éclater de rire. Mais après cela, on est devenu plus raisonnable ; il a été décidé que pendant que les autres dormiraient, chacun de nous ferait une heure de garde devant la tente.

Vers dix heures, nous avons entendu japper dans le bois ; puis comme tout paraissait tranquille ensuite, nous avons dormi. Mais sur les onze heures, Pierre Décourcy, qui faisait la garde, nous réveille en disant que quelque chose comme une flèche venait de lui siffler devant le nez. Il n'eut pas le temps de sortir de la tente que nous étions assaillis et cernés par une nuée de sauvages tout alentour, jetant des cris de bêtes et des jappements comme on en avait entendu. Deux des Canadiens avaient des revolvers. Ils se sont mis à tirer dans la noirceur et dans le tas de sauvages. La tente a tombé par terre, et un grand gars de Lotbinière, le plus fort de nous autres et haut de six pieds, s'arma du poteau de la tente pour assommer les sauvages. Ça allait bien pour nous faire un passage au travers de la bande ; malheureusement une balle écartée de l'un de nos tireurs de pistolet le frappa au côté et il tomba. Je me suis jeté sur les épaules ma couverte de camp et après m'être recommandé au Bon Dieu et à la Sainte Vierge, j'ai pris ma course en jappant moi aussi comme les sauvages. Je leur ressemblais, faut croire, car au détour d'un petit rocher, Pierre Décourcy leva sa bêche sur ma tête pour m'assommer. —Pitre ! j'ai crié. Et il s'est jeté sur moi pour m'embrasser comme s'il m'avait tué.

Dieu eut pitié de nous. Il nous a sauvés trois ; quatre ont été tués. Les trois sont blessés, mais ce n'est rien à présent. Moi, c'est une flèche que les sauvages ont oubliée dans mon épaule, que j'ai arrachée tout seul et que je garde précieusement pour vous la montrer. Les deux docteurs canadiens qui sont avec nous aux mines nous ont bien soignés. Pierre Décourcy a reçu une flèche aussi dans le bras et des coups dans le dos. Il va assez bien pour le temps. Ces flèches-là font des blessures dangereuses. Elles ont des plumes au bas pour voler droit et une pointe en pierre de vitre dentelée qui brise la chair. J'ai un morceau de pierre de la mienne dans le bras. Pas besoin de dire que nous avons tout perdu notre linge, nos vivres et notre âne pour transporter le bagage.

Bon, maintenant, n'allez pas vous mettre dans l'idée que je cache quelque chose. J'ai tout dit parce que je ne veux pas que vous croyiez les autres nouvelles. Il ne faut plus y penser, mais remercier Dieu de nous avoir sauvés trois sur sept, et faire dire une messe à cette intention.

Le lendemain de l'affaire, soixante hommes bien armés sont allés à la recherche de nos pauvres morts, mais n'ont rien trouvé. Leurs corps ont peut-être été brûlés.

A l'approche de cette troupe, les sauvages ont commencé à tirer leurs flèches sur les blancs qui les ont criblés de coups de fusil. Ils en ont tué vingt et ont mis le feu partout à leurs cabanes. Pas un seul blanc n'a été blessé. On parle d'organiser une expédition pour chasser les sauvages.

Courage toujours. Je vous embrasse tous.

XIII

Dans les mines du nord

San Francisco, 11 mars 1851

Ma chère femme,

J'ai quitté les mines du sud pour m'en aller dans celles du nord. J'ai abandonné là à peu près deux mille seaux de terre que j'avais sortie, n'ayant pas d'eau pour le lavage. Nous avons toujours travaillé en attendant la pluie ; mais à présent, c'est fini ; l'hiver est passé et il ne pleut pas en été. Une grande partie des mineurs s'en vont dans les mines du nord pour travailler dans les rivières. Si j'ai de la chance au nord, je ne retournerai pas aux mines du sud pour laver la terre que j'ai quittée et qui doit contenir pourtant assez d'or. Il va m'en coûter cent piastres pour me rendre de la mine Columbus du sud à la mine Sacramento du nord. Il est vrai que j'ai acheté du linge pour remplacer celui que les sauvages ont gardé. Je suis trop heureux de m'en être échappé ; je suis bien à présent. Je ne pense plus à ma blessure, mais je penserai longtemps aux sau-

vages. Je penserai aussi à notre bonne mère, la Sainte Vierge, que j'ai toujours invoquée de me préserver d'une mort imprévue. Je n'ai jamais oublié cette belle prière depuis que je suis parti du Canada ; j'ai toujours trouvé des consolations dans ce petit livre que tu m'as donné, que j'aime tant. Je te remercie des bons conseils que tu m'as toujours donnés et que tu me donnes encore dans ta lettre. Il est certain que jamais je n'oublierai ces bons conseils. Encore une fois tu remercieras Ludwig Mullen pour la lettre qu'il s'est donné la peine de m'écrire et de son bon conseil de frère de ne pas me décourager, qu'il prendrait bien soin de ma famille. Remercie notre bon curé, que je n'oublie pas, de cette bonté qu'il a eue pour toi. J'ai toujours pensé que tu ne manquerais pas de trouver de l'aide. Je t'écrirai quand je serai rendu dans les mines.

MINES DU NORD, 19 mai 1851.

Ma chère femme,

C'est encore avec joie que je trouve le moyen de t'écrire. Nous avons engagé un homme pour porter nos lettres à San Francisco et en rapporter celles qui nous seront adressées. Nous lui

donnons deux piastres par lettre. Ce sera pour rien si je reçois de vos nouvelles. Je n'ai eu encore que vos lettres du mois d'octobre. Je suis bien ; je n'ai pas eu une heure de maladie depuis mon départ du Canada. Je souhaite bien qu'il en soit de même chez nous. Là-bas, c'était le manque d'eau, ici nous attendons que l'eau baisse pour descendre dans le lit des rivières. J'ai gagné à peu près deux cents piastres dans deux mois, depuis mon arrivée, ma nourriture payée, bien entendu, car je ne compte que ce que je mets dans la bourse pour le voyage au Canada.

J'ai trouvé dans la terre deux petits morceaux d'or d'une forme étrange que je t'envoie. L'un représente, à mes yeux, une petite main ; l'autre, une petite statue de la Sainte Vierge avec son petit Jésus dans les bras.

On m'apprend qu'il y a eu un grand incendie à New-York et que la maison où j'avais laissé ma valise y a passé. Cela me fait de la peine, car j'avais dans cette valise des choses que je trouvais précieuses, sans compter ma montre et mon linge. J'en acheterai d'autres, puisque tout est à bon marché. Ainsi, les patates qui se vendaient une piastre la livre sont à dix piastres à présent. Ceux qui en mangent doivent les trouver bonnes. L'automne dernier, j'étais prêt à payer trente piastres pour

une paire de grandes bottes; mais je n'ai pu en avoir. Dans ce temps-là, ça ne me coûtait pas; j'étais marchand de planches. Je gagnais cela dans une journée; je vendais ma planche aussi cher que les bottes.

Je n'ai pas aujourd'hui de bataille avec les sauvages à te raconter; mais je me suis encore battu, cette fois avec un être qui a été maudit depuis longtemps. L'autre soir, tombant de fatigue, je me couche dans mon galetas. En allongeant les jambes, je sens une fraîcheur aux pieds. Je me lève, j'allume une allumette et en levant la couverture, j'aperçois couché en rond un gros serpent à sonnettes qui a paru choqué de voir le feu de l'allumette. J'ai appelé à l'aide ; on a allumé deux bouts de chandelle, et moi j'ai pris ma pelle pour flatter le monsieur. Il s'est déroulé dans l'instant de rien et s'est trouvé mâté dans le coin du camp, droit comme s'il voulait faire prendre son portrait. Je me suis contenté d'une pose, car coupé en deux par ma pelle, il n'a pas pu se redresser dans le coin ni ailleurs.

Tu vois que malgré tout on ne manque pas ici d'agréments. . . .

Je partirai dans quinze jours pour aller sur les rivières du nord à deux cents milles. Je te le dis afin que tu ne te mettes pas en peine ; il ne sera peut-être pas facile que j'écrive. Aussitôt que

j'aurai assez d'argent pour payer mes dettes et élever ma famille, je m'en irai auprès de vous.

Je viens de perdre la petite statue en or que je voulais t'envoyer. En essayant de la mettre dans la lettre, je l'ai laissée tomber par terre et je ne la retrouve plus. Ne sois donc pas surprise si elle n'est pas dans cette lettre comme je le disais ; je ne cherche plus. Voilà la nuit, je n'ai pas encore dîné et le porteur de la lettre qui part cette nuit va tantôt passer.

Je ne peux pas écrire à chacun de mes parents en particulier ; j'aime mieux parler pour tous et tout dire sur tes lettres que tu leur feras lire. Que chacun d'eux, cependant, m'écrive. Vous ne savez pas le bonheur qu'on éprouve à recevoir des nouvelles là où je suis. Ecrivez-moi tout ce qui se passera à Kamouraska ; le nom seul d'un de mes voisins suffira déjà pour m'intéresser et m'attendrir. Moi, j'écris bien souvent. Je me trouve assez malheureux de ne pas recevoir de tes lettres que je ne voudrais pas te donner e même chagrin. Tu m'as toujours dit que tu aimais à lire mes lettres, que c'était comme si tu me parlais à moi-même. Eh ! bien, c'est la même chose pour moi. J'ai une petite boîte dans laquelle je dépose mon or, et je me suis dit que je ne t'écrirais pas avant qu'elle en fut remplie. Faut croire que cela me fait travailler plus fort ou me donne plus de

chance ; car je l'ai comblée en six semaines, seul. Décourcy n'est plus en société avec moi. J'ai eu dernièrement un autre associé dont heureusement me voilà débarrasé. Il se levait trop tard, quand j'avais servi le déjeuner. Nous avons trouvé le moyen de ne pas nous entendre à propos d'une mine à percer. L'endroit que j'avais choisi ne lui plaisait pas, et il n'avait pas confiance parce que nous en avions déjà percé deux pour rien, disait-il. J'en ai profité pour le laisser partir. Je travaille, et au bout de deux jours, j'atteins la bonne terre à laver. Le lendemain, je me mets au lavage, et le soir, j'avais 14 piastres ; les deux jours suivants, 30 et 25. Et ç'a continué et ça continue.

Voilà pourquoi je dis que c'est la chance inspirée par le Bon Dieu qui favorise les uns et abandonne les autres. Je ne suis pas parfait, il s'en manque beaucoup, mais quand je fais une bonne trouvaille, c'est plus fort que moi, il faut que je pense à Dieu et à vous autres !

Nous travaillons sur vingt pieds de longueur. On s'assemble, et c'est la majorité qui fait la loi. Si quelqu'un trouve une bonne place et si c'est connu, tout le monde vient se mettre autour de lui pour travailler. La loi n'accorde que vingt pieds de longueur sur la largeur qui s'y trouve; mais là où il y a de l'or,ce n'est jamais bien large

Vous ne sauriez croire combien il y a de monde ici sur les mines et de toutes les nations. Si quelqu'un de chez nous s'aventure dans ce voyage, qui est une folie pour un père de famille, qu'il réfléchisse bien. Qu'il ne vienne pas par les plaines ; c'est le plus mauvais passage qu'il peut y avoir. Par l'isthme, ce n'est pas trop sûr non plus, à cause des flèvres. Dix-huit Canadiens de Montréal ont passé par là. Ils y sont restés trois semaines pour attendre leur passage. Neuf d'entre eux sont morts. La meilleure saison pour passer là est en janvier et février. Il ne faut pas y rester longtemps durant la saison des chaleurs et des pluies. Pour s'en retourner, on peut s'en aller plus promptement, il y a toujours des vaisseaux.

J'écris depuis le matin. Il est tard et je n'ai pas encore diné. Ecris-moi. Adresse ta lettre à la poste de la cité de Sacramento. Je voudrais tout savoir, tous vous voir, dis-moi tout.

Compliments d'amitié à mes vieux parents, à tous les autres, et je vous embrasse de tout cœur, toi et les petits enfants.

XIV

De tristes nouvelles qui vont tarder

Avant que Pierre Chérard commençât à parcourir du sud au nord les régions aurifères de la Californie, l'ange de la mort était encore venu couvrir de son aile quelqu'un des siens.

Le vieux père Charlemagne Chérard, plus que nonagénaire, n'entretenait guère l'illusion de revoir son fils absent. S'il s'en informait souvent, très souvent, et prenait plaisir à entendre lire ses lettres ou simplement prononcer son nom, il cessait rarement d'en parler sans ajouter à l'expression de ses espérances ce restrictif:—"Mais à mon âge, c'est bien risqué. Quand il reviendra, ne manquez pas de lui dire que j'ai toujours pensé à lui."

Il n'avait pas non plus atteint l'âge de quatre-vingt-treize ans sans avoir bien

des fois songé à la mort. Après avoir vu tomber autour de lui tous ses contemporains, et être resté seul de son temps, comme un vieux chêne épargné dans un abatis, chaque fois ensuite que la mort emportait un chef de famille de la génération suivante, elle l'avertissait que son tour aurait dû venir. Mais loin de lui en tenir rigueur et de la redouter, il en était plutôt venu comme à pactiser avec elle, et parfois même, lorsque celui qu'elle cueillait dans le voisinage laissait des enfants dans le dénûment d'un imprévu trop cruel, animé d'une sympathique générosité, le nonagénaire ne laissait pas de reprocher familièrement à la farouche camarde de l'avoir encore oublié, de ne l'avoir pas terrassé, lui plutôt, l'être maintenant inutile sur terre, attardé, distancé, perdu sur le triste chemin de la vie.

Qu'elle est donc belle et consolante la foi sereine du paysan ! Après avoir toute sa vie attendu de la Providence le rayon

de soleil et l'ondée qui font fructifier ses travaux, il s'en remet encore à Elle d'une manière docile et absolue, avec un calme d'esprit édifiant, quant à l'heure où il lui faudra commencer et parfaire le suprême travail de la mort ! Aux autres, le regret stérile des jouissances à quitter, la terreur des comptes à rendre, ou peut-être seulement du grand inconnu à affronter ! Pour lui, l'humble des petites gens, le soumis, l'impersonnel dans la grande cohue, il attend placidement cette immutation qui lui fut promise depuis son baptême et sa première communion, heureux et confiant de n'en avoir jamais renié ni la croyance ni les responsabilités.

Aussi, au commencement de chaque année, de chaque saison nouvelle, le vieux Chérard répétait-il depuis longtemps cette rengaine sénile :—"Mes enfants, c'est bien ma dernière année, ma dernière saison. Mon heure approche !"

Et cette heure enfin, elle était venue ! Un matin, l'on apprend que le vieillard,

chétif depuis deux ou trois jours, n'a pu quitter son lit au lever du soleil comme d'habitude. Les fils, les filles, les brus, les gendres et les petits-enfants accourent auprès du grand-papa qui les accueille comme au Jour de l'An pour la bénédiction paternelle. Ce n'est pas une maladie ; non, c'est la vie seulement qui s'en va : Il a perdu simplement la force de vivre.

La vieille maman est aussi là au milieu de ses filles, le front courbé sous ses quatre-vingt-neuf ans, prenant de moitié pour elle l'apparat de cette scène et les adieux suprêmes qui vont s'échanger aujourd'hui dans cette famille aux liens si forts. Non, bien sûr, elle ne survivra pas longtemps à ce dernier deuil des Chérard ; le prochain sera pour elle.

Le prêtre arrive. Il apporte la quittance générale à cette conscience qui n'a pas attendu l'heure finale pour préparer sa reddition de comptes. Il apporte le Viatique Divin qui scellera pour l'éternité

l'équilibre, en responsabilité et en mérites, de cette âme naïve et chrétienne qu'il conjure de partir et qui partira "au nom de Dieu le Père, qui l'a créée ; de Jésus-Christ, qui l'a rachetée, et du Saint-Esprit, qui lui fut donné", pour s'en aller désormais séjourner dans la paix.

Après les funérailles, la grand'maman accepta d'aller vivre ses derniers jours au foyer de son fils Eusèbe qui s'en glorifia comme d'une grande faveur. La vieille maison familiale ferma sa porte aux Chérard dont elle avait abrité trois générations. Elle ne devait plus s'ouvrir que sous la main d'un étranger. Le bien paternel passa temporairement aux mains de l'oncle Petit, et peu de temps après fut mis en vente pour satisfaire la demande d'un créancier de la ville.

Chez son fils, l'octogénaire, comme malgré elle et malgré eux, s'effaça, disparut pour ainsi dire des réalités de cette vie,

pour n'entretenir sa pensée que du souvenir des temps vécus, des absents et des disparus. Ils étaient si nombreux ceux qu'elle avait vus partir par delà l'horizon des mers et par delà l'enclos funéraire !

C'est ainsi qu'au milieu de la génération nouvelle il lui plaisait d'être seule, dans la prière et le colloque de ses souvenirs.

" Sans souffrir et sans s'ennuyer
Car en rêvassant l'âm' se r'mue,
Et les souv'nirs, de tous côtés,
S'éparpill'nt et s mett'nt à gratter,
Comm'des poussins autour d'un' mue !"....
Un' fois qu'ell' les voyait partis....
Ell' les app'lait :—Petits ! Petits !"

Bientôt, elle allait partir avec eux, emportant l'espérance si chrétiennement entretenue d'aller revoir tous ceux qu'elle avait pleurés, avec la certitude d'un bonheur sans fin, acquis au prix d'une vie sans révolte, au milieu d'épreuves presque sans trève.

Quelques jours plus tard, deux petits yeux d'enfant se fermaient à la vie au foyer de Pierre Chérard.

Un soir, la petite Odélie, âgée de sept ans, deuxième enfant de la famille Pierre Chérard, se plaignit de souffrir d'un fort mal de tête. La pauvre petite avait joué durant tout l'après-midi, avec d'autres enfants, au grand soleil, sur le sable de la grève, derrière la maison. On y trouve de jolies coquilles et des feuilles rougeâtres et transparentes de varech, dont les petits font l'ornement des constructions et monuments éphémères qu'ils élèvent et maçonnent de leurs menottes malhabiles, entre deux marées. Au souper, elle refusa de manger, alourdie par une somnolence qui lui faisait plutôt préférer de laisser tomber sa tête malade sur la nappe, entre deux couverts.

La mère s'inquiète, l'interroge, l'observe de plus près avec crainte. Le front de l'enfant accuse une chaleur anormale; les conjonctives sont rougies.

—Viens ! Je vais te bercer dans mes bras ; lui dit-elle. Puisque tu ne peux manger, tu vas dormir et demain tu seras mieux.

—Oh! non, je ne serai pas mieux. Je ne serai plus jamais mieux !

—Il ne faut pas dire cela, voyons, ma chère. As-tu froid, que tu frissonnes ?

—J'ai froid et j'ai chaud. Il y a quelque chose qui sonne dans mes oreilles.

Puis, ce furent peu après les nausées, et l'enfant mise au lit s'endormit d'un sommeil délirant. Durant la nuit, elle fit du délire et eut des convulsions.

—Maman ! Maman ! Non, il ne faut pas écrire cela à Papa. Je ne veux pas. Il aurait trop de peine. J'ai froid ! J'ai peur !

—Mon Dieu ! s'écria la pauvre mère agenouillée à son chevet, me demanderiez-vous d'accepter encore cela ?

Le lendemain la maladie s'aggrava. C'était la terrible méningite. Après une couple de jours de coma, les yeux atones

de l'enfant se fermèrent pour toujours. Dans un dernier spasme elle rendit l'âme à la suite de ces dernières paroles:"—Mon Jésus, vous ne le direz pas à papa ?"

On lui fit de pauvres et bien tristes funérailles, sous les yeux effarés de ses petites compagnes qui s'en allèrent voir, timides dans les hautes herbes du cimetière, le profond trou noir dans lequel on descendit la petite tombe toute blanche de leur amie ; sous les yeux encore des parents, des amis et des voisins, qui, eux, se reportaient plutôt sur cette demeure et cette famille si fréquemment visitées par des épreuves de toutes sortes.

Ah ! si cette pauvre femme n'avait pas su prier, si elle n'avait pas appris à élever les aspirations de son cœur et les regards de son âme au-dessus, oui, bien au-delà de toutes ces misères, quelle philosophie, quel stoïcisme orgueilleux aurait donc pu faire accepter à son ignorance de villagoise, comme à son amour de mère, ces calices qu'elle accepta pourtant dans les

pleurs, mais aussi dans la vraie résignation chrétienne.

Ne pas le dire au papa, ces nouveaux sujets de peine et de regret, c'est en effet à quoi l'on résolut de s'évertuer aussi longtemps que possible. On chercha seulement quelque moyen de lui occuper l'esprit d'autre chose, comme de lui faire savoir que la terre paternelle du coin de la route était en vente.

Par contre, l'oncle Petit fut spécialement chargé de masquer ces tristes cachotteries par le récit suivant d'un événement qui fit grande sensation dans toute la région de Québec, à cette époque déjà reculée.

KAMOURASKA, 20 avril 1851.

Mon cher Pierre,

A l'intérêt que suscite chacune de tes lettres, non seulement dans le cercle restreint de ta famille, mais encore dans toute la paroisse, il nous est facile de comprendre combien aussi de

ton côté tu aimes à apprendre tout ce qui nous concerne, tout ce qui s'est passé dans ce paisible village de Saint-Louis depuis deux ans. Malheureusement, notre correspondance a été bien difficile à établir, et c'était toujours un grand mécompte pour nous, quand, après des mois et des mois d'absence et tant de lettres pour le Canada, écrites dans l'entrepont d'un bâtiment ou les camps miniers, tu regrettais encore de n'avoir reçu aucunes nouvelles de ta famille ; de ne pas savoir même si tu écrivais inutilement. Nos lettres ont dû se perdre ou s'égarer à cause de quelque insuffisance de port ou mauvaises adresses, ou encore être exposées aux incertitudes et aux dangers du courrier des plaines. Il ne nous est pas venu à l'idée et nous n'aurions pas eu, du reste, les moyens de les envoyer à tes trousses autour des Amériques et du Cap Horn ; car pouvions-nous savoir où tu arrêterais pour réparer ou ravitailler le bâtiment. Puis, lorsque nous avons pu supposer que tu étais rendu à San Francisco, nous y avons dirigé nos premières lettres, et peut-être qu'en cherchant bien dans les vieux courriers de ce Capharnaum, tu en retrouverais une ou deux. Je ne te le conseille pas toutefois, car elles étaient trop empreintes des sentiments de tristesse que ton départ trop précipité avait laissés à ton foyer. Elles raviveraient inutilement

la peine, les regrets, je ne voudrais pas dire les remords, que tu as dû traîner si loin et si longtemps sur mer et sur terre. Non, certes, car le remords n'est après tout que le solde d'une mauvaise action, et personne ici ne voudrait te croire capable d'une mauvaise action. Il y avait trop de générosité bien apparente dans ton irréflexion. Ce fut un effarement chez toi et chez tous les tiens. Mais nulle part le reproche n'atteignit autre chose qu'un dévouement exagéré. Ta pauvre femme surtout a été admirable de force d'âme et de confiance.

Maintenant que tes lettres avec leurs visas de la Nouvelle-Orléans nous indiquent la route de Panama, c'est par là que les nôtres aussi te parviendront sans crainte de la fièvre paludéenne. Et puisque l'on m'a chargé de te faire la chronique du village, je vais te raconter ce qui s'est passé ici, il y a deux mois et a créé la plus grande sensation dans tout le district. J'avais écrit ce récit pour les journaux ; mais on m'a demandé d'éviter le retentissement. Tu verras comment les épreuves de ce monde ne sont pas pour nous seulement, mais sont communes à toutes les classes de la société.

Tu n'as pas oublié notre jeune seigneur ; cet homme affable, l'ami de tous nos villageois, spécialement ton ami et celui des frères jumeaux. Il était bien heureux dans son antique

manoir, entouré de l'affection de sa jeune famille, de sa vieille mère et du respect de tous ses censitaires. N'est-ce pas qu'il faisait notre envie, celui-là, dans sa vie facile, la variété de ses amusements, le rendement de son vaste domaine et la stabilité de sa fortune ? Mais le malheur l'épiait aussi lui, un malheur méchant qui devait maculer de sang son nom et celui de ses enfants. Tu te rappelles qu'il te raconta un jour, en plaisantant, comment la servante négresse, qui se présenta chez lui et que l'on prit au service de la cuisine, tenta de le faire mourir en empoisonnant son thé. Nous disions bien qu'il n'était pas suffisant de congédier la misérable et d'en rire, sans rechercher celui dont la haine ou la vengeance s'employait à supprimer cet homme. Ceux qui jouissent du bonheur dans ce monde ont parfois le tort d'être trop franchement heureux ; ils n'en veulent rien compromettre dans les soupçons et les inquiétudes. Ce fut l'erreur de votre ami. Sa gaieté et son insouciance l'emportèrent sur toute préoccupation. Avait-il jamais lésé ou offensé personne, lui, l'homme au beau caractère, aimé de tous ?

Un après-midi du mois de mars dernier, un de ces jours où le vent glacial du nord fait poudroyer la neige des battures sur les côteaux du village, passe dans le chemin de Pincourt

un grand cheval traînant une carriole étrange. Il est conduit à bride abattue par un homme emmitouflé, paraissant plus étrange encore aux bonnes femmes attirées dans les fenêtres par la sonnerie des lourds grelots qui entouraient le col superbe de la bête. Il parcourt toute la longueur du village et, sans franchir le pont Dupuis, il tourne à gauche dans l'avenue du manoir.

C'est un ami du jeune seigneur, condisciple du collège, dont la visite, sans être annoncée, provoque à la fois la surprise et la réjouissance. Oh ! les belles années du collège, comme il fait bon les rappeler ensemble au début du bonheur domestique, à l'éclosion des promesses d'avenir réalisées.

A la soirée, sur les neuf heures, les bonnes gens du village s'émeuvent encore au tintamarre du mystérieux attelage. Cette fois, l'étranger n'était pas seul, car des curieux apeurés, sur la hauteur de Pincourt, ont cru entendre, à la suite d'une couple de détonations promptement étouffées, des appels et des plaintes masqués par des cris à la bête comme si elle se fut emportée.

Le jeune seigneur était parti de chez lui en disant à sa femme et à sa vieille mère qu'il allait reconduire son ami. Le lendemain matin, un grand émoi se propage au sujet de son ab-

sence. Les recherches s'activent et la crainte tourne à l'effroi, quand ton frère Théophile revient du chemin de traverse, sur la glace de l'anse de Saint-Denis, avec un gant de l'absent. Quelques heures plus tard, on retirait, sous les bois d'une pêche entassées derrière la forge, le cadavre du seigneur, le front percé de deux balles.

La fuite du meurtrier l'avait déjà porté loin. Il était passé comme un ouragan dans les villages endormis, jouant l'audace à Sainte-Anne, se faisant ouvrir la porte d'une pauvre maisonnette où une vieille, fascinée, sinon rassurée, par une pleine main de pièces sonnantes, lui vendit de l'eau chaude pour laver ses robes de carriole abîmées, disait-il, dans une remise, par des veaux égorgés.

Elle ne réchauffe pas assez vite, cette eau ! Il tisonne lui-même le vieux poêle de ses mains aristocratiques et criminelles. Elle ne chauffe pas assez vite tandis que le cadavre de sa victime, lui, refroidit moins lentement sur la glace de Saint-Denis.

Mais n'ayez crainte ! La justice est lente au milieu des populations simples et honnêtes. Quand ses vengeurs se seront orientés et pourvus de ses foudres, le crime satisfait dormira sous d'autres cieux.

Cherchez la femme, diront les criminalistes! La femme ! elle est là, navrée de sa peine, criant ses sanglots déchirants, auprès des restes pantelants qu'on lui apporte ; entourée d'une vieille mère au désespoir et de deux enfants effarés dans leur inconscience. Cette femme, qui a toujours été l'épouse modèle et restera la mère dévouée, est cruellement victime du fait pour elle involontaire d'avoir été aimée.

Mon cher frère, si tu veux bien te rappeler ce que je vous disais à la veillée de notre défunt Charles, nous ne chercherons pas la femme dans cette tragédie : nous chercherons l'étranger. La main qui a assassiné ce chef de notre société villageoise, n'était pas celle d'un Canadien-français !

—Bénissons le Ciel de ce qu'il a laissé de réparable dans tous nos malheurs.

BRUNO PETIT.

P.-S.—Je n'ai pu m'assurer la possession de la terre paternelle que les créanciers feront vendre en justice. C'est d'autant plus regrettable pour toi, qu'elle va passer en des mains étrangères, je veux dire autres que celles des

Chérard. Toi seul serais peut-être en moyen maintenant de la racheter, car tes pauvres frères vivotent à peine du produit de leur navigation. Au reste, ce ne sont pas des terriens, eux, comme ils te l'ont dit bien souvent. Je t'en informe toutefois, afin que tu ne me reproches pas plus tard de ne pas avoir tenu compte de tes légitimes et filiales intentions.

XV

Ou il est surtout question de la terre paternelle

La terre des Chérard, longeant la route qui conduit à Saint-Pascal, sur une profondeur de quarante-deux arpents, à partir du chemin du Roi, au bord de l'eau, jusqu'à la rivière, au fronteau, était l'un des beaux biens en rapport de Kamouraska. Toute en terre faite, sans un rocher, sans un taillis, chacune de ses pièces pouvait être tour à tour ensemencée en avoine, en orge, en seigle, même en blé ou laissée en pré, où de nombreux troupeaux de gros bétail ou de moutons trouvaient de copieux pâturages. L'absence du bois pouvait alors y être facilement suppléée par le cabotage qui n'avait qu'à traverser le fleuve pour en ravitailler toute la paroisse à même les

futaies de Saint-Siméon, de Tadoussac ou des Escoumains.

Ce patrimoine familial pouvait donc faire envie à plus d'un, et comme l'on sait, les fils Chérard, à l'exception de Pierre, ne songeaient guère à cultiver la terre. Par contre, les deux gendres, Petit et Mullen, se fussent volontiers portés acquéreurs de l'immeuble, le premier, pour être quelqu'un encore plus en vue dans cette localité où il trônait pourtant déjà : l'autre, pour ajouter cet apport à son négoce considérable de céréales et de victuailles. Partant, l'antagonisme des races, celle du terroir et l'importée, devait-il s'affirmer dans cette conjoncture.

La race française du Canada, violemment détachée de la France, ayant eu à lutter depuis un siècle pour la conservation de son entité sous le régime nouveau qui lui fut imposé, s'était peut-être trop attardée dans des regrets stériles et le souvenir oiseux de l'ancien état de choses qui ne devait plus revenir. Nos groupes

ruraux principalement, établis sur les larges rives du Saint-Laurent, semblaient toujours vouloir entretenir dans la pensée des générations nouvelles, l'impression lancinante qui faisait demander au vieux héros de la ballade connue :—"Dis-moi, mon fils, ne reviendront-ils pas ? "

Et inconsciemment, inconsidérément plutôt, on en était venu à trouver chez ceux qui nous arrivaient des "vieux pays", quelle que fût d'ailleurs leur origine ou leur race, comme un reflet des vieilles choses regrettées d'outremer.

Puis, les dernières rancœurs nationales qui, après les prouesses loyales de 1812 contre les "Bostonnais", s'étaient publiquement affirmées en 1837, beaucoup plus en amont qu'en aval de Québec, étaient à peu près éteintes. Il en restait si peu au fond de nos âmes que les émigrants des vieux pays, loin d'avoir à en souffrir, n'avaient guère qu'à se donner la peine de ne pas sembler même les soupçonner en prenant la place des nôtres au foyer canadien.

Car pour avoir voulu trop longtemps rester français nous n'étions pas encore devenus canadiens.

Venir des vieux pays, c'était donc comme une lettre de créance pour être admis au foyer canadien. Et quand l'émigrant venait s'y asseoir, il était entouré d'une sympathie curieuse qui s'amusait d'abord à l'exotisme de son langage, pour lui laisser prendre ensuite des coudées franches que ne trouvaient pas les enfants du sol. Avec arrogance ici et servilisme là, combien de ces nouveau-venus ont ainsi édifié chez nous des fortunes aujourd'hui hautaines de parvenus ?

Les deux jumeaux Chérard préférant se laisser ballotter à tous les vents, surtout après la mort de leurs deux frères et le départ du troisième, avaient laissé se fondre leur part de l'héritage paternel dans les comptes courants du magasin Mullen. Il fut donc facile à ce dernier de devenir une fois de plus franc-tenan-

cier, lorsque plus tard, comme on le verra, il lui plaira d'obtenir mainlevée en sa faveur des charges obérant les quarante-deux arpents de la route. Moins que toute autre, la famille de l'absent, qui fut pendant trois années l'objet de ses obligeantes attentions, pouvait-elle entraver ses visées.

De tous ceux-là, le Dr Petit était le plus libre et le plus en humeur de disputer la possession de ce bien à tout autre venant, mais avec plus d'entrain encore à l'intrus d'une race étrangère. Nationaliste au pied de la lettre, d'autres diraient peut-être avant la lettre, il n'entendait pas badinage sur la conservation de nos usages, de nos privilèges, de nos droits nationaux. C'est lui qui eût réclamé avant tout autre la traduction française des billets de circulation sur les chemins de fer électriques, si, à cette époque, l'industrie électrique n'en avait été encore qu'au parafoudre, et le bilinguisme, que l'apanage de quelques commerçants de la

ville, de certains officiers de milice et des beaux esprits dans les salons de la haute.

Voir passer sous le nom tudesque de son beau-frère le bien paternel de son épouse, avait pour lui quelque chose d'une trahison nationale. Mis en possession provisoire de la propriété aux trois quarts grevée de dettes, il s'était habitué à jouer son rôle de fiduciaire comme s'il eut été préposé à la défense de quelque place forte de la patrie canadienne.

Cependant, comme il cherchait ses connaissances agricoles dans les livres, ce qu'il y trouvait le plus sûrement, c'étaient de fréquentes occasions de prêter à la critique railleuse des routiniers de son entourage, qui se faisaient lents à admettre l'efficacité et le bien fondé de ses méthodes nouvelles.

Enfin, l'oncle Petit était plutôt un perpétuel homme d'avenir, un précurseur qui devait enseigner, trop tôt pour être bien comprises, des choses, hélas ! que nous avons comprises trop tard pour notre

édification et notre avantage. Et l'on verra comment le bien paternel des Chérard allait perdre en tout cela et ses anciens maîtres et son nom.

Au reste, tel a été également le sort du Canada tout entier, dont le changement d'allégeance, au dire de certains historiens bien intentionnés, se trouve atténué dans notre orgueil national par cette subtile consolation, que ce pays de nos pères fut *cédé* et non *conquis*.

Puisse au moins leur race n'être jamais asservie !

KAMOURASKA, 25 août 1851.

Mon cher mari,

Chaque fois que nous recevons une de tes lettres, c'est une grande fête dans toute la famille. Le soir, ils viennent tous, tes frères et tes sœurs, les amis, les voisins. Les enfants ont la permission de veiller, cette fois-là, pour entendre parler de leur père, de toute la peine qu'il se donne comme des dangers qu'il court pour assurer leur avenir, et ils savent mieux

ensuite prier afin que Dieu le protège. Inutile de dire que je garde toutes ces lettres comme si c'étaient tes portraits dans tes misères. Mais ne penses-tu pas que leur nombre est déjà assez grand, et qu'il est temps de t'en revenir pour ne plus avoir à en écrire ? Je sais bien ce que tu vas répondre ! A mon tour, je dirai que ceux qui commencent à connaître l'or ou l'argent ne croient jamais en avoir assez. Il vaudrait mieux en avoir moins et conserver avec la santé la maison et la terre du papa qui va t'échapper, j'en ai peur. Malheureusement, avec ton or, tu ne pourras rien dire et rien faire ; il sera trop tard. Tu n'auras plus qu'à remercier ceux qui auront été bons pour ta famille, après les avoir payés. Ils le mériteront bien l'un et l'autre. Mais quoique tu ne pourras jamais trop les remercier, tu leur dois assez jusqu'à présent si tu as suffisamment gagné pour les payer.

Nos pauvres petits enfants qui grandissent te demandent souvent. Ils sont dans l'incertain, pour leur avenir, pour leur instruction. Mon Dieu, qui sait ! il peut en partir, l'un ou l'autre, ou bien une mauvaise lettre peut nous apporter une mauvaise nouvelle de leur père. Il y a trop longtemps pour eux et pour moi que cette vie-là dure : j'aimerais mieux la pauvreté qui ne me fera point peur quand ton honnêteté aura gagné de quoi se satisfaire.

Il n'y a pas de reproche dans tout ce que j'ai dit là. Je sais quel sacrifice tu t'es imposé à toi-même, en t'exilant comme un pauvre malheureux et en travaillant comme un mercenaire, exposé à tant de périls. Mais si tu renonces à la terre de ton père, et si tu as assez pour payer tes dettes, ne pense plus à autre chose qu'à revenir ; les vaillants comme toi avec la santé vivent toujours bien.

Remercions Dieu de t'avoir conservé la vie dans tant de périls, de t'avoir laissé la santé et donné la chance de travailler avec profit, quand d'autres, comme tu dis, sont dans la misère, incapables de s'en revenir chez leurs familles. Malgré tout, si c'est impossible, je te laisse libre ; car tu sais mieux que nous ce que tu as à faire.

Je t'embrasse de tout cœur avec les petits enfants, et te demanderai de ne pas faire le tour du monde pour revenir à Kamouraska.

MOKELUMNE HILL, 1er novembre 1851

Chère femme,

Je m'empresse de répondre à ta lettre que j'ai reçue hier. Tu ne pourrais pas t'imaginer avec quel plaisir j'ai vu que vous étiez tous bien ;

car j'étais très inquiet de vous tous, sans avoir de nouvelles pendant si longtemps.

Tu me dis que le bien de mon père va être vendu. Cela m'a donné beaucoup d'occupation, ces deux jours-ci. J'ai cherché comment m'y prendre pour l'acheter. Je ne trouve pas plus de moyen d'envoyer de l'argent pour cela que j'en ai eu jusqu'à présent pour te secourir. Allons-nous risquer de tout perdre, et la terre et l'argent ? Ce serait malheureux pour moi qui ai tant travaillé Mes amis ne me le conseillent pas : il s'en est ainsi perdu. Je ne sais pas si M. qui peut faire vendre chez nous a reçu ma lettre du 10 de juin. Je lui demandais, à lui qui est un homme d'affaires, de m'indiquer le moyen sûr de lui faire parvenir de l'argent. Informe-toi donc pour savoir s'il a reçu ma lettre, s'il m'a répondu ou s'il n'a pas la confiance de me croire. Il y a longtemps que son argent est prêt. A présent, je ne travaille plus pour payer mes dettes, mais pour nous récompenser, toi et moi, d'avoir trouvé le moyen de les payer. Ç'a été dur, mais je ne craindrai plus personne une fois rendu au Canada. Car, je te l'avoue, je tremble toujours. Je suis loin ; si ces gens-là venaient à s'impatienter et allaient te mettre dans le chemin ? Il faut espérer qu'ils ne se décourageront pas, puisque le plus difficile est fait ; j'ai leur argent prêt.

Peut-on me reprocher de vouloir en faire aussi pour moi, car on ne voudra plus me faire crédit, à moi qu'on a si longtemps attendu. Pourtant on devrait comprendre que cela ne dépend pas de moi ; on voit le sacrifice que j'ai fait pour payer mes dettes.

Cependant, si j'avais reçu cette lettre plus tôt, il est certain que je serais parti pour le Canada, et je pouvais acheter le bien de mon père. J'aurais eu un grand plaisir à prendre soin de ce bon père, sur ses vieux jours; dis-lui cela. Mais, il est trop tard ; tout sera vendu avant que je sois rendu.

Il y aurait peut-être un autre moyen ; mais celui-là, j'ai honte d'en parler. Ce serait de demander à ceux qui m'ont déjà aidé, rendu service, à qui je dois déjà, d'acheter pour moi cette terre de mon père : je les rembourserais à mon arrivée. Mais, non, je n'en suis pas capable, parce qu'il faut souvent fermer les yeux et bousculer les autres sans les voir pour acheter au shérif.

A la grâce de Dieu, mais je n'y serai pas.

Puis, il y a quatre jours, j'ai fait une entreprise. Me voilà bûcheron de bois de corde. J'ai entrepris d'en bûcher deux cents cordes pour le moulin à vapeur, au prix de mille piastres. Ça va encore bien vite, j'espère y faire de l'argent.....Pourtant.....ce bien me fait de

la peine ! Si l'on pouvait retarder et m'écrire, peut-être que j'aurais le temps de m'en aller après avoir fini mon entreprise.

Ma chère femme, je vois ici des Canadiens qui partent pour le Canada aussi pauvres qu'en arrivant. Ils n'ont pas le courage de résister à l'ennui et à l'appel de leurs familles. Personne ne m'apprendra ce qu'il en faut de courage pour résister à ces peines ! Mais les voyages sont assez coûteux, en argent comme en sacrifices, qu'il faut profiter de ce qu'ils ont d'avantageux. Je me reprocherais toute ma vie, une fois mes dettes payées, de me voir dans la pauvreté avec ma famille parce que j'aurais manqué de courage pour rester quelques mois de plus à faire la récolte que je suis à faire si loin. Tu me dis que mes petits enfants me demandent de revenir. Tu sais bien ce que tu me fais au cœur en écrivant cela, et tu comprends bien la peine que j'éprouve si je ne peux m'en aller à leur demande. Ce sont des enfants, eux, et ils ne connaissent pas les bonnes raisons que j'ai de rester ici encore quelque temps ; mais toi, tu es raisonnable, puisque tu me laisses libre, malgré tout ; tu comprends que si je reste plus longtemps, c'est pour votre bonheur à tous plus tard. Va-t-on dire que je n'aime pas ma famille ? Après tout ce que j'ai souffert et ce que je me suis cru obligé

de souffrir pour son bien et son honneur, ce serait la plus grande de mes misères. Non, vous ne direz jamais cela, ni toi ni mes enfants, ni les autres quand nous repasserons ensemble tout ce que j'ai enduré pour elle quoique malgré elle.

Est-ce que je ferai jamais de voyage comme celui-là ! Demandez à Dieu qu'il me donne le courage de le terminer heureusement. Il y en a trop de fait pour ne pas savoir profiter de ce qu'il reste à faire. Oui, courage, plus que jamais, puisque le jour approche maintenant où ce sera fini. J'espère vous retrouver bientôt tous comme je vous ai laissés, en aussi bonne santé, mais moins malheureux.

Pierre Chérard ignorait toujours la mort de son père et celle de sa fillette. On s'était entendu jusqu'à présent pour lui dissimuler, dans les lettres, ces attristantes nouvelles qu'il apprendrait toujours assez tôt, se disait-on ! Hélas ! dans ce monde où "à chaque jour suffit sa peine", n'est-il pas préférable de ne pas laisser s'accumuler d'arriéré ? Il fallut

le reconnaître, lorsqu'après la mort de l'aïeul et de l'enfant, l'autre aïeule, la vieille mère Chérard, attardée sur la triste route de ceux qui s'en vont, voulut aussi partir. Trop de deuils successifs et rapides l'avaient détachée, depuis la mort de son fils Charles, surtout, de ce qu'elle avait accoutumé d'aimer sur terre durant sa longue vie de quatre-vingt-neuf années. Vivant depuis lors dans l'irréel de ses affections terrestres, retirée chez son fils Eusèbe, bientôt après la mort de son vieil époux, elle tomba, pour ainsi dire, de l'arbre de la vie comme un fruit mûr.

XVI

Où de tristes nouvelles prennent leur vol

KAMOURASKA, 20 novembre 1851.

Mon cher mari,

Je ne retarderai pas de répondre à ta lettre du premier novembre. Elle dit bien des choses, ta lettre, et moi aussi j'en ai beaucoup à te dire. Loin de diminuer, mes inquiétudes augmentent avec le temps. Ce que tu as raconté de votre rencontre avec les sauvages ne s'éloigne pas de notre esprit ; jusqu'aux petits enfants qui ont entendu parler de cela et qui demandent, le soir, si les méchants sauvages qui ont voulu tuer papa ne sont pas cachés dans les îles de Kamouraska.

Je sais bien que de ton côté, toi aussi, tu as tes inquiétudes et tes peines, et si je t'ai parlé l'autre fois de la terre de ton père, ce n'était pas pour les augmenter. Je comprends les raisons que tu me donnes, et je crois bien, comme toi, qu'il sera trop tard pour l'avoir à ton retour. M. Mullen a déjà fait des démarches ; nous lui

devons de l'argent, tes frères aussi, je crois bien que c'est lui qui l'aura. Après tout ce qu'il a fait pour nous, il n'est pas facile de chercher à l'en empêcher. Cependant, la terre n'est pas encore vendue. Il y a beaucoup d'embarras dans cette vente-là. M...n'a pas reçu ta lettre, mais il est disposé à t'attendre.

Mon cher Pitre, il y a des choses plus graves que cela que je dois maintenant t'apprendre. Pierre Décourcy écrit à sa famille que tu te proposes de revenir l'automne prochain. Tu ne saurais croire le nombre de personnes qui désirent ton retour ici. Mais ne sois pas surpris, après un si long voyage, de trouver quelqu'un de moins dans ta famille. Papa et maman Chérard n'ont pas pu t'attendre plus longtemps et sont partis pour l'autre monde en te bénissant. Le père est mort le premier avant que sa terre fût en vente. Il a été convalescent longtemps mais il n'a tenu le lit qu'environ quinze jours. C'est la mort de Théodore qui a avancé ses jours ; il en a eu beaucoup de chagrin. Il disait aussi qu'il ne te reverrait plus. Il m'a priée de te faire ses adieux. La mère, qui restait avec Eusèbe, l'a suivi de près. Tu n'étais pas sans t'y attendre, un jour ou l'autre, et les pauvres vieux ont toujours pensé qu'ils ne te reverraient plus. Voilà le troisième jour de l'An qui approche et que nous passerons

seuls. Quand tu reviendras tu trouveras peut-être que Dieu en a encore enlevé des tiens. Mais c'est pourtant assez d'apprendre à la fois la mort de son père et de sa mère, quand bien même ils étaient si vieux.

Eusèbe et Théophile, de même que les beaux-frères et toutes leurs familles sont en bonne santé et t'espèrent comme nous avant longtemps, si c'est possible. Nous recevons quelquefois, par d'autres que toi, des mauvaises nouvelles de la Californie. Il parait que l'intempérance et le jeu à l'argent y font de grands ravages parmi tant de monde de toutes sortes et tant d'argent. Tous ceux qui te connaissent ici n'ont aucune crainte là-dessus, et quant à moi, c'est la dernière de mes inquiétudes pour toi-même, mais prends garde aux autres qui deviennent si méchants avec ces défauts-là. Un mauvais coup est bientôt reçu, et si tu as pu t'échapper de la main des sauvages, prends garde à ces gens-là aussi à craindre que des sauvages.

Nous avons eu ici un bien triste exemple d'intempérance qui a fait parler toutes les paroisses d'alentour. Le corps du tailleur X... a été trouvé gelé un matin dans l'anse de la Pointe-Sèche.

Il revenait, en boisson, de Saint-André, la nuit ; il est tombé de sa voiture et est mort là

sans que personne s'en apperçoive. M. le Curé Quertier, qui est allé prêcher une retraite à Saint-André, la semaine suivante, a commencé par accuser la paroisse d'avoir commis un homicide en lui donnant à boire.

On parle d'ériger un calvaire expiatoire à l'endroit où il a été trouvé.

Comme tu vois, les nouvelles que je te donne dans cette lettre ne sont pas réjouissantes. Je n'en ai pas de plus gaies.

Mon cher Papa,

Maman veut que je vous écrive quelques mots pour vous dire que je ne vais plus à l'école parce que notre maîtresse est partie pour l'Islet. Mais nous avons un beau couvent de bâti et nous espérons avoir des religieuses l'été prochain. Si vous ne retardez pas trop à revenir chez nous, j'espère que j'aurai le bonheur d'y aller. Mon cher papa, ne soyez donc pas trop longtemps maintenant sans revenir. Je vous assure que nous trouvons le temps long. J'espère que ce sera le dernier hiver que nous passerons sans vous voir. Nous allons vous attendre avec hâte de mois en mois. Faites annoncer votre arrivée sur les journaux, comme M....

des Trois-Pistoles. Nous serons moins surpris. Je vais prier bien fort avec maman à la chapelle de la Sainte Vierge, pour que vous arriviez plus vite.

Votre petite fille,

LAURE CHÉRARD.

MOKELUMNE, MINES DU SUD,

1er janvier 1852.

Chers parents et amis,

Oui, ce sera bien, si Dieu le veut, le dernier jour de l'an que je passe ici loin de vous tous. Je donne encore une fois de loin, à mes petits enfants, cette bénédiction du Jour de l'An que je ne pourrai plus recevoir chez mes parents, car ta lettre m'apprend que je n'ai plus de vieux parents ni de maison paternelle. Cette nouvelle ne m'a pas trop surpris. J'y pensais tous les jours et je me disais bien, vu leur grand âge, que je ne les reverrais plus. Il y en a par chez nous qui auront du bonheur et de la joie aujourd'hui, mais pas moi ici dans mon camp, je t'assure. Je me figure aussi qu'à la maison, vos réjouissances ne seront pas grandes ! Pourtant, je ne veux pas et ne peux plus me

laisser abattre ! Il est bien trop tard et ce serait trop de valeur de tout perdre dans le découragement. Je t'ai fait savoir dans mes dernières lettres que mon travail et mes peines n'ont pas été inutiles. Sois bien certaine aussi que je ne gaspillerai pas ce que j'ai gagné. Je n'ai jamais su au Canada ce que c'était que de ménager comme je le fais ici.

Dans une de tes lettres, tu m'as fait le plaisir de m'apprendre qu'au moins chez nous vous êtes tous en bonne santé. Puisque Dieu m'a aussi protégé dans ma santé qui ne m'a jamais encore fait défaut depuis mon départ, c'est un grand bienfait dont il ne faut pas manquer de le remercier. Il me laisse la force de travailler et le bonheur de ne pas vous voir souffrir.

Je te remercie des bons conseils que tu me donnes à propos de la tempérance. Si M. Mailloux va prêcher dans la paroisse, tu n'auras pas à rougir de ton mari. Avant de partir de Québec, j'avais acheté une bouteille de gin en cas de maladie. J'ai pris plaisir à la garder, et je m'étais promis de la remporter sans l'avoir débouchée ; je l'ai perdue avec ma valise dans le feu de San Francisco. Mais comme je ne veux pas me vanter, au dernier jour de Noël, pour me désennuyer, j'ai fait une fête, que je me suis bien reprochée. J'ai acheté une livre de raisin que j'ai mangé tout seul. Depuis ce

temps-là, je l'ai sur le cœur, en pensant que les petits enfants ni toi n'y étiez pas. Je n'y retournerai plus.

La lettre de ma chère petite Laure m'a fait un bien grand plaisir. Oui, tu peux lui dire qu'elle ira au couvent, et bientôt. Fais-moi donc aussi écrire quelques mots par sa petite sœur. Je voudrais bien qu'elle m'écrive aussi, cette chère petite Odélie, quelques mots seulement dans tes lettres pour me donner le plaisir de voir son écriture.

Courage ! Encore quelque temps et nous nous reverrons bientôt !

KAMOURASKA, 10 février 1852.

Mon cher Pierre,

Nous prenons un si grand intérêt à tout ce que tu nous écris au sujet de tes courses, de tes travaux et des faits qui te concernent, que l'on veut aussi te tenir au courant de ce qui se passe ici. Et c'est moi que l'on charge de faire cette chronique locale à ton adresse quand un événement retentissant trouble la quiétude de notre village. C'est ainsi que je me suis déjà fait le narrateur d'une première tragédie, l'assassinat du seigneur, et malheureusement c'est encore un crime que l'on me demande de te

raconter. Oui, encore un meurtre abominable à Kamouraska.

Tu sais quelles antipathies invétérées existaient entre Prudent Pelchat et le père Labriole dont il a épousé la fille adoptive. Tu connais le sentier qui traverse le haut de la terre du premier et que le vieux beau-père s'obstinait à suivre pour se rendre au village, malgré les défenses, les objurgations réitérées de son colére-reux voisin, qui lui reprochait de laisser le passage ouvert aux animaux, ce qui faisait rire le têtu bonhomme. Tout cela devait finir par un grand malheur, qui dépasse la mesure des provocations.

Il y a quelque temps, l'irritable Prudent résolut d'en finir. Il acheta un couteau dans un magasin du village, en disant que l'outil servirait bien. Puis, un matin, voyant le vieux empiéter encore sur son terrain, il courut à lui, et, en présence d'un garçonnet qui racontera tout, il le larda de trente-deux coups de son terrible couteau, dont sept mortels, malgré ses supplications de lui laisser un moment de répit, ses cris qu'il en avait assez pour mourir.

Après quoi, le meurtrier eut le temps de s'enfuir. Il partit à pied, se dirigea vers la vallée de Madawaska, laissant derrière lui le deuil, l'effarement, l'horreur, et les officiers de la justice abasourdis ; poursuivi seulement à peu

près que par le remords. Mais le remords est encore le meilleur limier, puisque donnant dans un camp de sauvages, le criminel sut mal dissimuler ses impressions, il faut croire. Un vieux de la tribu, comme s'il se fut aperçu à sa nervosité, à ses transes mal réprimées, que le misérable traînait après lui une ombre sanglante, lui dit :

—"Où tu vas, toi ? T'as fait un mauvais coup, toi ! Va-t-en donc chez vous ! C'est mieux !"

Et de se voir ainsi démasqué, le fugitif perd tout à fait contenance. Il repart, revient sur ses pas et nous arrive en disant au shérif Taché qu'il est venu se livrer à la justice, trouvant plus tolérable d'expier aux mains des autres, que de souffrir seul, dans les angoisses de la crainte, les répressions de sa triste conscience. Ce n'est pourtant d'ordinaire que le premier châtiment du coupable.

—"Que viens-tu faire ici, malheureux ? lui dit en tremblant le shérif : te mettre la corde au cou ? "

Les obsèques de la victime une fois religieusement faites au milieu du plus grand concours de nos paroissiens, on eût dit qu'il s'était produit comme une saute dans le grand vent de ces sympathies. Le procès, c'est le procès maintenant, le sort de l'accusé qui va occuper tous

les esprits, et trouver des intelligences dans la nature humaine avide d'émotions nouvelles. Au nom de Dieu qui défend, de la société qui réclame protection, de la partie privée qui demande justice, tout l'appareil judiciaire va se mettre en mouvement. On témoigne, on plaide, on réplique ; dans la pensée d'un chacun, le bras de la balance symbolique oscille et finalement messieurs les jurés, après de sérieuses et intelligentes délibérations, dans toute la solemnité qu'on dirait leur avoir été accordée d'hier par la Grande Charte, messieurs les jurés sont là prêts à rendre leur verdict.

—Le prisonnier à la barre est-il coupable ou non coupable du crime dont il est accusé ?

—Non coupable ! !

Prudent Pelchat sortit de cette audience triomphalement au milieu de ses amis ; le juge Mondelet, qui avait présidé ces assises, descendit du tribunal pour quitter ce prétoire l'âme navrée, et quelque chose comme un grand scandale judiciaire prit place dans les casiers de la justice humaine !

Pardonne-moi, mon cher Pierre, si je t'entretiens de si vilaines choses. C'est la tâche ingrate que l'on m'impose et que j'accepte pour te faire comprendre que tu devras beaucoup pardonner à tes sauvages de là-bas.

BRUNO PETIT.

XVII

Où il faut tout dire

KAMOURASKA, 29 mars 1852.

Mon cher mari,

Je t'écris pour la septième fois sans savoir si tu recevras cette lettre, car je suis dans l'espérance que tu reviendras bientôt. Ta dernière lettre me donne à penser plusieurs choses : tu ne me dis pas si tu vas m'écrire de nouveau ; tu ne me dis pas non plus si tu vas partir ce printemps. Je suis dans la crainte et l'espérance. Je suis bien contente de savoir que tu jouis toujours d'une bonne santé. Moi aussi, je suis toujours bien, mais il y a eu beaucoup de maladie, dans le village, depuis que tu es absent. Ton petit garçon n'a pu aller à l'école pendant trois mois, à cause d'une grave maladie.

Puis, tiens ! comme je pense bien que tu ne m'as pas fait connaître toutes les peines que tu as éprouvées durant ton absence, j'ai fait à peu près comme toi. J'ai voulu t'épargner aussi longtemps que possible et supporter toute seule la grande épreuve que Dieu nous a encore en-

voyée. On nous dit qu'Il éprouve ceux qu'Il aime ; il faut donc continuer d'accepter, comme nous avons fait depuis quelques années, toutes les épreuves qu'Il nous envoie d'un côté, parce que, d'un autre côté, Il nous a aussi grandement protégés, en te conservant, par exemple, la vie et la santé au milieu de tant de périls que tu as courus et en te permettant de réparer tes malheurs réparables.

Je te demande bien pardon de t'avoir toujours caché la mort de notre deuxième petite fille qui ne t'écrira pas comme tu le désirais, dans ta dernière lettre. Elle est morte d'une inflammation du cerveau, il y aura déjà deux ans le dix juillet prochain, après de grandes souffrances. Peu de temps avant d'expirer, à la suite d'une crise plus forte que les autres, qui devait être la dernière, me regardant de ses beaux yeux malades que tu n'aurais plus reconnus, elle m'a fait promettre de *ne pas le dire à papa, parce que cela lui ferait trop de peine !*

Je n'essaierai pas de t'écrire ce que j'ai ressenti en ce moment-là. C'était encore à une époque où j'avais de grandes inquiétudes sur toi, car tu n'étais pas rendu à la Californie. Tu penses qu'il y a de mes lettres qui ne se sont pas rendues, moi, je sais qu'il y en a eu que je n'ai pas eu la force de t'écrire. J'ai eu peur pour

toi, peur du découragement. Si je t'ai pardonné de ne pas être venu me dire adieu, parce que tu as craint d'y perdre ton courage et ta résolution, tu me pardonneras à mon tour d'avoir cru bien faire en retardant pour toi ce nouveau chagrin. Quand j'en ai trop, moi, je n'ai que quelques pas à faire pour trouver l'église et la consolation. Mais il n'y a personne autour de toi pour t'enseigner la résignation que l'on trouve au pied des autels. Voilà pourquoi j'ai eu peur de te jeter dans le découragement. Comme je vois bien à présent que tu n'as jamais perdu confiance dans la Providence et la Sainte Vierge, dont tu aimes tant à me parler dans tes lettres, cela me rassure, me console, et j'ai tout dit maintenant.

Je crois qu'il est temps que tu te prépares à revenir. Mais je ne veux pas te donner aucun conseil : à la Providence qui conduit tout de décider cela. Tu sais ce que tu as à faire ; je comprends comme toi qu'il serait bien triste, après tant de sacrifices, de n'avoir gagné que suffisamment pour rembourser les autres. Et tout le monde s'imagine pourtant que tu as fait fortune. Ce n'est pas ce qui m'occupe ; puisque te voilà à même de payer tes dettes et nous mettre à l'abri des créanciers, je me croirai toujours assez riche et assez heureuse de manger

le pain de la famille, depuis si longtemps que j'en emprunte à ceux que tu vas payer.

Tu n'es pas sans connaître les dangers que tu auras à courir en revenant, non pas en matelot comme tu es parti, mais en homme passant pour avoir de l'argent. Tâche d'avoir de bons compagnons ; tu m'écriras en partant. Fais-toi signaler dans les journaux à New-York, et ne t'avise pas de me surprendre par ton arrivée. J'ai déjà eu assez de surprises, quoique celle-là serait de joie.

Recommande-toi encore au Bon Dieu, et demande la protection de la Sainte Vierge dans le grand voyage que tu vas entreprendre pour nous revenir. Dis-leur qu'ils te ramènent en sûreté auprès de leurs églises que tu n'as pas vues depuis si longtemps parce que tu en as été privé.

Enfin, j'espère que tu seras raisonnable et n'ambitionneras pas trop. Tu vas trouver du changement dans la paroisse. Il y a plusieurs familles de parties pour les Illinois ; d'autres se proposent d'y aller. Il y aura plusieurs beaux établissements à vendre, et comme j'espère que tu aimeras toujours la terre, si toutefois il te reste de l'argent, après avoir payé ceux qui t'attendent, qui sait ?...Mais nous parlerons de cela quand tu seras ici.

Tu ne saurais t'imaginer la hâte qu'ils ont tous de te revoir.

MOKELUMNE-HILL, 30 avril 1852.

Ma chère femme,

J'ai reçu ta lettre du 29 mars, je ne veux pas dire qui m'a fait plaisir mais une grande peine.. Ma chère petite fille, donc, je ne la reverrai plus! Après m'avoir donné des bonnes nouvelles de ma petite famille, aujourd'hui, il y en a une de morte, il y a deux ans ! Ah ! que je trouve cela dur ! C'est avec joie que je voyais venir le temps de retrouver mes petits enfants ! Et Dieu a tout brisé cette joie. Il faut s'y soumettre avec courage, puisque c'est sa volonté. Je sais que quand même j'aurais été chez nous, je n'aurais pu éviter ce malheur. Je sais bien que tous les soins possibles lui ont été donnés, à cette chère enfant ; je n'ai pas de reproches à faire à personne, mais je ne sais comment tu as pu supporter cette peine toute seule sans m'en faire part. Il faut que tu sois plus forte que moi ; car je n'en aurais pas été capable. Je comprends quelle bonne intention t'a fait agir ainsi, mais je ne l'approuve pas ; je crois que tu t'es trompée.

Tu as été bien malheureuse, depuis mon départ ; toujours, toujours dans la peine. Eh ! bien, je te le déclare lâchement, il en a été pareillement pour moi, toujours dans la peine. J'ai mis tout mon plaisir dans mes lettres pour ne pas te décourager, mais jamais je n'en ai eu dans le cœur. Je suis toujours resté seul dans ma petite cabane de mineur, quand j'aurais pu demeurer dans le moulin si je l'avais voulu; le bourgeois me l'a offert plusieurs fois. La Californie est un pays de richesse et de plaisir; mais c'était un deuil pour moi quand je voyais le plaisir. Ma seule consolation était l'espoir de payer mes dettes et de faire votre bonheur.

Tu vas me trouver bien lâche de t'écrire ces choses-là aujourd'hui. Mais ma peine a éclaté. Tout lâchement, je t'en fais prendre ta part. Je n'ai que toi à qui confier ces peines.

Comme je n'ai pas vécu dans la gaieté ici pendant que vous étiez dans le deuil là-bas, je t'accorde d'autant plus facilement le pardon que tu me demandes de m'avoir caché cette mort, car je n'aurais peut-être pas eu le courage de rester ici aussi longtemps. S'il était plus de bonne heure, je partirais tout de suite pour le Canada. Mais tu me dis d'être prudent, et ce que je crains plus que les voleurs, c'est la maladie, pour faire ce voyage durant les chaleurs. Car je passerai par l'isthme, cette fois,

et tu as eu assez de deuil sans que j'y laisse mes os en route ou que je m'en aille mourir chez nous en arrivant. Non, vaut mieux reprendre courage pendant quelques semaines, et je m'en irai sûrement cet automne. Ne crains pas de surprise. Je ferai tout ce qu'il me sera possible pour t'annoncer d'avance mon arrivée. J'espère encore gagner mon passage d'ici à Panama. Il ne faut pas croire que je suis riche, mais j'ai fait ce que j'ai pu. Nous allons partir plusieurs Canadiens ensemble.

Ah ! si j'ai mal réfléchi ; si j'ai fait une faute en partant aussi brusquement que je l'ai fait, c'est une faute que je dois bien avoir expiée, maintenant. Si j'ai perdu la tête en voyant venir les saisies, les ventes, les humiliations; Dieu n'a pas voulu me punir de cet orgueil, car après tout il m'a donné le moyen de payer mes dettes et de porter ensuite la tête haute. C'est cela qui me retiendra ici encore pendant quelque temps ; voilà pourquoi je continue toujours de travailler dans les mines. Pensons-y bien, actuellement, mon travail me rapporte dix et douze piastres par jour. C'est du bel or, car tout l'or n'est pas également beau. Il y en a qui pèse plus que d'autre ; mais je t'assure que celui-là il n'en faut pas gros pour peser une piastre. Je t'en envoie un petit échantillon qui pèse trois chelins, pour te faire voir que je

n'en trouverai plus comme celui-là une fois rendu à Kamouraska. J'en ai un autre petit morceau qui pèse deux piastres. Je les garderai comme souvenir de la Californie. Je ne sais pourquoi il me semble que je reviendrai encore à la Californie. Il m'aurait fallu encore une couple d'années pour l'avenir de mes enfants. Mais c'est une chose que nous discuterons longuement, cette fois, chez nous. Tu peux être certaine que je m'en vais cet automne. Les mineurs se mettent maintenant à travailler dans les montagnes, au travers desquelles on perce des espèces de tunnels. Il y en a qui font des fortunes.

Je serais tenté d'y revenir, mais en attendant au revoir, à cet automne.

XVIII

Dernier or et dernières lettres de la Californie

KAMOURASKA, 22 mai 1852.

Mon cher Pitre,

J'ai reçu hier ta lettre du 30 avril. Elle est arrivée dans le bon temps pour chasser mon inquiétude. Ta dernière lettre ne me disait pas quand tu devais m'écrire, et je me demandais si tu n'étais pas déjà parti pour revenir. Ecris-moi souvent parce que le village est toujours le même pour les nouvelles. On commençait à en faire circuler de mauvaises sur ton compte.

Quand tu m'écriras, je t'en prie, ne parle plus de la terre paternelle que M. Petit ne peut pas garder. Cela me met à la gêne pour lire tes lettres en famille. Ce serait trop long à t'expliquer. Je te dirai seulement que personne, à part M. Petit, ne sait que tu voudrais avoir ce bien paternel. Je l'ai toujours caché pour de bonnes raisons. Je t'expliquerai tout cela à ton retour. D'ailleurs tu ne trouveras rien de vendu, car les affaires sont réglées pour le

moment. Cela ne sera pas vendu par ordre de cour et je crois que tu seras ici assez tôt pour y voir toi-même. Tu me dis que tu ne me tromperas pas sur ton retour et j'en suis bien contente.

Un grand nombre de personnes, tu ne saurais le croire, s'intéressent à toi. A chaque lettre que je reçois, c'est toujours une grande joie.

Je vais maintenant me mettre à prier avec les enfants pour que tu fasses un bon voyage de retour. Prends garde aux accidents et aux voleurs dans les villes où tu vais passer. J'aimerais presque autant te voir à bord d'un bâtiment, avec un bon équipage que tu connaîtrais bien en partant. Dans chaque place, tu vas rencontrer des figures nouvelles, des gens peut-être moins laids et plus méchants que les nègres des Bermudes. Mais une fois dans un bon bâtiment, j'aurais encore à craindre que tu n'entreprennes de faire le tour de la terre. Tu devrais en avoir assez de la navigation pourtant. Souviens-toi que tes frères t'appelaient le "terrien". Ce que tu as de mieux à faire, c'est d'être raisonnable et prudent, partout, sur mer comme sur terre.

Espérons que Dieu nous réserve des jours plus heureux que ceux que nous avons passés depuis trois ans.

MOKELUMNE-HILL, Mines du Sud,

23 mai 1852

Ma chère femme,

Je t'écris de nouveau sans attendre ta réponse à ma lettre du 30 avril. Tu vas trouver peut-être que j'écris trop souvent. Voici pourquoi. Ici, les sermons ne sont pas longs, le dimanche. Je relis les tiens, et cela me fait plaisir de te répondre, de te parler comme à la maison.

J'ai reçu le 8 mai une de tes lettres de l'année dernière, datée du 14 septembre 1851.

Je travaille toujours dans ma mine avec un courage aussi affreux que mon appétit. Ça ne se dit pas, faudrait voir. Mon travail me paie encore assez bien ici : j'espère passer tout l'été ici dans la même mine. L'or a coutume de manquer tout à coup. Peut-être demain, je ne trouverai plus rien. N'importe, je m'amuserai à gratter en attendant que le temps dangereux pour la maladie soit passé dans les villes. Il ne vaudrait pas la peine de percer une autre mine. Puis je pense plus sérieusement que jamais au Canada. A mesure que le jour de mon départ approche, je m'ennuie de plus en plus. Je suis le seul Canadien ici depuis ce printemps. J'ai fait un bon mois d'avril ; quatre cents piastres. Cela te fait voir que je ne

reste pas ici pour m'amuser. A présent je trouve sept ou huit piastres par jour. C'est encore plus que je ne gagnais en traitant avec les pêcheurs de hareng. Je t'envoie un petit morceau d'or qui me représente une fleur. Je peux me tromper, mais moi je vois toutes sortes de choses dans les petits morceaux d'or. Dans les gros, je vois surtout une goélette, une maison et des créanciers.

Ces petits morceaux d'or qui représentent naturellement quelque objet, sont très recherchés. On a refusé devant moi vingt piastres pour un de ces petits morceaux d'or et de pierre qui valait trois chelins.

Je suppose que vous avez gardé notre vieux cheval. Tu viendras donc à ma rencontre à Québec. C'est une promenade que tu auras bien mérité de faire.

Je n'ai rien de nouveau à t'apprendre, sinon qu'on a pendu hier un homme qui avait volé cent piastres. Cette nuit, un autre a été assassiné. On cherche les coupables qui sont cinq, paraît-il. Au Canada, les bouchers tuent un bœuf, ici on pend un homme toutes les semaines. C'est l'avantage des pays riches ! La potence est à peu de frais ; on les accroche à un arbre. Je peux bien te parler maintenant de ces plaisirs-là, parce que je m'en vais.

MOKELUMNE-HILL, 18 juillet 1852.

Ma chère femme,

Ma santé est bonne et je travaillerai jusqu'au dernier jour avant de partir. Cependant, depuis cinq semaines, j'ai encore changé de besogne ; j'ai cessé de travailler aux mines, faute d'eau et d'or. Quand je pouvais laver deux cents seaux de terre par jour, cela me payait bien ; mais à présent, je n'en pourrais pas laver plus que cinquante par jour, et encore misérablement, dans la boue. J'ai fait encore une entreprise, que je suis libre, du reste, d'abandonner, si je n'y fais pas mon affaire ou si je veux partir pour le Canada. Mais j'espère pouvoir la terminer. J'ai un aide que je paie cent piastres par mois, en pensant à mes frères au Canada qui gagnent si peu. Je fais du bois carré. Il y a ici un moulin dont la scie donne deux cents coups à la minute. Je finirai mon ouvrage dans deux ou trois mois, et je mets tout de suite à la voile pour le Canada. Ce sera le bon temps pour traverser l'isthme de Panama. Je pense qu'il ne me faudra pas voyager plus qu'un mois pour atteindre le Canada. J'embarquerai dans le bâtiment de la poste, et je m'en irai, cette fois, dans la chambre comme un monsieur.

Je pense bien qu'il y a de tes lettres en route,

et il peut se faire aussi que tu ne m'écrives plus et que la première lettre que je reçoive maintenant, c'est toi-même qui m'en fasses la lecture. Je n'écrirai moi-même qu'une seule fois maintenant de cette Californie. Ainsi, il ne faut pas être inquiète si tu ne reçois pas de lettre pendant quelque temps. Je suis bien occupé dans ce moment. Il me semble que tu prépares déjà ton voyage à Québec. Encore un peu de courage pour passer ce temps et arriver au bonheur de nous retrouver au milieu de notre petite famille.

Il y a beaucoup de monde ici, et il en arrive tous les jours. Mais les choses sont bien changées. On trouve des travailleurs maintenant pour quatre piastres par jour. C'est encore mieux qu'au Canada où l'on ne donne pas plus aux membres du parlement. Ici c'est le salaire des travailleurs à la journée. Comme tu vois, pour le salaire au moins et pour un petit bout de temps, je me crois donc plus haut qu'un membre de votre chambre, et c'est pour ça que je n'aurai pas honte de m'en aller dans la grande chambre du bâtiment.

Je ne peux pas finir ma lettre. On vient de me dire d'aller à la ville pour y chercher de l'argent.

Pour de l'argent, je suis accoutumé de tout quitter.

New-York, octobre 1852.

Ma chère femme,

Je t'écris quelques mots pour te dire que je suis arrivé ici après 20 jours de voyage. J'ai traversé l'isthme de Panama de différentes manières, à pied, à cheval et sur le dos de nègres que je ne fais plus danser comme il y a trois ans. Si tu ne crains pas le trajet en voiture durant cette saison, je t'attendrai à Lévis. Ma santé est bonne jusqu'à présent.

Embrasse les enfants, tous les parents et au revoir tous.

XIX

Auri sacra fames

OU

Le vol des corbeaux

Non, la santé de Pierre Chérard n'était pas aussi bonne qu'il le voulait dire en arrivant au Canada. La fièvre paludéenne qu'il craignait tant et dont il avait pris le germe dans les portages de la rivière Chagres, du Panama, fermentait dans ses veines. Elle le terrassa, lui le fort, au milieu des joies et de l'émotion de son retour, le tenant alité pendant un mois, chez un parent, sur les hauteurs de Lévis, quand il croyait arriver au terme de ses pérégrinations et de ses épreuves.

Mais, pour lui et son épouse, retenus cette fois tous deux éloignés de la petite maisonnée de Kamouraska, plus cruelles

encore que les trépidations fébriles, furent peut-être les obséquiosités anxieuses de certains créanciers qui accoururent au chevet du malade. Leur empressement intéressé fut d'autant plus grand que leurs craintes avaient été plus longues et plus désespérées.

Non, sans doute, on ne venait pas causer de règlement de comptes, ni d'affaires; il fallait, certes, donner à l'homme de la Californie le temps de se remettre et d'y voir, mais telle créance, n'est-ce pas, était bien à tel chiffre, plus les intérêts composés depuis trois ans, et les frais de cour qu'il ne faudrait pas oublier..... Puis, on se retirait discrètement quand l'accès tout à coup devenait trop violent ; sans se demander si le malade souffrait plutôt dans son système nerveux que dans son cœur ; si ses tremblements accusaient la fièvre autant que la nausée. Au reste, d'instinct aussi le corbeau s'effarouche et s'éloigne un peu, lorsque, sur un champ de bataille, le mori-

bond qu'il croyait cadavre s'agite à son approche !

Fallait-il leur en tenir rigueur, à ces gens pratiques, qui, eux, n'ont pas eu l'avantage de ramasser l'or à pleine main dans les lits des rivières, mais ont aussi à cœur d'édifier une fortune pour le bonheur de leurs vieux jours en même temps que leur élévation dans l'échelle sociale ? C'est bien assez qu'ils avaient aussi, eux, tremblé en croyant perdre toute leur créance, lorsque ce veinard de débiteur parcourait les mers et s'enrichissait à sa guise sans qu'ils eussent mis sa famille sur le pavé.

Le mercanti n'est pas de sa nature méchant, mais il est intéressé. C'est l'intérêt qui atrophie chez lui le sentiment, l'entraîne à l'égoïsme, lui trace une ligne de démarcation trop inflexible entre son crédit et son débit, dont il fait pour son compte la norme du juste et de l'injuste. Ce qui est juste, c'est de lui devoir ; l'injuste, de ne pas le payer.

On débarquait un jour, sur un quai, des marchandises consignées à un marchand qui s'intéressait fort à ce travail. Il allait du quai au vaisseau et du vaisseau au quai, lorsqu'un faux pas le fit culbuter dans l'eau glacée du fleuve. Un manœuvre qui travaillait au déchargement fait généreusement le plongeon et repêche le bonhomme. Celui-ci en fut quitte pour son bain forcé, mais le mercenaire que le travail avait mis en transpiration y prit une maladie dont il mourut. Quelques temps plus tard, le marchand se rappelait que la veuve de son sauveteur lui devait quelque argent qu'elle ne pouvait plus payer, et il trouva juste de faire vendre en justice sa pauvre maison.

Non ! Le mercanti n'est pas naturellement méchant, mais il peut devenir odieux !

Disons, afin de ne scandaliser personne, puisque le fait est authentique, paraît-il, que ce négociant-là n'était pas de ceux que nous avons mis en scène.

La fièvre de Pierre Chérard ne fut pas autrement pernicieuse, mais resta intermittente. Et dans l'entretemps de ses stades, il eut le loisir de causer ainsi avec ces messieurs, qui prisaient haut son courage et sa bonne chance, en lui apportant des notes à solder, cueillies dans des feuillets défraîchis de profits et pertes. Et puis, comme, avec du soin et de l'attention, tout progresse, même les dettes, il y en eut certaine d'entre elles qui, de huit cents piastres, fut honorablement éteinte au chiffre de treize cents et quelques piastres, intérêts et frais compris.

La tâche que s'était imposée Pierre Chérard de payer intégralement ses dettes jusqu'au dernier sou, lui fut admirablement facilitée par l'heureuse mémoire de ses créanciers, avec un empressement et un bonne grâce remarquables.

Bref ! Il n'avait pas encore quitté Lévis que presque tous ces calculateurs étaient assurés, à un sou près, de n'y rien perdre.

Mais il n'y a pas que des nuages au firmament, ni que des ombres dans tout tableau. Notre rapatrié vit une journée heureuse encore que assombrie par de douloureux souvenirs, lorsqu'il franchit le seuil de sa demeure pour embrasser ses chers petits enfants, tant de fois regrettés et rappelés dans ses lettres. Et les siens, ses frères, ses sœurs, ses amis vrais, lui firent fête tour à tour à leurs foyers ! La sympathie franche de tous ses coparoissiens le dédommagea des attentions plutôt intéressées qu'il avait subies ailleurs. Dans ce village où l'on vit plus à l'étroit, comme les membres d'une même famille, il n'y en avait pas qui n'eut, durant ces trois années, ne fut-ce qu'à la vue de cette famille, quelque jour reporté sa pensée sur Pierre Chérard, ses malheurs, ses entreprises, son courage et son succès.

Maintenant que le voilà au milieu d'eux, les portes de toutes les demeures s'ouvrent comme d'elles-mêmes à son approche, on veut le voir, on veut l'entendre.

Mais les corbeaux ne se tiennent pas loin. Leur vol entoure sa demeure.

—"Eh ! bien, mon pauvre Pierre, lui dit un jour le vieux curé de la paroisse; vous voilà enfin revenu chez les Canadiens et dans votre famille ! Quels sont maintenant vos intentions et vos projets d'avenir, mon brave ?

—Mes intentions sont toujours les mêmes, M. le curé ; c'est de me débarrasser de mes dettes. C'est cela qui m'a toujours occupé.

—Oui, je le sais, et tous ceux qui se sont intéressés à votre sort depuis que vous êtes parti, le savent aussi, que ce n'est pas l'amour de l'argent qui vous a fait quitter votre famille. Voilà pourquoi tant de gens ont pour vous des sympathies et une estime qu'ils n'accorderaient pas à celui qui n'aurait eu d'autre mérite que d'aller s'enrichir au loin.

Vous allez acquitter vos dettes, soit ! C'est bien légitime, bien beau, personne n'y contredira.

—Je ne crains pas cela de mes créanciers.

—Ni moi non plus ; mais remarquez que j'ai dit "acquitter". Du moment que vos créanciers vous tiendront quitte de vos obligations envers eux, vous aurez tenu votre promesse de les satisfaire un jour. Il y en a parmi eux qui, vous sachant bien au-delà des frontières du pays, perdu chez les sauvages, surtout au milieu d'une affluence d'aventuriers de toutes sortes, apprenant aussi qu'on revient parfois de la Californie pauvre et miséreux, se sont habitués à ne plus compter sur vous. Ils ont cru tout perdre ce que vous leur deviez, et aujourd'hui ils feraient certainement avec vous une honnête composition, en acceptant, par exemple, dix chelins du louis, et en vous acquittant du reste.

—Vous n'étiez pas à Lévis, M. le curé, quand plusieurs de ceux-là sont venus me voir. J'étais malade, il est vrai, mais je n'ai pas compris qu'ils parlaient de composition, comme vous dites.

—Sans doute ! Vous n'alliez pas vous attendre à ce qu'ils vinssent, comme cela, vous apporter des quittances. Il faudra les discuter, leur représenter que vous êtes encore malade, pour longtemps, peut-être ; que vous avez une famille à élever, qui elle aussi après tant de privations a le droit de compter sur vous. Il faudra les discuter ; mais ce sont pour la plupart des gens du commerce, habitués à prévoir les malheurs, à calculer d'avance, dans les prix de revient et les balances générales, le décompte des créances incertaines ou perdues. Ils finiront peut-être par en accepter de bon gré la moitié comme tout profit. Voilà ce que j'appelle une honnête composition qui ne devrait pas vous répugner.

—Mais la promesse sacrée que je leur ai faite en partant, ou plutôt que je me suis faite à moi-même au pied de l'autel de l'église de la basse-ville, je ne l'aurais accomplie aussi qu'à moitié ; je ne pourrais relever le front qu'à moitié. Ce ne

serait pas assez pour moi-même, M. le curé, après tout ce que j'ai fait et enduré depuis trois ans.

—Ah ! voilà que je dois maintenant parler comme pasteur, après avoir parlé en ami. Après le simple conseil, ce sera le sermon ! Mais, mon cher Pierre, c'est de l'orgueil cela. Vous êtes énervé par les fatigues du voyage, la maladie et les émotions. Je comprends bien que vous soyez tenté de jouir, à cette heure, de la contre-partie de toutes les humiliations, toutes les peines si généreusement acceptées par vous, lorsque, matelot ou chercheur d'or, vous vous laissiez entraîner dans tous les périls, toutes les privations, à la poursuite de votre objectif, ce que vous appelez votre promesse sacrée. Relevez la tête ! Oui, certes, vous en avez bien le droit. Mais ne donnez pas dans l'injustice, envers ceux qui, après tout, vous auront été secourables. La curiosité et l'intérêt aidant, je veux le croire,

on s'est empressé, à votre arrivée, de vous reconnaître et de se faire reconnaître. Mais pendant votre absence, si votre famille, au milieu de tant de malheurs, a vécu paisible sans vous, vous le devez un peu, n'est-ce pas, à ceux qui vous paraîtront empressés. La recherche de l'or n'aura pas fait de vous un homme de finances, un homme d'argent, cela se voit. Mais ne refusez pas aux hommes d'argent même une appréciation juste de leur conduite. L'ignorance du sentiment pur et simple et leur droit strict les mettront en mauvaise lumière devant vous, mais ne les regardez pas pour tout cela avec un orgueil injuste et vengeur.

—Monsieur le curé, j'ai toujours pensé à faire deux parts de l'argent que je dois : la part de tous ceux qui ont fait vivre ma famille pour moi durant mon absence. Ce sont les premiers que je veux payer jusqu'au dernier sou et sans composition. Ce n'est pas de l'orgueil, cela, c'est de la justice et de la reconnaissance. L'autre

part sera pour ceux qui, en oubliant de m'offrir des compositions et en prenant des jugements, il y a trois ans, m'ont forcé de partir comme j'ai fait. Ça, c'est de la justice seulement. Ils n'ont pas exécuté leurs jugements : c'est bien le moins que je les rachète, ces jugements, à leur valeur actuelle, pour les en remercier."

Et toutes les dettes de Pierre Chérard furent intégralement acquittées.

XX

Comment la terre paternelle s'engouffre dans la politique

Et le bien paternel de l'ancienne famille, il avait aussi, lui, attendu, dans l'incertitude, sous la paperasse judiciaire, le retour de celui qu'il avait vu naître, parti à la recherche de la toison d'or. Moins heureux que les créanciers de Québec, il n'a pu devancer son arrivée au village pour faire lever les mainmises sur ses titres et son nom patrimonial. La dernière javelle qu'il a produite a été emportée sous un nom étranger !

Pendant que Pierre Chérard chevauchait avec son or dans les passes du Panama, déposait ses richesses dans les banques de New-York ou suait la fièvre paludéenne à Lévis, un évènement sensationnel avait agité toute la population d'ordi-

naire si paisible de Kamouraska. C'était à l'une de ces époques périodiques où le parlement du Canada-Uni se régénérait dans le suffrage populaire. La popularité paterne du vieux député Canac-dit-Marquis, de Saint-André, avait cédé la place aux ambitions de ceux que l'on aurait pu dès lors appeler des arrivistes ; les luttes électorales acerbes et presque légendaires de Kamouraska allaient commencer, pour se terminer en 1867, au premier scrutin général de la Confédération canadienne, par une esclandre suivie de répression qui laissa le comté sans représentation pendant une couple d'années.

Alors comme aujourd'hui, il y avait au moins deux partis en lutte; mais cette fois-là, du moins dans ce comté, la cocarde des partis devait se travestir en portant la marque d'acrimonies et d'intérêts tout locaux. On eut en présence ceux qui en tenaient pour le parti du "quai" et pour celui du "Chemin de fer".

Les partisans du "quai" étaient ceux qui, antérieurement rouges ou bleus, vou-

laient bien momentanément dissimuler leurs grands principes politiques, pour porter ensemble la bannière de l'intérêt local et engager le gouvernement à construire chez eux un de ses quais "Baby" en eau profonde.

L'autre parti tenait plutôt au prolonment du chemin de fer "Grand Tronc", dont la tête de ligne dans l'Est du Bas-Canada ne dépassait pas encore la rivière de Saint-Thomas.

Dans la paroisse même de Kamouraska, à la tête des "quais", se trémoussait, pérorait entre deux ventes à son comptoir, ou cabalait à toute heure et partout l'actif Ludwig Mullen. Il avait pour antagoniste, à la tête de l'autre faction, son beau-frère, le Dr Bruno Petit.

Le premier, trop terre-à-terre, entend ainsi protéger le cabotage qui jusqu'à présent avait fait sa prospérité, tenant en méfiance un chemin de fer qui irait distribuer et enrichir des marchands partout, dans chaque localité voisine, au rivage inabordable.

Plus large d'idée, passant pour visionnaire auprès de quelques-uns, le Dr Petit prédit la déchéance de Kamouraska, si le chemin de fer s'éloigne du fleuve et serpente dans les montagnes.

Pendant plus d'un mois, la campagne électorale battait son plein. Dans les grandes paroisses riveraines, Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Rivière-Ouelle, S.-Denis et Kamouraska, il y avait grande majorité pour le parti des quais, attendu que dans l'expectative de la faveur ministérielle et avant le choix final du site, chacune de ces localités pouvait se promettre de devenir une escale de la grande navigation laurentienne, chef-lieu, ville, etc., tant que ce rêve de Perrette ne serait pas définitivement dissipé par le fait du ministère, de l'ingénieur ou du député lui-même. Par contre, dans les paroisses éloignées du fleuve, moins développées et plus pauvres, on réclamait le chemin de fer. Et comme les candidats du gouvernement offraient des quais, les électeurs

sans trop savoir comment ni pourquoi, en étaient spontanément à croire que la partie adverse représentait le chemin de fer.

Fallait-il reprocher à ces braves gens le chauvinisme de s'en tenir ainsi, dans l'exercice de leur droit public, au terre-à-terre de leur intérêt local ?

Avec les principes et le pseudo idéalisme de notre âge soi-disant pratique, il y a pourtant mieux que cela. Nous avons, nous, le personnalisme tout simple et l'arrivisme, fièvre nouvelle sous l'influence de laquelle le premier crétin venu pourrait, à loisir, vendre le clocher de son village et le drapeau de sa nation, pour un titre et quelques piastres. Et ce qu'il y a de plus répugnant, c'est peut-être moins de le voir réussir que de le savoir approuvé et admiré par tant d'autres !

Comme les guerres de religions, qui détruisent pour longtemps l'harmonie dans un état, les acrimonies politiques

sont parfois dissolvantes pour les familles. Nous connaissons déjà quelque chose des antipathies instinctives du docteur pour l'Allemand, et instinctivement aussi comment ce dernier était tout disposé à user de représailles envers son beau-frère. Ces divergences de sentiments devaient atteindre leur paroxysme dans l'affolement de la dispute électorale.

Depuis la mort du vieux père Chérard, sa terre avait été cultivée, en attendant le règlement final de ses affaires, au nom du Dr Petit. Les deux frères navigateurs, toujours partis l'été, n'auraient pu ni voulu s'astreindre à la vie du terrien.

Mullen, ignorant, comme on l'a vu, les projets de Pierre Chérard à ce sujet, ne se croyait pas tenu de céder le pas devant son beau-frère aussi étranger que lui dans cette famille, pensait-il. La conjoncture s'y prêtant bien, d'un tour de main il se substitua aux créanciers hypothécaires qu'il désintéressa, pour faire entendre au docteur Petit que l'homme

aux vues pratiques, l'homme d'action, l'homme qu'il fallait en croire en fait de prospérité d'une localité comme d'une famille, c'était lui, Ludwig Mullen.

Mais ce que Mullen ne sut pas prévoir dans cette conjoncture, c'est qu'on allait sceller le sort de Kamouraska et le sien. Ce qu'il lui manquait à cet homme d'action et d'esprit personnel, ce fut peut-être un peu plus d'esprit public. Il lui aurait fallu comprendre qu'à Kamouraska, c'était la terre qui devait l'emporter sur les eaux ; que pendant un siècle au moins, c'était sur terre que devait être canalisé le courant du trafic par le chemin de fer ; leçon de choses que lui enseigneraient si bien aujourd'hui Saint-Pascal et Fraserville.

La compagnie du chemin de fer Grand Tronc, si puissante qu'elle fût dès cette époque et dont la tête de ligne atteignait déjà l'Atlantique à Portland, Me, ne se souciait guère de pousser une ramification de son système jusqu'à l'océan par nos

provinces maritimes. Le chemin de fer tout local qu'elle construisait en aval de Québec n'était, pour ainsi dire, qu'une prise de possession de ce district, où il lui plairait peut-être plus tard de développer son réseau, à mesure que se développeraient avec lui et par lui les cantons nouveaux. Dans ces conditions, que la ligne ferrée s'éloignât du fleuve à partir de S. Thomas pour ne s'en rapprocher qu'à quatre-vingts milles plus bas, qu'elle s'écartât des escales du cabotage pour traverser plutôt les régions de colonisation, la compagnie y trouvait ce double avantage de payer moins cher pour son droit de passage ou ses achats de terrain, et de construire des ponts moins dispendieux qu'à l'embouchure de tous les cours d'eau à traverser. Mieux que l'agitation politique des marchands, caboteurs et autres intéressés, ces considérations devaient influer sur le choix du tracé que l'on allait faire de la nouvelle ligne.

D'ailleurs la place était prise depuis longtemps par des établissements agricoles dans toutes les paroisses du bord de l'eau, et à Kamouraska notamment, il y avait près de deux siècles que les premiers occupants, traversant de Tadoussac, étaient venus atterrir sur les terrains d'alluvion de la Pointe-Sèche. C'est là que les deux premières églises de la paroisse furent construites, au pied des côtes sur lesquelles s'établirent les fermes, où l'on trouve aujourd'hui la paroisse prospère de Saint-Germain.

Que les terrains environnant le village de S. Louis de Kamouraska soient alluvionnaires, que le fleuve ait apporté autour de tous ces caps et monticules, autrefois des îles et des ilots, les sédiments ensuite recouverts d'ajoncs appelés "mouraska" par les Amalécites, c'est ce que la géologie, à défaut de l'historiographie, saurait nous démontrer.

En effet, un coup d'œil sur l'aspect géologique de cette plage laisse bien voir que ce sont là des dépôts sédimentaires.

Quand vous descendez la colline de S. Denis pour contourner la grande anse, cette idée ne vous frappe-t-elle pas que le Cap-Blanc et le côteau de Pincourt, paraissant encore presque détachés de la terre ferme, devaient jadis faire partie de l'escorte d'îles, de même que tous ces rochers et ces protubérances qui percent la grève et la vallée, à partir de la montagne de Sainte-Anne en descendant jusqu'à la Montagne Ronde de Saint-André et les derniers pèlerins : Cap-au-diable, Cap-Blanc, Ilot Guimont, Ile-aux-Corneilles, Ile Brûlée, Ile-de-la-Trinité ou Providence, Ile-aux-Patins, Grosse-Ile, Cap Taché, Cap Caron, Ilets de Saint-Germain, le Pain-de-sucre, la montagne siliceuse.

Le géologue patient qui, dans ses théories, sait faire la part du temps, y constaterait peut-être un travail d'une importance considérable, opéré depuis cinquante ans et se poursuivant tous les jours. C'est ce barrage qui s'édifie entre l'Ile-aux-Patins et le Cap Taché. Il

s'élève insensiblement à chaque marée, et, avec la pêche qu'on y établit tous les étés et dont la longue chasse court jusqu'à mi-traversée, il gêne déjà la petite navigation. Le jour où le flot de la marée montante, qui s'y rejoint en contournant les îles, ne pourra plus le franchir, le terrassement deviendra plus rapide, et l'accroissement élargira la paroisse d'un bon mille, transformant en prés fertiles les boues visqueuses chaque jour découvertes ou noyées.

Les établissements se rapprocheront alors de l'eau profonde. On bâtira sur les îles et Kamouraska pourra devenir une escale, un port que les chemins de fer rechercheront. Mais aucun de ceux, hélas ! pas même un descendant peut-être de ceux qui auront si ardemment combattu pour ou contre la politique des quais ou du chemin de fer, ne sera là pour en constater les conséquences.

Bref ! un député fut élu, puisqu'il le fallait bien. Le chemin de fer poussa sa

tête de ligne jusqu'à la Rivière-du-Loup en traversant les terres de Saint-Pascal, à cinq milles de Kamouraska. Et un quai superbe fut construit, qu'on appela longtemps "quai de Saint-Denis", non parce qu'on l'avait placé dans la paroisse de la Rivière Ouelle, mais parce qu'il avait été édifié par des mains et des bras vigoureux de Saint-Denis, dit-on, à l'honneur du candidat qui sut racheter ainsi ses promesses électorales, comme à la très grande édification politique future et durable de cette intéressante localité.

Voilà comment les espérances de Pierre Chérard, de posséder en son nom et de transmettre à ses enfants le bien familial de ses ancêtres, sombrèrent dans la politique.

Du moins, n'a-t-il pu soupçonner jamais combien d'autres espérances après les siennes seraient englouties encore dans ce gouffre-là !

XXI

Et après?

A défaut d'espérances de ce côté-là réalisées, il restait à Pierre Chérard au moins le bonheur tant et si longtemps convoité par lui de lever la tête au milieu de ses concitoyens, de ne plus craindre d'être chassé pour dettes de son humble foyer.

On voyait alors dans les grandes paroisses du Saint-Laurent, à la fin de notre régime féodal, des familles notables, aux grands noms français, et certaine société issue de la roture dont l'état de fortune et même l'instruction lui auraient permis de se dire *select*, si l'expression eut été dès lors en vogue. A Kamouraska surtout, chef-lieu du district, les assises périodiques des tribunaux appelaient plus d'une fois pendant l'année les professionnels de la ville, qui trouvaient avec

qui causer et s'amuser au milieu des fonctionnaires de la justice et de ces familles distinguées. En été, la villégiature commençait à y ajouter son appoint. Hélas ! dirons-nous que malheureusement cette vie factice, cette vie d'emprunt a été fatale à ces familles de villageois bien rentés ? Elles ont toutes disparu assez piteusement, tandis que, ailleurs, pour avoir vécu une vie plus humble, plus personnelle, plus prévoyante, on a mérité de se survivre et de prospérer. De toute cette vogue et de toutes ces promesses d'avenir, il ne reste plus au village de Kamouraska que la villégiature, l'affluence annuelle des touristes des villes qui viennent en grand nombre, les uns s'y reposer de leurs labeurs, mais d'autres poser aussi à la mode et au bon ton d'un faste trop souvent trompeur. Ce commerce accoutumé avec les citadins entretient dans la place une mentalité spéciale, composée d'une obséquiosité quelque peu roublarde et d'une âpreté au gain dont

on se transmet le secret de génération en génération.

Mais à cette époque, l'on ne connaissait pas encore ce genre nouveau de mercantilisme, et Pierre Chérard, ses parents, ses amis formaient tous ensemble une grande et même famille dont les intérêts pouvaient, pour ainsi dire, se traiter en commun. Il le savait bien, lui ; car sa famille, durant ses trois années d'absence, avait vécu de l'amitié franche et de la confiance généreuse de ses voisins.

—"Vous ne craignez donc pas de vendre à crédit à ce nom-là", disait-on un jour à un marchand de la localité. "Si cet homme n'allait plus revenir" !

—"Oh ! alors, ce serait beaucoup plus malheureux pour la pauvre famille que pour moi !"

Ce marchand de Kamouraska n'est pas mort du tout millionnaire ; mais il n'a pas perdu son argent, et il y avait gagné, pour le reste de sa vie et pour ses enfants, l'honneur d'une belle action, sans compter

l'estime et la reconnaissance de tous ces cœurs généreux.

Puis, un jour qu'il se trouvait en joyeuse compagnie avec quelques avocats de Québec, le vieux seigneur Taché eut l'imprudence de raconter comment l'institutrice de la paroisse avait su préparer une belle séance d'examen à la fin de la dernière année scolaire. Elle avait fait jouer par les fillettes de son école la grande tragédie *Athalie* !

Ce fut un éclat de rire sceptique au milieu de tous ces lettrés. Néanmoins, le respectable hobereau ne voulut pas s'en tenir à une simple plaisanterie ni passer pour trop naïf. Sans s'engager en rien, il demanda à tous ces messieurs, s'il pouvait obtenir une répétition de la pièce, de l'honorer de leur présence. La proposition fut agréée, le pari, pour ainsi dire, tenu, et qui furent épatés ? ajoute la chronique, ces messieurs-là de la ville !

Avec toutes les réserves et les restrictions voulues, cela démontre que l'ins-

truction primaire prenait déjà quelque essor, que le développement intellectuel, dans ce petit monde campagnard, se donnait certaine carrière, et, disons-le donc, n'aurait pas grand'chose à nous emprunter.

Aujourd'hui les couvents sont beaucoup plus nombreux, les écoles normales aussi ; les programmes scolaires plus chargés, la diffusion de l'enseignement plus grande ; mais en fin de compte où en sommes-nous ?

Quand le cultivateur un peu à l'aise a payé de son dernier billet le coût d'un attirail d'agriculture moderne : machines à semer, herser, faucher, engerber, vanner, etc. ; après la machine à coudre ou le fourneau de cuisine acheté à la petite semaine et dont les ornements nickelés brillent juste en face de la porte d'entrée, après tout cela, ne vous scandalisez pas, ô mânes des anciens paysans ! ce sera le piano, vendu à des conditions exceptionnellement faciles.

En effet, si la fillette, qui suit l'un des cours de nos lycées ruraux, entend y faire des études convenables et sérieuses, il lui faudra avoir en vue pendant trois ou quatre ans, et à la fin rapporter chez ses parents, deux diplômes ; un de l'école normale, et l'autre de quelque jury d'examen musical.

Grâce à certaines condescendances de la grammaire, qu'elle pourra peut-être trahir plus tard, ou trois ou quatre mois d'usure de quelque sonatine qu'elle jouera ensuite sans relâche durant un ou deux ans après son couronnement, elle obtiendra sans doute ces diplômes autant convoités par ses parents que par elle. Mais si avec cela cette brillante enfant reste déclassée, n'a d'autre avenir que d'accepter d'une commisson scolaire la tâche et le salaire d'institutrice dans quelque rang, d'aspirer au suprême honneur d'accompagner les chants d'église, et d'aller rejoindre enfin la nombreuse phalange de ces "anciennes jeunes filles" trop éduquées

pour se plaire avec la jeunesse de la glèbe, eh ! bien, c'est qu'il aurait peut-être mieux valu pour elle, comme nos grand'-mères de Kamouraska, apprendre par cœur et réciter les scènes d'*Athalie* !

Une vie nouvelle allait donc commencer pour notre rentier nouveau.

Toutefois les tendresses de sa famille, la considération de ses amis, non plus que les accès de fièvre qu'il devait subir encore pendant quelque temps, ne l'empêchèrent pas de s'intéresser au négoce maritime de ses deux frères dont le va et vient sur les eaux du grand fleuve s'exécutait sous ses yeux.

Allait-il se réconcilier avec cette mer qui avait été la cause première de ses infortunes, mais l'avait emporté néanmoins au pays de la récupération économique ? La construction navale battait son plein dans les nombreuses cales de Québec, et le Saint-Laurent était plus que jamais sillonné en tous sens par des voiliers de toutes dénominations et dimensions.

Pour celui qui a vécu de la course sur mer, pour qui voit chaque jour, comme une invite au départ, battre à ses pieds le flot caressant de la marée, souffler à son oreille la brise qui s'élève, et s'ouvrir à ses yeux la voile qui éloigne du bord, il est une nostalgie de toutes ces choses, parasite et fascinatrice, dont le cœur et l'âme de l'ancien marin malaisément se défendent.

Pierre Chérard allait peut-être céder à ces préoccupations dont sa vie calme et sereine, après tant d'agitations, était parfois traversée, lorsque le Dr Petit, le sage de la famille, s'employa à l'en dissuader, Seul, sans famille, l'oncle Petit, après toutes ses courses dans les Etats américains, pouvait à loisir maintenant se regarder vivre dans la médiocrité dorée de sa fortune. Il pouvait, aux heures de délassement, s'aventurer dans le champ littéraire, dans la région des idées, à l'occasion même dans le pays des rêves ; mais pour un homme de muscles et d'ac-

tion, pour l'ancien mineur, souvent déprimante est la vie du rentier au village.

—"Ecoute-moi, lui disait un jour le docteur. Je sais fort bien que cette vie-là, qui est la nôtre ici, te paraîtra insuffisante à ton besoin d'activité. Je dirai plus, elle pourrait nuire à ta santé générale, dans la vigueur de l'âge. On n'abdique pas impunément à quarante ans le travail depuis longtemps habituel. Il faut de l'exercice physique. Mais est-ce à dire qu'il te faille pour cela risquer, dans les aventures du cabotage, tes intérêts, ton repos et ta vie? Car on en meurt quelquefois, tu le sais. Et ta famille, va-t-elle de son côté se reprendre aux inquiétudes qui viennent à peine de se dissiper chez elle?"

A cette évocation discrète des mauvais jours de la mer où l'on en meurt, Pierre courba la tête.

Cédant à cette conviction d'ailleurs facile, il entrevit plus gaiement une autre manière de se distraire au travail.

Sa maison, construite comme nous l'avons dit, après l'incendie qui lui fut si cruel en 1849, n'était pas terminée, il s'en fallait de beaucoup. On l'avait jetée là sur les bases de l'autre et la petite famille s'y était abritée, comme à la gêne, sans trop savoir si elle pourrait y rester. Mais à présent que les inquiétudes avec les hypothèques l'ont désertée, l'oncle Petit a convaincu son beau-frère qu'au printemps il fallait l'exhausser, l'entourer de vérandas, en élargir les avenues et les dépendances.

Enfin, Pierre Chérard vivra-t-il heureux ?

Non !

C'est alors qu'une hydre nouvelle et insoupçonnée viendra se dresser en face de cet homme, qui devait être le jouet de tant de malheurs, pour compromettre à jamais la placidité des jours qu'il lui restait à vivre.

Un voisin, jaloux peut-être mais influent tout de même, puissant et d'une mentalité fort disparate dans ce paisible

milieu, propriétaire d'une belle résidence, dont la construction nouvelle allait masquer les vues droites sur le fleuve, lui contesta devant les tribunaux les bornes et l'étendue de son "lot de grève." Les mots "borné au fleuve", sur un acte de concession, devaient s'en aller, dans un procès interminable de tribunal en tribunal, avec la reconnaissance trop tardive de son bon droit, épuiser ses ressources et consommer sa deuxième ruine.

Injonction, poursuite en bornage, demande, défense, réplique, duplique, appels et révisions, toutes les gammes judiciaires y passèrent sur le clavier de la basoche, pour en venir, après des années et des années de plaidoirie, en basse et haute justice, à cette étonnante finale : Pierre Chérard était bien chez lui !

Mais en lui disputant quelques pouces de terrain sur le front de sa demeure, on lui fit perdre le reste de ce qui lui venait de cette bonne terre qu'il avait triturée de ses mains avides, sur les berges déssé-

chées des rivières et des canons californiens.

Pierre Chérard vécut pauvre et mourut pauvre. S'il n'est pas devenu millionnaire à la poursuite de son idée, il aurait pu, lui aussi, à l'approche de la mort, soliloquer en regardant le creux de ses mains réunies, vaillantes et généreuses. Il aurait pu les remercier d'avoir bien travaillé, depuis l'âge de quinze ans, sur mer et sur terre, à manier les amures comme à fouiller le sol. Seulement, ce n'est pas la haine inassouvie envers un hobereau ni la convoitise d'un marquisat qui l'eût fait parler en cette heure funèbre, mais la vision navrante d'un vaisseau qui sombre, d'une maison qui flambe et d'une famille qui pleure !

Plus consolante fut la scène réelle sur laquelle se fermèrent ses yeux mourants, lorsqu'à sa famille pieusement réunie, il laissa pour tout legs sa bénédiction, ses fortes vertus et son nom sans tare !

TITRES DES CHAPITRES

	Page
I.—Arrivée de la *Velox*	5
II.—Où Taboulouk est involontairement la cause d'une rixe fatale	20
III.—La veillée du défunt et les théories de l'oncle Petit	34
IV.—Les funérailles au village	51
V.—Par l'eau et par le feu	60
VI.—Ruine et départ	77
VII.—Autour des Amériques : New-York	92
VIII.—Autour des Amériques: Iles Bermudes	101
IX.—Autour des Amériques : Rio-de-Janeiro	110
X.—Californie, San-Francisco	118
XI.—Le premier or et la première lettre	127
XII.—Où les métiers varient et les sauvages arrivent	137
XIII.—Dans les mines du nord	149
XIV.—De tristes nouvelles qui vont tarder	156

Page

XV.—Où il est surtout question de la terre paternelle..... 173

XVI.—Où de tristes nouvelles prennent leur vol. 187

XVII.—Où il faut tout dire..... 197

XVIII.—Dernier or et dernières lettres de la Californie..... 205

XIX.—*Auri sacra fames* ou le vol des corbeaux.. 212

XX.—Comment la terre paternelle s'engouffre dans la politique..... 224

XXI.—Et après..... 236

FIN

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 23 03 19 09 008 8